LA TABLE RONDE

JANVIER 1954

SOMMAIRE

ROGER PEYREFITTE :
Le camarade de collège 9

CÉLIA BERTIN :
Un journal d'écrivain 15

DENTON WELCH :
Journal 23

THIERRY MAULNIER :
L'ironie de Jean-Paul Sartre 37

PAUL GILSON :
La bête qui mangeait les jouets 49

MANÈS SPERBER :
Le romancier, éternel intrus 62

HERMANN KESTEN :
Les enfants de Guernica (1) 66

UN DINER A MÉGÈVE
par JACQUES CHARDONNE 109

LA RUBRIQUE DU MOIS

LITTÉRATURE POUR UNE OMBRE
par ROBERT KANTERS 112

CE QUE CROIT JEAN ROSTAND
par CLAUDE MAURIAC 120

LES ESSAIS :

CLAUDE ELSEN : Apprentis-sorciers 130

Notes par R. M., JACQUES NANTET, JEAN-BERNARD RAIMOND, MARCEL SCHNEIDER 132



LES ROMANS :

GEORGES PIROUÉ : Le roman indigeste 137

ROBERT MOREL : Mais la charité, qu'est-ce que c'est? . 139

Notes par JEAN-LOUIS BORY, M. B. JOSÉ CABANIS, JEAN FOLLAIN, GUY LE CLEC'H, FÉLICIEN MARCEAU, GÉRALD MESSADIÉ, GÉRARD MOURGUE, BERNARD PINGAUD, J.-B. R., GILBERT SIGAUX, JACQUES TOURNIER, MICHEL TOURNIER 146

LA POESIE :

Notes par FANÇOIS-RÉGIS BASTIDE, GUY DUPRÉ, J. F., JEAN-PIERRE FOUCHER 162

ÉRUDITION :

ALBERT-MARIE SCHMIDT : Un grand humaniste belge. 167

L'HISTOIRE .

Notes par PHILIPPE ARIÈS 169

LE THÉATRE :

GUY DUMUR : Pierre Brasseur, l'Odéon et le cirque 172

YVES TOURAINE : Lettre à Thierry Maulnier 175

LE CINÉMA :

MICHEL BRASPART : Regrets 176

LA MUSIQUE :

CLAUDE ROSTAND : Musiciens soviétiques à Paris 178

LA VIE COMME ELLE VIENT :

GERMAINE BEAUMONT : A la recherche du temps perdu 181



LE CAMARADE DE COLLÈGE

L'enveloppe d'un bar à la mode contenait une carte de visite dont le nom ne pouvait que me frapper : Pierre S... Il me reportait à trente ans en arrière et je voyais, un soir de rentrée, dans le préau du collège, un nouveau en culotte courte et au visage aimable. Il m'avait intéressé, venant de la même ville que l'ami très cher dont me séparaient les murs de la division. J'avais songé à me lier avec lui, comme pour resserrer mes liens avec l'autre. Le sort régla les choses différemment : nous restâmes trois ans côte à côte, dans ces montagnes cévenoles, sans être que des camarades entre les camarades. Il quitta le collège avant moi, par je ne sais quelle raison. Jamais je ne l'avais revu, jamais il ne m'avait écrit et voilà qu'il ressuscitait dans l'auréole de ces années merveilleuses — merveilleuses à la fois parce qu'elles sont lointaines et qu'elles conservent intactes nos jeunes silhouettes. Machinalement, je promenai mes doigts sur la carte, afin de constater qu'elle était gravée et qu'il n'ignorait pas les usages. Ses titres y figuraient : docteur en droit, chef de contentieux d'une société parisienne. La poésie de sa jeunesse avait abouti là.

Cependant, l'en-tête de l'enveloppe compensait tant de sérieux : elle évoquait la vie facile, les voitures américaines, les jolies femmes. Elle représentait l'évasion, comme les titres de la carte représentaient la servitude. Mais au nom de laquelle revenait-on vers moi? Le devais-je au bar ou au bureau? Il me suffisait de le devoir au collège.

Quelques mots étaient tracés à la plume ! « Se rappelle à vous. » Je m'étonnais de ce « vous », bien que le temps le justifiât. J'y voyais de la prudence, plutôt que de la déférence,

et cela m'inclinait à me montrer prudent, moi aussi. Que signifiaient nos quinze ans, après ces trente ans? Quels souvenirs pouvaient combler un tel abîme? Quels hommes pouvaient faire renaître les enfants que nous n'étions plus? Lui savait à peu près tout de moi, puisqu'il avait certainement lu mes livres ; mais que savais-je de lui, même s'il m'apprenait qu'il était docteur en droit, chef de contentieux, et qu'il habitait la banlieue? L'intérêt, enfin, de renouer des relations dont le besoin ne s'était fait sentir plus tôt ni à l'un ni à l'autre?

Trois semaines s'écoulèrent. La petite carte était toujours sur un meuble de ma chambre, où s'amoncellent bien des lettres qui demeurent sans réponse. De temps en temps, je la remettais en évidence, pour la sauver de l'oubli. Et chaque fois, se dessinait le visage aimable, aperçu un soir de rentrée, dans le préau du collège.

Je ne résistai plus. J'appelai Pierre S... au téléphone. Une voix de femme me répondit. « Qu'il va être content ! » fit-elle, quand je me nommai : elle ajouta qu'elle était Mme S... Il vint à son tour et nous échangeâmes des propos pleins d'effusion. Nous nous étions spontanément tutoyés, comme jadis. Il m'invita à déjeuner pour le dimanche suivant. N'ayant pas de voiture et m'ayant cru mieux partagé, il s'excusa de m'imposer les ennuis d'un long itinéraire : il m'en précisa les détails, d'une des portes de Paris à un arrêt d'autobus.

Par une brumeuse matinée de novembre, je m'en allai vers ce compagnon de mon enfance. Une banlieue inélégante étirait sans fin ses avenues désertes, ses maisons lugubres, ses arbres morts. Dans l'autobus, des enfants pâles contemplaient ce paysage, l'air résigné. Je n'avais pas demandé à mon camarade s'il avait des enfants, mais je me plaisais à l'imaginer m'attendant avec un fils qui reflèterait nos années perdues. Cet espoir atténuait d'avance une désillusion possible et j'avais voulu faire en sorte de le conserver.

Pierre S... m'attendait seul, appuyé au poteau indicateur. Je ne l'aurais pas reconnu : il lui avait été plus facile de me reconnaître. Je me le rappelais comme étant de taille assez haute, mais il n'avait pas grandi. Ses cheveux étaient restés noirs, mais la couperose avait remplacé les roses d'autrefois. Nous nous acheminâmes. Il me raconta brièvement son exis-

tence : son père qui était mort, avait eu des revers de fortune ; sa mère et lui s'étaient installés ici, après son mariage ; sa femme était caissière dans le bar d'où il m'avait écrit ; ils n'avaient pas d'enfants. Loin d'être un signe d'évasion, l'enveloppe n'était qu'un signe de servitude et je prévoyais déjà que je n'aurais moi-même pour évasion que mes propres souvenirs. Nous marchions le long d'un boulevard triste, entre de petites villas tristes, toutes pareilles, avec leur rez-de-chaussée surélevé, leur unique étage et leur mur à pignon. Elles faisaient penser à des destinées médiocres, également toutes pareilles. Nous franchîmes une grille rouillée et entrâmes dans un jardinet où se desséchaient quelques chrysanthèmes. En haut du perron, s'ouvrait un couloir dont les seuls ornements étaient un portemanteau et un porte-parapluie. La femme de mon camarade sortit de la cuisine dans un nuage de fumée. Elle avait la prestance des caissières, agrémentée d'un joli sourire, et m'annonça que j'étais reçu sans façon, la bonne ayant congé ce jour-là. Par l'escalier, une vieille dame descendait péniblement.

— Il n'a pas changé ! cria-t-elle sous l'empire d'une indulgence exagérée. Je vous ai vu bien des fois au parloir, quand j'attendais avec votre mère. En partant, nous avions le cœur serré de laisser nos fils dans ce sombre collège où ils semblaient si heureux.

Plus heureuse mère, pour qui mon camarade et moi étions encore des enfants que l'on attendait au parloir !

La table était dressée dans une longue pièce qui tenait lieu de bureau, de salle à manger et de salon. Deux cheminées se faisaient vis-à-vis aux deux extrémités : sur l'une, un moulage de la célèbre tête d'Hygie évoquait Athènes ; sur l'autre, un gladiateur de marbre évoquait Rome. Des flambeaux d'argent avaient échappé aux revers de fortune. Une grande verrière donnait sur une pelouse qu'entouraient des arbres et qui formait, de ce côté, un cadre plus séduisant que celui de l'entrée.

— Dans la belle saison, me dit la femme de mon camarade, nous prenons nos repas en plein air. Vous verrez comme c'est agréable, car j'espère bien que vous reviendrez.

— Tu crois donc qu'il reviendra? dit son mari. Il a d'autres chats à fouetter.

En attendant de revenir, je protestai ma joie d'être venu. Nous nous mîmes à table. Des œillets et des branches de houx décoraient la nappe. Le repas excellent marquait le soin avec lequel on l'avait apprêté. Je devais lutter pour faire servir avant moi les deux femmes. Mais il s'agissait bien de protocole ! Peu à peu, une incantation achevait de me restituer le passé. Les noms que citait mon camarade, recomposaient nos salles de classe, nos cours de récréation, nos dortoirs. Nous étions tombés tout d'un coup au plus profond de nous-mêmes. Sa mère également citait des noms, mais comme ma propre mère aurait pu en citer : des noms de professeurs qui n'avaient pas été mêlés à notre vie secrète, des noms d'élèves qui étaient n'importe quels élèves — le professeur qui jouait du trombone et le professeur qui avait de grands pieds, l'élève qui chantait des solos à la chapelle et l'élève qui pêchait des truites pour le supérieur. Je n'osai regarder mon camarade, quand sa mère parla du surveillant qui avait de si belles soutanes, de si belles manières et un réel talent de prédicateur. Elle avait lu cependant mon premier livre, mais n'en avait retenu que les côtés pittoresques, pour en ajouter d'autres que j'avais négligés. Mon camarade, lui, m'avait sans doute mieux lu. Qui sait même s'il avait eu besoin de me lire pour être renseigné sur mon compte? Il n'avait pas eu part à mes confidences, mais celles que j'ai faites au public, étaient peut-être pour lui superflues.

— Pauvre Georges ! dit-il dans un moment où passaient des anges.

Le nom que je guettais et que je redoutais, le nom autour duquel avait paru tourner les autres noms, comme pour le faire jaillir d'un cercle magique, venait enfin d'être prononcé.

— Tu le trouves tellement à plaindre? dit la mère en me désignant.

Elle avait pensé qu'il m'identifiait à mon principal héros. Dans la vérité, Georges était le nom de ce petit camarade qui s'était tué et dont j'avais alors juré d'écrire l'histoire. C'est par une sorte de rachat que j'ai nommé ainsi le personnage qui était censé me représenter.

— Ah ! tu veux parler de Georges un tel? s'écria la vieille dame. Pauvre garçon, en effet ! Quel chagrin sa mort a causé à ses parents ! Il était si gentil !

Je ne faisais plus que semblant de manger. Mon hôtesse s'en étonnait. Pour m'excuser, j'invoquai un régime.

— Il n'a jamais eu grand appétit, dit mon camarade charitablement.

— Comment? fit la vieille dame. Je me souviens des gourmandises que vous apportait votre mère et, de mon côté, je rivalisais avec elle. Nous trouvions un peu fort que l'insuffisance de l'ordinaire parût faite exprès pour obliger les élèves à prendre des suppléments. Je ne m'étonne pas que Pierre ait fini par tomber malade : aussi a-t-il achevé ses études au lycée comme externe. Vous avez eu plus de chance. En somme, on n'a jamais su pourquoi le petit Georges un tel s'était tué : je me demande encore s'il n'était pas déprimé par la mauvaise nourriture des bons pères.

— Maman ! dit son fils d'un ton sec.

— Voyez comme il est ! dit sa femme. Il ne souffre pas qu'on plaisante sur son ancien collège.

— Je ne comprends pas, dit la mère, pourquoi ces vilains établissements auxquels nous sacrifions le bonheur de garder nos enfants, leur laissent des souvenirs si attendris.

Les propos des deux femmes tissaient entre mon camarade et moi une étrange complicité. Durant ces minutes rapides, nous ne nous étions pas quittés des yeux et pourtant nous ne nous voyions plus. Mais, comme s'il ne voulait pas prolonger son trouble ni le mien, il se tourna avec reconnaissance vers sa femme qui apportait l'entremets.

— Ah ! tu as repris le sourire ! dit-elle. La charlotte est son dessert favori et nous avons espéré qu'elle serait au goût de notre invité.

— Les camarades de collège ont souvent des goûts identiques, dit la mère.

— Nous le dorlotons, notre Pierre, reprit l'aimable hôtesse. Il est heureux comme un coq en pâte, entre sa mère et moi.

— Hélas ! vous n'avez plus la vôtre, fit la vieille dame : mais si vous permettez que je le dise, il serait temps de vous marier.

— J'y songe, j'y songe, fis-je.

— Vous n'avez certainement que l'embarras du choix, dit avec obligeance la femme de Pierre S...

— C'est pour cela qu'il lui est malaisé de choisir, dit-il.

Le repas fini, il me conduisit vers sa bibliothèque.

— Tu es là tout entier, dit-il en me montrant un rayon.

Lui aussi était là tout entier : les rayons du haut étaient occupés par ses livres scolaires et ses anciens prix ; suivaient les auteurs classiques et un certain nombre de contemporains ; en bas, des collections d'hebdomadaires. Il me tendit un de mes livres et me pria d'une dédicace.

Je m'assis à son bureau. Le nom que j'allais écrire avait plus de sens pour moi que beaucoup d'autres, mais cette cérémonie fastidieuse du métier d'écrivain avait brusquement rompu le charme. Le collège s'était évanoui : un romancier quadragénaire dédicaçait un livre à un quadragénaire chef de contentieux. Celui-ci avait doucement appuyé sa main sur mon épaule. Ce geste qu'il voulait affectueux, me paraissait avoir tout le poids des années que j'avais cru abolir par notre rencontre. Je songeai au ridicule, à l'inutile de ces confrontations entre deux êtres qui n'ont en commun que des lambeaux de passé. Je songeai que les visages, les images qui m'avaient été chers, je les retrouvais en moi à volonté, mieux que ne me l'avaient fait retrouver la vue et les paroles de mon ancien camarade. Il est des choses qu'on ne doit revivre que dans la solitude et le silence. Sur la table, une petite photographie encadrée attira soudain mon attention. Elle rappelait tout ce que nous avions dit, elle suppléait tout ce que nous n'avions pas dit, elle m'eût, à elle seule, payé de ma visite : c'était celle du nouveau que j'avais aperçu, un soir de rentrée, dans le préau du collège.

ROGER PEYREFITTE.

UN JOURNAL D'ÉCRIVAIN

« *Est-ce dans Montaigne que je viens de lire que la façon de savoir à propos de quoi écrire c'est de penser à tout ce que l'on souhaiterait que les auteurs anciens eussent mentionné? J'aimerais que les gens eussent noté les petites choses de leur existence, celles qui leur ont fait plaisir, celles qui leur ont fait peur, celles qui les ont étonnés. Je voudrais connaître en détail leurs maisons, leurs repas, ce à quoi ils tenaient. Je voudrais être au courant des histoires de famille et des histoires intimes qu'ils savaient.* »

Ces lignes, écrites le 11 décembre 1944 dans le Journal de Denton Welch me paraissent être une sorte de clé pour l'œuvre entière de cet écrivain qui devait mourir à trente-trois ans, célèbre, alors que son roman le plus important *A Voice through a Cloud* n'avait pas encore paru. Elles suivent l'évocation d'une semaine passée dans une maison amie où il avait dû faire halte à l'improviste, surpris par la fièvre au cours d'une excursion. Il avait vingt-neuf ans et il souffrait, depuis près de dix années, des suites d'un accident de bicyclette qui lui avait laissé la colonne vertébrale atteinte. Après être demeuré longtemps entre la vie et la mort, il s'était remis, grâce à son énergie et ce garçon qui aurait dû demeurer complètement invalide parvenait à marcher seul, à monter à bicyclette et même à conduire une voiture. Il avait aussi repris sa peinture. Au printemps de 1943, il avait publié son premier livre, *Maiden Voyage* avec une préface d'Edith Sitwell et obtenu tout de suite un succès exceptionnel auprès de la critique et du public.

L'ouvrage sorti en pleine guerre avait étonné. La nécessité

dans laquelle l'auteur s'était trouvé de l'écrire força l'attention. Car ce livre discret était curieusement marqué par son époque. Sa sensibilité toute orientée vers l'observation de la vie intérieure et l'expression des émotions et des sensations que suscitent les moindres incidents qui forment l'existence quotidienne, pressentait les problèmes qui ne parvenaient pas jusqu'à la conscience.

Une photographie prise à cette époque nous montre un pâle adolescent. Des poignets de fille, des cheveux bouclés, un front haut et le sombre regard perdu au-delà des objets bien ordonnés sur la table à damiers noirs et blancs.

Il parle longuement de cette table à dessus de marbre dans son Journal. Il parle aussi des objets qui y sont posés : les candélabres en cristal à pendeloques avec leurs bougies, le bibelot Empire représentant une lyre surmontée de l'effigie d'Apollon entourée de rayons de cristal. Il était attaché à ces ornements, comme il était attaché aux maisons, aux jardins, aux monuments construits par l'homme dans le passé, Il avait un grand sens du style, et, sans doute beaucoup de goût. Plus que les vrais créateurs en général. Ses dessins sont décoratifs, d'une harmonie raffinée. Et dans son *Journal*, à de nombreux endroits, il décrit minutieusement, en appliquant la méthode suggérée par Montaigne, ce qu'il souhaitait que les auteurs anciens eussent mentionné : ses trouvailles chez les antiquaires ou les détails d'architecture d'une église, ou bien encore cette maison de poupée que lui avait confiée une amie et qu'il passa des mois à restaurer.

Avec une égale candeur, il relate toutes choses, apportant le même luxe de détails aux descriptions des personnes qu'à la relation des menus faits dont il a été le témoin. Le lecteur peut suivre à travers le temps les méandres de sa pensée et ceux de ses relations si complexes avec ses amis ou les hommes qu'il rencontrait au hasard de ses promenades solitaires et dont il attendait toujours tellement, y apportant l'espérance de sa propre jeunesse et le regret de l'infirme qui ne peut se réaliser qu'à travers les autres.

Pourtant, n'est-ce pas cet isolement involontaire auquel le contraignait la maladie qui l'a préservé? Ce garçon n'avait pas appris à tricher avec sa vie. Il ne savait pas encore les

coquetteries dont se parent fatalement ceux qui ont, ou désirent avoir, une vie publique. Il n'avait pas adopté cette attitude extérieure qui se forme malgré soi, et même ceux qui n'en sont pas complètement prisonniers y recourent. Mais il n'ignorait pas qu'une telle attitude pouvait exister et c'est elle qui, autant que sa propre infirmité, lui a servi de thème pour cette très belle nouvelle intitulée *la Visite* qu'a publiée John Lehmann et que j'ai traduite pour le nº 2 de la revue *Roman*. Il y évoque la déception que pourrait avoir une lectrice en découvrant que l'auteur qu'elle admire est un infirme, tout occupé de s'arranger une existence paisible qui lui permette de travailler. D'ailleurs, à plusieurs reprises dans le Journal, cette idée revient de la simple difficulté de réunir les conditions favorables à la création.

Mais, dira-t-on, l'auteur d'un Journal, surtout s'il est écrivain de métier, écrit-il véritablement pour lui-même?

Nous savons que Denton Welch avait l'espoir d'être lu. Il le dit très simplement, comme il dit toutes choses, avec une entière bonne foi, sans ostentation, sans désir d'étonner. Ce n'est pas, j'en suis sûre, un intérêt enfantin pour ce qui lui arrivait qui l'a poussé à tenir son journal. Une sorte de conscience plutôt. Comme tous les inquiets, il pensait aux heures noires et il concevait son Journal comme une aide pour ces moments-là. Il y a copié, pour se rassurer, les lettres et les conversations que suscitent ses écrits, et pour se prouver, en quelque sorte, qu'il existe, à l'occasion d'un anniversaire, d'un changement quelconque il rappelle des souvenirs, il évoque des faits passés. Afin de jalonner de points de repère son existence. Les choses écrites ont un autre poids que celles, toujours les mêmes au fond, qui flottent dans la mémoire. Elles sont différemment fixées. Son Journal a été pour l'auteur de *In Youth is Pleasure* aussi et surtout un moyen de s'apprendre.

Il voulait se construire lui-même parce que, de toutes ses forces, il désirait produire une œuvre et il savait bien que, pour un artiste, la complaisance vis-à-vis de soi ne mène à rien. Le jour de Noël 1947, un an avant sa mort, il constate : *Travailler, c'est avancer dans l'obscurité et transformer en signe chacune des plus petites choses qui arrivent.* Ainsi, sur le plan

de son métier, il a atteint le but qu'il s'était fixé, et les plus petits faits quotidiens sont devenus des matériaux pour son art ; on s'en aperçoit en progressant dans la lecture du Journal car ces notations sommaires, au courant de la plume, possèdent le pouvoir d'évocation que ses romans autobiographiques nous ont révélé.

L'intérêt de ce livre c'est d'être, avant tout, un Journal d'écrivain dans lequel on découvre comment s'opérait en lui la transposition, cette transformation dont il parle et dont l'écrivain est plus ou moins conscient tout en en réglant la forme.

Doué du pouvoir de création et trop directement aux prises avec les craintes permanentes de l'artiste, la préoccupation constante de l'œuvre en cours et de l'œuvre future pour avoir le désir d'expliquer ce qu'il est, il admet : *Il était clair que je n'errerais jamais et que je ne tâtonnerais pas, je serais toujours en train de me préparer à quelque chose et de le faire, sans une discipline de vie, j'aurais été perdu.* Qui a exprimé d'une manière plus exacte la condition de l'écrivain?

Il a aussi parlé mieux que personne du découragement de l'artiste. Toute cette expérience incommunicable, il la définit en quelques phrases marquées par la couleur du jour qui les inspira et c'est sa chair vivante que l'on sent. Il n'emploie jamais de formules, il ne parle jamais du haut d'une tribune, il n'est question que de sa propre et douloureuse expérience. Il a connu les louanges, bien sûr et il les mentionne. Il a rapporté avec une ingénuité parfaite le plaisir qu'il en a éprouvé, mais il a noté également, avec une vérité plus rare, la crainte que ces louanges lui ont fait endurer. Non pas qu'il ait douté de la sincérité du louangeur (il s'agissait du Dr Edith Sitwell) mais s'il n'en avait plus été digne, s'il n'avait plus jamais pu retrouver ce ton que le poète avait aimé en lui? Il était trop jeune pour connaître la crainte de voir tarir son inspiration, il a bien connu celle qui concerne la qualité de ce qu'on écrit. Il savait et il a mesuré avec une lucidité tout à fait exceptionnelle, la disproportion entre ce que l'on voudrait écrire et ce que l'on parvient à exprimer. Il connaissait tout l'arbitraire, l'espèce de hasard qui fait que l'on parvient parfois à dire des choses qui ne sont pas exactement

celles que l'on souhaitait, mais qui sont tout de même justes, valables. Il sait, par intuition, toutes les difficultés obscures de cette lutte quotidienne dont on ne peut, de l'extérieur, se faire une idée. Alors ce jeune esthète, ce garçon élevé dans une élégante école publique qu'il a fuie par excès de sensibilité, ce dilettante que les circonstances ont tenu en marge de la vie sociale a des accents qui ne trompent pas, une simplicité de ton qui l'apparente aux plus grands.

Bien sûr, on citera Katherine Mansfield à propos de ce Journal; à cause de la jeunesse, du côté pitoyable de la maladie. Mais l'auteur de *Prélude* était une femme qui s'était trouvée et réalisée. Elle menait une vie difficile et solitaire, cependant elle avait eu maris et amants. Denton Welch, lui, a rêvé sa vie. Les aventures personnelles qu'il rapporte sont celles d'un collégien. Ayant reçu, selon les bonnes règles de la tradition anglaise, une éducation tout à fait séparée des femmes, il a, de plus, perdu sa mère à l'âge de onze ans, il était, sans doute, timide et il passa à l'hôpital les années durant lesquelles le jeune Anglais commence à pénétrer le mystérieux univers féminin qu'il croit vaguement hostile. Ainsi il est juste qu'il se soit limité à ce qu'il connaissait, qu'il n'ait pas cherché plus tard à découvrir l'amour des femmes. Il ne se pensait pas doué et, aussi, il n'avait plus le temps. Tout entier livré à son travail d'écrivain et de peintre, il se contenta de ce qui était pour lui le plus proche, le plus facile. Les amitiés masculines lui suffirent donc. C'est à cause de son infirmité acquise qu'elles prirent cet aspect exalté. Il admirait chez les autres, ce corps intact, sain, qui fonctionne comme une belle mécanique que l'on a plaisir à sentir vivre. Avec des détails d'une hardiesse ingénue, il nous rapporte longuement ses émotions devant l'aspect viril de tel inconnu au bain. Mais n'est-ce pas alors, son propre reflet perdu qu'il recherche? Il essaie désespérément de se mêler aux autres, d'entrer en communication avec les jeunes gens de son âge, de leur parler sur un ton qui n'est pas tout à fait le sien. Pauvre enfant frustré qui eut le grand courage de ne pas s'apitoyer sur lui-même d'une façon longue et stérile.

Ce qu'il dit de l'amour nous émeut. Car ce qu'il croit en connaître n'est en réalité qu'une affection tendre, la recherche

d'un double qui serait rassurant, compréhensif. Il sait qu'il ne fera plus jamais partie des bien-portants et il cherche une défense, une protection contre le monde extérieur hostile parce que trop dur, lui que brisent de manière imprévisible les crises de violentes migraines, les maux de cœur, toutes ces suites atroces de « l'obscène accident ».

Son isolement de malade l'a décalé dans tous les domaines. Commencé l'année qui suivit le blitz, le Journal est imprégné de la guerre. Son honnêteté foncière est révoltée. Comme il est loin pourtant des vraies horreurs qu'il nomme. Une bombe explose dans son jardin, la maison qu'il occupe par la suite brûle ; il voit des soldats, il leur parle, il rencontre des prisonniers, mais quelles étranges impressions il retire de tout cela. Il est encore, là aussi, comme un enfant et c'est à notre propre enfance qu'il nous reporte, quand la guerre n'était pas de notre expérience et que nous réagissions d'après ce que l'on nous en avait raconté. Brusquement, quand il fait un parallèle entre sa vie journalière et la guerre dans le monde, on mesure la peine qu'il avait à l'imaginer. Il a connu la peur et dénoncé l'injustice, mais il n'a éprouvé, en fait d'injustices, que celle de l'école ou celle engendrée dans les relations privées par la mesquinerie. Appartenant à une classe privilégiée et coupé, dès l'adolescence, des vrais contacts de hasard, il ne pouvait avoir la notion d'une injustice sociale. Il ne connaît rien, non plus, des menaces qui pèsent sur ses égaux. Il n'éprouve pas, comme nos derniers individualistes, le regret de quelque chose qui disparaît. Il est un anarchiste révolté contre ses professeurs, contre l'armée anglaise, « toute cette bêtise, » dit-il car il ne parle toujours que d'après son expérience personnelle.

Il s'intéresse à l'histoire et aux hommes à travers ce qui le touche : les monuments, les objets. Et il a le sentiment qu'il faut faire durer les choses, les préserver ; il les oppose à la vie mobile, qui passe. Quand lui ne sera plus, les choses demeureront, il pense à ses chers objets dispersés et qui continueront à exister pour d'autres ; il pense à tous les gestes accomplis de par le monde auxquels il ne participera pas.

Le plus souvent, c'est la nature qui l'entraîne à ces ré-

flexions à propos de l'histoire. Car sa manière de l'apprécier est bien particulière. La nature n'a d'existence pour lui que par rapport à l'homme. Le fait est d'autant plus bizarre qu'il se voulait peintre autant qu'écrivain. Or, on ne trouve qu'à la fin de sa vie des notations émotionnelles concernant des paysages. Un lieu l'a frappé, le 24 mai 1946, il l'évoque comme un personnage. Car il possédait par-dessus tout le goût des êtres. Alors qu'il ne nous a livré que des récits d'inspiration autobiographique, il a exprimé avec une justesse dont on demeure surpris ce besoin de se perdre dans les autres qu'éprouve le romancier.

Qu'eût-il fait s'il avait vécu? On ne peut guère l'imaginer. Comment eût-il poursuivi son expérience? Eût-il donné autre chose, eût-il écrit des romans romanesques? Comment? Puisqu'il n'eût jamais guéri, qu'il n'eût jamais mené une vie normale. D'ailleurs, ne sentait-il pas confusément qu'il n'était pas fait pour notre monde?

Il dit avoir souvent appelé la mort avant de rencontrer le compagnon qui l'aida à supporter durant les dernières années ces intolérables conditions de vie. « ... *je ressens encore vivement ce désir que j'avais de mourir,* écrit-il au cours de sa vingt-huitième année. *J'ai prié pour mourir avant d'avoir atteint vingt-quatre ans.* » Il avait, bien entendu, en même temps qu'un sentiment de cruelle solitude et d'étrangeté, un sens aigu de la tristesse. « *Eric vit combien j'étais triste... Il s'étendit sur le sol et ferma les yeux. Nous avons alors senti tous les deux, je crois, comme nous étions condamnés, comme tout le monde l'était, nous avons vu clairement la banale tragédie de nos vies et de la vie de chacun. Une année passe et puis une autre et puis une autre encore; ensuite on regarde en arrière et la tristesse vous pénètre.* » Il ne s'agit pas de la mélancolie ronronnante que certains finissent par apprivoiser puisqu'il ajoute : « *Nous étions très tristes, à cause de la boisson et lucides.* » C'est cette lucidité sans illusion qui chez lui vous empoigne. Quand il parle de la mort de son père ou d'une amie, par exemple, il se dispense de l'habituel couplet de sentimentalité ; il s'examine avec la même rigueur et note, sans fausse honte, ce qui lui vient à l'esprit. Certainement, la franchise de son cœur éveillera l'estime.

Le Journal refermé, nous savons tout de lui. Nous connaissons ses faiblesses et aussi ses extraordinaires qualités de sincérité sans ostentation et d'humilité véritable. On découvre à travers ces pages ce que l'on voudrait savoir dire, ce que l'on a ressenti et les émotions que l'on aurait pu éprouver. Même très différent de lui, le lecteur reçoit ce choc que donne l'œuvre sincère. Même si nous ne comprenons pas toujours ses emballements précieux, si nous ne pouvons partager ses enthousiasmes puérils ou ses naïvetés, nous lui sommes acquis, nous lui donnons sans réserve une amitié fraternelle.

CÉLIA BERTIN.

JOURNAL

1942

Jeudi 17 septembre.

Hier c'était le jour des miracles. J'ai reçu quatre lettres. L'une annonçait que le C. E. M. A. désirait louer un tableau cinq livres par an pour une exposition itinérante à travers le pays. Une autre m'apprenait que M. J. Middleton Murry voulait publier deux poèmes dans l'*Adelphi*. Une autre encore me demandait de corriger les épreuves d'un de mes poèmes que M. W. J. Turner a choisi pour le *Spectator*.

Et la perle, le bouquet, le joyau, le diadème c'était une lettre de quatre pages d'Edith Sitwell me disant combien son frère Osbert et elle avaient aimé mon article sur Sickert. Comme ils ont « ri aux larmes » ! Un fait était sûr : j'étais un *écrivain-né!* Elle répétait deux fois qu'ils avaient *admiré la façon* dont l'article était écrit.

Une lettre merveilleuse, généreuse, excitante jusqu'au délire. J'étais éperdu de vanité enfantine, et je le suis encore de ses effets. Elle m'a guéri de l'amertume des froides objections proférées du haut de sa grandeur par Lady ... à propos d'un soi-disant américanisme et de la mention des W.-C.

Si excitant de recueillir la louange chaleureuse d'un grand génie ! Et si totalement imprévu ! Osbert doit écrire à Connolly pour lui dire combien ils ont admiré l'article. Ce mot délectable ! Bien sûr on donnerait tous les cris de louange que Lady ... poussât jamais pour une seule parole d'Edith Sitwell. Et je possède quatre pages pour apaiser toutes les blessures qui ont pu m'être infligées.

Pourtant cela me rend craintif, on a le sentiment idiot que ce que l'on a fait une fois, on ne saura le refaire.

C'est très grisant qu'un grand personnage s'attache à une chose exactement de la façon dont on s'y est attaché soi-même en l'écrivant ; qu'il montre par ses remarques même

que rien ne lui a échappé. On risque vite alors de tomber dans la mégalomanie ; tous ceux qui trouvent à redire sont des cochons et à l'avenir ne gardera-t-on pas ses perles pour les grands parce qu'ils sont seuls à avoir un esprit semblable au vôtre et qu'ils ne se méprennent pas, eux, de façon si fatigante sur ce qu'on a voulu dire? C'est fatal, je le vois bien. Ah ! je me suis nourri de sa lettre toute la journée. Je ne vis, peut-être, que pour ce genre d'appréciation. Je ne pourrai jamais espérer en avoir encore une dose aussi généreuse, envoyée directement du ciel d'azur.

J'ai passé la journée à y répondre, couché dans les champs, près du lac et du pont de pierre en dos d'âne. Oxon Hoath étincelant sur l'eau clapotante avait l'air pervers et sagace, faisant miroiter ses vitres au soleil, à l'ancre, au milieu des champs verts depuis un siècle.

Samedi 26 septembre.

Ce portrait de Gerard Hopkins dans le *Lit. Sup.* (1) si paisible, si pensif, un air de dévotion presque empreint de joliesse. Étrange de penser qu'il y a des années et des années il s'asseyait vraiment ainsi, les mains jointes (bien qu'on ne les voie pas sur le portrait), les yeux secrets, légèrement cachés, la bouche gentille, compassée, et de douces mèches de cheveux tombant sur le front, affleurent, lisses, sur le côté de l'oreille.

L'article verbeux qui n'apprend rien — rien du secret d'où jaillissait son génie. Il est injurieux de cacher son secret, de prétendre qu'il était « normal », en d'autres termes banal. J'ai reçu la lettre d'Herbert Read, écrite de sa main, hier. Encourageante et pleine d'espoir. Puisse le déjeuner de lundi être délicieux et couronné de succès. Que je lui plaise et qu'il me plaise. Puisse le livre être publié et avoir du succès. Que je sois bien payé et célèbre ! Mon livre est presque réussi. Je le sais. Sauf ce nuage dans le récit : ma présence et sauf cette beauté gracieuse qui est également mon cru. Miss Sitwell l'a accepté comme un hommage. Je devrais écrire quelque chose d'excessif, de beau et de fleuri au début pour elle, mais je n'oserai pas.

Je ne puis imaginer comment je déjeunerai seul avec Herbert Read ! Me demandera-t-on d'avaler des côtelettes? Ah ! que n'ont-ils supprimé la ration de viande. C'est répugnant et vénéneux. Seuls les démons devraient manger de la viande.

On a mis sur pied une nouvelle démonologie. Idiot de la

(1) *Time Literary Supplement.*

part des gens de s'émoustiller de cette manière atavique. J'ai parlé, au clair de lune, à la voix de « gradé » du militaire qui m'a proposé : « Ah ! dites, puis-je vous aider? » quand j'ai crié que j'avais crevé un pneu. Je vous aime bien, pensai-je, pourtant je vous déteste d'être presque bien élevé. Je ne puis vous admirer comme je le ferais si vous étiez n'importe quel rustre. C'est un état terriblement embrouillé. Cela prouve que je ne puis être ami avec personne, sauf avec des femmes distantes, réellement lointaines. Car j'ai le désir de communier avec ce qui ne se formule pas, mais je ne puis communiquer qu'avec les vivants. Je pourrais briller, briller d'un faux éclat toute la journée si on m'en donnait la possibilité. Pourtant j'aime tant ma propre compagnie que je n'inviterai pas le soldat, de crainte qu'il ne devienne un visiteur régulier. J'ai même le sentiment que les gens qui entrent dans ma maison la polluent.

28 septembre.

Des heures tellement remplies ! Thé avec les Graham Sutherland hier (chez C. C.). Elle portait des bas de filet noir, une robe presque écarlate et une sacoche de conducteur d'autobus en guise de sac. Lui était de bonne humeur et avait une curieuse chemise rose crevette avec une cravate parsemée de ce qui semblait être des petites araignées surréalistes. La conversation tombait rapidement dans un bla-bla mondain, puis se corrigeait d'elle-même par des périodes de silence. Mais une réussite, une véritable grande réussite car ils furent pour C. C. la gentillesse et l'amabilité mêmes. Mme Sutherland, en prenant mon adresse et mon numéro de téléphone, m'a donné le sentiment agréable qu'elle me considérait assez pour désirer ne pas me perdre de vue. Curieux comme le plus petit succès me fait dresser l'oreille ! Comme tout cela paraît répugnant à présent que je l'ai écrit !

A Londres (aujourd'hui) j'ai attendu dans ce refuge qu'est la National Gallery. J'en ai utilisé les deux avantages : la cantine et les W.-C. Le Giotto est petit et beau. Ce serait magnifique de le posséder. Quelque chose de vraiment précieux et magique.

Quand l'heure du déjeuner approcha, je me suis dirigé vers la Cité, en autobus. J'ai trouvé Carter Lane et je me suis abrité sous une arcade, car il pleuvait fort. J'ai essuyé mon visage et je me suis regardé dans le dessus de mon porte-cigarettes. Cela avait l'air étrange. Un visage doré qui se tortillait et changeait d'aspect bizarrement, mais de l'or, de l'or comme le ciel du Giotto. Si les gens avaient des visages

couleur d'or ne seraient-ils pas plus agréables et plus chaleureux?

Je n'avais plus de temps à perdre quand j'entrai au Routledge.

Herbert Read apparut très vite : « Je suis content que vous soyez venu tôt, car ainsi nous serons là avant que toute la nourriture ait disparu, » dit-il alors.

Nous sommes sortis, sans trop parler, à Ludgate Circus pour prendre un autobus. Nous avons été séparés et je ne savais pas encore où nous nous dirigions.

Juste avant que nous descendions, il s'écria : « Je suis allé à ... voir les peintures de ..., après avoir lu ce que ... disait dans le *New Stateman.*

— Ne sont-elles pas terribles? » demandai-je.

Nous avons ri et nous avons continué à marcher. Je ne savais toujours pas où nous allions. Peut-être à l'Athenaeum, pensai-je. Je guidai presque ses pas dans cette direction quand il tourna pour descendre Pall Mall.

« Ici, » dit-il soudain.

J'ai monté les marches et je suis entré dans le hall discret, à la richesse pesante, pourvu d'une galerie à balustrade de marbre et d'une atmosphère nettement anachronique. Les dernières années 30 et les années 40 du siècle précédent y étaient préservées comme un mammouth dans la glace. Les portraits s'encadraient dans des panneaux cintrés.

Je ne savais toujours pas où j'étais. Pendant qu'Herbert Read était parti se laver les mains, je l'attendis assis sur le canapé à capitons de cuir. Le tout dans un état de parfaite conservation, exhalant une douce odeur évanescente de tabac, et on avait presque l'impression de sentir aussi le parfum rigoureux d'un cosmétique militaire. Une simple association, peut-être, et ma fantaisie qui me jouait des tours.

Un mince jeune homme boiteux monta l'escalier avec raideur. Tout avait un air emprunté à cause de cette jambe qu'il ne pouvait plier, semblait-il.

« Ah ! vous êtes ici? » dit-il gaiement, mais d'une manière abrupte à un autre personnage qui attendait. « Depuis combien de temps attendez-vous? »

Du fait même qu'elle était presque aimable la question parut grossière.

Immédiatement l'ami adopta le rôle contraire.

« Une minute à peine, » dit-il en plaisantant modestement. Flagorneusement serait trop fort, trop maladroit et sans doute le mot n'existe-t-il pas.

Ils ont marché ensemble vers le vestiaire. La jambe raide et la canne à bout de caoutchouc montrant le chemin, don-

nant des ordres, se tenant droit, se composant une carapace épaisse pour faciliter chacun de ses gestes.

Je pensais à ce mélodrame *la Corde* dont le souvenir est lié à mon enfance et comme la morgue alliée à une infirmité impressionne profondément, attendrit plus que tout le reste. Probablement pas un « bon » sentiment, mais quelque chose d'extraordinairement poétique et romanesque.

Je me suis levé, saisi d'une impulsion soudaine, et je me suis précipité vers les notices et les divers bouts de papier affichés qui me frappent toujours comme particulièrement repoussants. Sans doute parce qu'ils me rappellent la planche où, à la maison (1), on épinglait toutes les horribles choses que l'on devait faire à l'école. L'endroit où l'on devait dormir, où l'on devait jouer, où l'on devait faire ses devoirs.

The Reform Club. Ces mots inscrits en grosses lettres tombèrent sous mes yeux. « Dieu merci, la conspiration du silence ne continue pas, » pensai-je.

Herbert Read revint près de moi et me fit entrer dans la salle à manger. Les bruyantes serveuses, nouvellement importées, ne seyaient pas à la lourdeur des colonnes corinthiennes. On avait l'impression qu'elles n'étaient pas à leur place, ce n'était bien ni pour les messieurs ni pour elles. Elles avaient l'air excessivement femelles, exsudant presque une odeur. Et les hommes, de leur côté, ne paraissaient pas exactement virils (avec ce que ce mot comporte d'inévitable noblesse, même purement fictive), mais plus bestiaux, plus obtus, plus négligés et toute tentative pour paraître beaux, séduisants ou même propres semblait morte en eux. Je pense qu'aujourd'hui on ne peut éprouver cette sensation (qui est essentiellement subjective et n'a rien à voir avec la réalité même) que dans des clubs anglais en dehors des asiles de fous, de l'armée de Sa Majesté, des écoles dites publiques en Angleterre, et, bien entendu, de toutes les autres abominables institutions de ce genre.

Herbert Read me conduisit à une table de coin, à gauche de la cheminée, à l'une des extrémités de la grande salle.

« La table de Henry James, » dit-il.

Je pensais à mon derrière se posant juste à l'endroit où s'était posé l'autre derrière ; l'idée ne me fut pas agréable. Mais j'étais séduit sur le plan du rêve, en dehors de cette association physique qui était malheureuse.

Je pensais au snobisme, à la sensibilité, à l'idéalisme américain qui s'enracine et grimpe jusqu'à ce qu'il parvienne au « meilleur ». En fait, mes pensées étaient celles d'une personne

(1) Sa maison à Repton.

pas très bien informée, devant laquelle on mentionne le nom de Henry James. Je pensais aux longues, longues phrases en spirale comme les enroulements gracieux du serpent qui meurt. Je pensais à l'Italie, à ma mère (1) et à mes idées à propos des années 80 et des *principes*. De jeunes Américaines au teint de camélia poursuivant les *principes* à travers l'enfilade sans fin des salons de réception d'un palais baroque.

Comme j'errais loin de Henry James dans l'univers de ma propre imagination, le refaisant à mon image.

« On doit composer des menus qui ne dépassent pas cinq shillings, » dit Herbert Read affairé, commençant à écrire sur une petite feuille de papier.

Je choisis de la soupe au canard. Herbert Read en fit autant.

Je choisis du carrelet sauce tartare et de la purée de pommes de terre. Lui aussi.

Je choisis une pomme bouilliardoue (j'arrange parce que le souvenir du nom est imprécis). Lui aussi.

« Voulez-vous une demi-pinte? demanda-t-il.

— Je ne crois pas que je puisse, dis-je, comme s'il s'agissait d'un sombre breuvage ou d'un remède nauséabond, ce que c'est, à mes yeux, de toute évidence. Je prendrai seulement de l'eau si vous le permettez. »

Et il but de l'eau comme moi.

Cette façon de s'en tenir à mon choix, que signifiait-elle? Une vraie politesse, un manque d'énergie, l'amour de la simplification ou de la gentillesse à l'égard de la serveuse?

On n'avait pas encore parlé de mon livre. Il me raconta une histoire amusante et très caractéristique à propos de la reine Mary et d'une plaque en Wedgwood qui prouve que même la reine Mary ne peut pas changer l'identité d'un modèle pourtant mort depuis cent cinquante ans... La reine prétendait que ce portrait était celui de la princesse Blank mais malheureusement le catalogue officiel refusa d'adopter cette nouvelle théorie. Il y eut pour le conservateur beaucoup de désagrément à n'être pas d'accord avec elle et je crois pour le catalogue officiel à ne pas l'approuver.

Il me raconta également que lorsqu'il annonça à T. S. Eliot son intention de démissionner du Reform Club, T. S. Eliot lui répliqua d'un ton scandalisé : « Mais ne pensez-vous pas qu'il est de votre devoir de continuer à aider ce Club?

— J'avais toujours pensé qu'un club était quelque chose que l'on utilisait, dit Herbert Read, mais Eliot est tellement

(1) La mère de Denton Welch était originaire de la Nouvelle-Angleterre. Elle était une fidèle adepte de la Science chrétienne.

conservateur dans le vrai sens du terme, qu'il pense que son devoir et le mien, c'était de continuer à aider ce club, même si nous n'en avons plus les moyens. »

A présent nous avions mangé nos pommes avec leurs barquettes de pâte et leurs chapeaux de frangipane.

Aussi m'étais-je levé et avais-je quitté le siège de Henry James.

J'allai attendre, à la porte, qu'Herbert Read eût payé la note.

Ensuite nous avons monté l'escalier et nous nous sommes assis dans la galerie pompeuse près de la balustrade de marbre d'un jaune de fromage, sous une petite lampe pour lire ; une sorte de cierge d'église brûlait dans une soucoupe destiné à allumer les cigarettes. Je m'en emparai rapidement et en le tenant je m'arrangeai pour l'éteindre.

J'avais apporté mes lettres d'Edith Sitwell afin de les lui montrer. Après un moment de silence timide, il dit très tranquillement et avec un sourire : « Je l'ai très bien connue. Je lui faisais des omelettes... »

Puis il se tut un instant et :

« Maintenant, parlons de votre livre. »

J'attendis, anxieux.

« Peut-être le trouvera-t-on précieux, » dit-il. Il s'arrêta.

Je ne pouvais plus supporter ce silence.

« Mais je suppose que c'est mon tempérament, grognai-je.

— Exactement, admit-il, il m'a frappé d'une façon bizarre comme reflétant un état d'esprit très contemporain ou de votre génération.

— Curieux que vous disiez cela, commençai-je, on m'a dit juste le contraire.

— Ah ! c'est parce qu'il n'est pas rempli de politique et d'idéologie, répondit-il, mais je parle de son esprit, non de ses garnitures. »

Il poursuivit :

« Je ne suis pas certain que le moment soit opportun pour publier votre ouvrage bien que, peut-être, on recherche ça, le public est fatigué de la guerre et de toutes ces horreurs. »

Il me dit alors que je pouvais considérer le livre comme accepté si l'avocat qui s'occupe d'examiner les cas de diffamation n'y mettait pas son veto.

« Deux des directeurs, dont je suis, l'ont beaucoup aimé. Les deux autres ne *pouvaient* pas voir ce que nous y voyons. J'ai dû expliquer avec beaucoup de patience les mérites qui m'avaient frappé. Ce que j'ai été chargé de trouver ce sont les *termes du contrat.*

— Je ne connais rien aux contrats, dis-je.

— Une chance que je sois poète autant qu'éditeur. » Il sourit.

Il me demanda si je pensais qu'une avance de cinquante livres me conviendrait. C'était plus que je n'avais espéré.

Nous avons parlé aussi de la jacquette et de la page de tête.

« Voudriez-vous les faire, me demanda-t-il. Quelque chose d'assez élaboré et de décoratif. Ne pensez-vous pas? »

Bizarre dans la bouche de Herbert Read.

Nous avons continué à parler encore un peu. Il me fit visiter une bibliothèque assez belle où des corps reposaient presque à plat dans des fauteuils de cuir qui paraissaient frais. L'un d'eux leva vers nous un regard étrange, sans curiosité, comme un invalide ou une momie ou encore un vieux chien de garde exténué. On n'avait plus le droit de parler. Nous avons chuchoté des choses à propos d'effets de perspective, des proportions de la pièce et des reliures.

Puis il me reconduisit en bas et j'ai récupéré mon vieil imperméable crasseux.

« Trouvez-vous le titre bon? demandai-je.

— Oui, vraiment très bon.

— J'en suis heureux, répondis-je. Je n'étais pas certain qu'il ne fût pas stupide. »

Il me raccompagna jusqu'à la porte.

« Au revoir, dis-je.

— Au revoir, vous pouvez compter que le livre sortira en février, s'il n'y a pas d'accroc.

— Je vous enverrai mes dessins aussitôt qu'ils seront faits. »

Je descendis rapidement les marches. « Un bon déjeuner, pensai-je, une bonne journée. »

Mercredi 4 octobre.

Edith Sitwell (1).

« Je viens de lire votre charmante lettre. J'ai tout de suite reconnu le papier et votre écriture, mais je ne l'ai pas ouverte, j'ai attendu un peu, me posant des questions, j'avais presque peur de vous lire. Puis, comme j'étais en train de prendre mon petit déjeuner, j'ai soigneusement découpé l'enveloppe avec le manche de ma cuiller qui est vieux et usé, il a la finesse d'une lame. Je voulais garder l'enveloppe intacte, aussi bien que la lettre.

(1) Le passage suivant est probablement un brouillon (ou la copie) d'une lettre envoyée — ou que Denton Welch avait l'intention d'envoyer — au Dr Edith Sitwell.

« A présent, le plateau encore sur mes genoux, je vous adresse mes remerciements. Trop gentil à vous d'avoir écrit alors que vous êtes souffrante, d'autant que je ne m'y attendais pas et que je vous avais dit de ne pas le faire.

« Je vous ai envoyé le livre vendredi dernier et j'espère que vous l'avez reçu à présent. Ne vous en préoccupez pas jusqu'à ce que vous soyez rétablie. Vous pouvez garder cet exemplaire aussi longtemps que vous le voudrez.

« Hier, je suis encore retourné à Londres pour voir Herbert Read. Un entretien presque trop court pour dire tout ce que j'avais à dire, mais il devait déjeuner dehors. En tout cas, la plupart des choses ont été arrangées et j'ai mon contrat à signer. J'ai une avance de trente livres et dix pour cent jusqu'à deux mille exemplaires, douze pour cent au-dessus. Je suppose que c'est normal. Pourtant je ne suis pas certain qu'il soit juste que je n'aie rien pour les dessins que je fais. Je pense que je dois interroger Herbert Read à ce propos, car prêt à les faire pour rien, je préférerais pourtant qu'on me les acceptât en quelque sorte — ne serait-ce que par un paiement fictif.

« C'était drôle, lorsque j'ai reçu votre lettre, j'étais justement en train de relire les passages de votre *Pleasures of Poetry* tout en mangeant mes toasts à la confiture. J'en étais arrivé au paragraphe à propos du « *Tyger! Tyger! burning bright* ».

« Comme j'ai aimé ce poème la première fois que ma plantureuse cousine âgée de douze ans et demi me l'a récité! Elle continua : « *Oh! rose thouart pick* (1), » et je trouvais bien triste parce que mon professeur ne nous avait appris que du Kipling ; quelquefois du sir Henry Newbolt, une *seule fois* du Byron : *The Assyrian came down.* Durant deux années complètes à Repton. J'ai passé sous silence Shakespeare, car il faisait l'objet d'un autre « cours », pas des « répétitions » comme on appelait l'étude de la poésie.

« C'est, pour sûr, un terrible état de choses, et cela se passait il y a seulement huit ou neuf ans.

« Je me rends compte à quel point mon éducation a été négligée. D'abord soumise à un enseignement orthodoxe et traditionnel, puis j'ai usé toutes mes forces pour me révolter contre cet enseignement en essayant de m'échapper, de couper les liens et les obligations de toutes sortes. Je me suis presque risqué à être à peu près illettré, mais, parfois, je regrette mes années d'école, années perdues. »

1943

Vendredi 12 février.

Allongé dans mon lit, à présent, je regarde les pendeloques de cristal des candélabres qui scintillent, la table blanche au fer contourné, la chaise de satin jaune, la lumière grise du matin sur l'écorce rugueuse des arbres ; tandis que j'observe le clavecin patiemment silencieux, avec le paravent de laque écarlate par derrière et les quatre miniatures dont les modèles sont morts depuis longtemps, je pense à ma mort. Je pense aux nombreuses années à venir, quand le soleil se lèvera et que je ne serai plus que cendres. J'imagine n'être plus que deux yeux qui regardent ma chambre vide, mon lit silencieux recouvert de velours et tous mes beaux objets, et ils savent que je ne m'en servirai plus jamais. Dispersés chez d'autres, mes objets auront encore un usage dans une centaine d'années. Je pense aux femmes, aux hommes et aux plus noirs péchés de la puissance. Je pense aux enfants et à toute la vie qui hurle dans l'éternité.

Voilà l'immortalité horrible et merveilleuse que nous avons cherchée. La perpétuité de notre race sur la terre, comme elle transperce le cœur et comme elle jette sur toutes choses un éclat sombre ! Cette connaissance de ce qui arrivera. Et toutes les idées de Jane Austen sur ce qu'il convient de faire, et nos idées à nous, tous nos charmants et répugnants petits snobismes, nos aspirations, toutes nos craintes bien excitantes de pécher, comme tout cela devient triste et accablant quand nous le replaçons dans les épaisses couches de poussière et de terre, dans les arbres du cimetière d'où l'eau dégoutte, sous le ciel pesant, gros de pluie. Ah ! penser à des boas de plumes, à des réticules et à des gants blancs de chevreau glacé ensevelis depuis un siècle !

Lundi 21 février.

Voici le plateau du petit déjeuner préparé pour moi avec les pots d'argent et la salière de verre d'époque géorgienne remplie de confiture. Les marchands l'appelleraient Waterford à cause de sa forme d'urne et de sa couleur bleue. Et ce nom de Waterford me fait évidemment penser à l'Irlande. En ce moment, j'en suis justement au passage sur l'Irlande dans le livre de Siegfried Sassoon, *Sherton's Progress*. Un livre étrange qui devient prenant et pénétrant dès que l'auteur

parle de la paix, des loisirs et de ses pensées, mais les passages de guerre sont très ternes. Cela prouve, peut-être, qu'on ne devrait jamais tenir un journal si l'on désire écrire un livre sur son passé. Sans son journal, se serait-il rappelé toutes ces choses ennuyeuses? L'essentiel de son expérience n'émergerait-il pas? (Il ne s'agit pas nécessairement des faits — du tout.)

Ah! mais l'écriture paraît être un instrument si extraordinairement maladroit et émoussé. A présent, je voudrais décrire la façon dont je suis étendu, ici, au lit, dans ma chambre glacée, avec la lumière du matin pénétrant par trois fenêtres et le plateau du petit déjeuner devant moi. Mais tout cela paraît trop morne pour être transcrit avec des mots, si loin de toute réalité.

Et mes pensées, à quoi ressemblent-elles quand je vais les repêcher? Pensées à propos de l'Irlande, pensées à propos du XVIIIe siècle, à propos de brumes qui s'élèvent et enveloppent les collines, à propos de... *(La phrase n'est pas finie.)*

18 janvier, 5 h. 5, le soir.

Aujourd'hui nous sommes allés vers Tunbridge Wells faire des courses. Nous nous sommes arrêtés d'abord à moitié chemin dans l'étroite route de campagne, vers les communaux de Southborough, pour manger notre pique-nique. Comme nous mordions dans nos sandwiches aux œufs, un jeune homme brun et trapu est passé près de nous qui portait une faux à large lame. Son visage était timide et maussade, mais il avait des yeux remarquables, fendus de biais et relevés, d'une grande longueur, des yeux presque irréels, comme de longues amandes. Un curieux visage pour l'Angleterre, et, ensuite, quand nous sommes sortis de voiture, je l'ai revu qui coupait du fourrage pour les vaches. Nous avons parlé et il m'a raconté qu'il ne fumait pas parce qu'il pensait que ce n'était pas bon pour les gens ; puis il se mit à sauter ici et là, enfonçant profondément la lame dans la meule aplatie qui sentait le tabac. Il y avait quelques fleurs blanchâtres et de la poussière. « Sur le dessus ça ne vaut rien, dit-il. Mais en dessous c'est meilleur. Nous remettons sur la terre ce qui ne vaut rien. Comme ça ce n'est pas réellement perdu. »

Une large avenue tracée parmi les taillis, sur les collines, pendant une certaine distance, pour déblayer les bases des pylônes de l'électricité. Ces pylônes me faisaient penser aux géants squelettiques qui gardent le chemin rituel d'un grand tombeau. L'air était tellement glacé : « Ne croyez-vous pas qu'il va neiger? » dis-je en observant le ciel bas.

« Cela ne m'étonnerait pas, » dit-il, il regarda à son tour. Quand son visage s'épanouit d'un large sourire et qu'il me regarda en face, je m'aperçus qu'il était encore plus extraordinaire qu'il ne m'avait semblé d'abord. Le visage traditionnel des bohémiens, avec les pommettes brillantes, que les yeux de biais et les sourcils sinueux rendaient innocent, sans ruse. Je vis qu'il portait d'étranges guêtres courtes au bas de son pantalon.

« Au revoir, » dis-je et je me suis éloigné en souhaitant que son visage et son corps ne s'abîment jamais.

Cette pensée demeura en moi tant que nous sommes restés à Tunbridge Wells, les corps s'abîment inéluctablement et la bonté et la rareté se retirent de tous ceux que je croise.

La voûte de la gare, au moment où je suis passé, vomit une bouffée de fumée à l'odeur soufrée ; un soldat marchait au milieu portant le béret marron des parachutistes ; il avait la figure d'un aimable roquet constipé. J'ai remarqué son hésitation, sur le trottoir, puis il plongea dans la cabine du téléphone. J'aurais voulu savoir à qui il téléphonait. Quelle tentation de voir un visage méditant, absorbé dans un débat intérieur sous vos yeux ! Il y a vingt, trente, cent personnes que j'aurais voulu suivre jusque chez elles. Tout est ranimé quand on a ce goût de n'être qu'une paire d'yeux, mais quelle tristesse et quel échec jaillissent ! On perd alors le confortable amour que l'on s'accorde et la préoccupation de soi, et seul ce qui concerne les autres nous intéresse ; mais personne ne se rend compte, bien sûr, de cet intérêt-là. C'est presque comme si on était parvenu à être invisible, mais si on désirait le faire volontairement, malgré tous ses efforts, on n'y parviendrait pas.

Chaque être est une perfection (le défaut est tout extérieur) quand il marche, quand il regarde, quand il hésite, et il se balance d'un pied sur l'autre, et il attend que se produise le déclic ou que son cœur ou son esprit et son corps soient comblés. Chacun ne voit que sa propre image enfermée dans ses pensées comme dans un poumon d'acier. Les gens sont des millions de momies emmaillotées, parfumées, embaumées vivantes.

En rentrant au crépuscule nous avons vu le coupeur de fourrage qui montait la colline, les épaules penchées sur son guidon, son remarquable visage caché. Impossible de ne pas penser à lui comme à quelque chose de calme, de bon et de sobre, il personnifiait le labeur rentrant au foyer à la tombée de la nuit vers un dîner bien gagné.

A la maison, en buvant mon thé de citron et en mangeant trois bons chocolats, j'ai continué à lire la vie de Haydon et

je songeais à ce qu'il écrivait en 1825, à ce que j'écris en 1946, des pensées personnelles, comme des souris mécaniques dansant dans chaque siècle, puis demeurant silencieuses, écrasées entre les pages d'un livre, sous la pile d'autres rangées de souris dansantes qui les recouvriront pour toujours.

Mardi 8 juin.

Beaucoup de fièvre ces dernières semaines, mais je peux tout de même lire longtemps, chose que je n'ai pas pu faire depuis des mois et des mois. Par contre je ne semble pas capable d'écrire. Au cours de mes lectures, je m'arrête et je me demande, avec envie, comment cela est fait. Je me demande aussi de toutes façons comment j'ai pu écrire dans le passé. Je me demande comment j'ai pu croire, même un peu, à ce que j'ai écrit. Il y a tant de vide, d'inutilité dans mon esprit que je voudrais que personne ne le vît.

J'ai lu la *Thérèse* de Mauriac ligne à ligne toute la matinée et l'après-midi. C'est agréable de se sentir capable de digérer la page imprimée sans obstacle physique. Le calme, alors que la page tourne et que mon œil suit. C'est un écrivain qu'il m'est si facile d'absorber que je me surprends en train d'amplifier toutes les petites choses qui m'exaspèrent.

Mercredi matin, 7 juillet.

Maurice Cranston est venu hier et il m'a apporté des nouvelles croustillantes d'Oxford et autres lieux. Il a raconté que lord David Cecil que je n'ai jamais rencontré lui a demandé de me dire qu'un de mes livres, je pense que c'est *Maiden Voyage*, était l'une des deux seules choses qui l'ont ému durant les sept dernières années. Quand je dis « choses », je veux dire livre évidemment. J'espère bien que d'autres choses l'ont touché. Il a continué et il m'a parlé de deux remarques élogieuses faites à propos de moi dans des livres sur la prose moderne et aussi de la note absurde dans le livre de Joad sur la *Décadence* inspirée par ma nouvelle, *Narcissus Bay*. Joad, apparemment, pense que c'est décadent parce que, je suppose, cela ne semble vous mener nulle part et ne dégager aucune morale. Je parle seulement d'après ce que l'on m'a rapporté, aussi est-il possible que je dénature ses mots. Maurice a même mentionné, de nouveau, son ami américain qui a acheté trente exemplaires du *Maiden Voyage* pour les distribuer à ses amis. Il a répété, une fois de plus les propos de W. H. Auden et il paraissait surpris que je ne fusse pas au courant de ce dont il venait de me parler.

A quoi se réduisent toutes ces petites choses? A rien, sauf pour d'autres que moi, évidemment ; mais je les relate parce qu'elles m'apportent pour un moment, l'ombre de réconfort qui me fuit toujours. Je ne dirai pas que c'est un encouragement, car elles me donnent aussi l'absurde crainte saugrenue de ne plus pouvoir plaire encore. La sollicitude d'un artiste à l'égard de l'œuvre paraît toujours ridicule aux autres. C'est particulièrement facile pour l'écrivain ou l'artiste de savoir cela, car la moitié du temps il est lui-même tout à fait honteux de sa bêtise.

La semaine dernière, il y avait, à la radio, un programme sur Marie Bashkirtseff. Comme j'écoutais encore quelques-unes de ses prétentieuses vanteries et aspirations, Éric soudain se tourna vers moi et me dit d'un ton chargé de comique, comme il sait en prendre : « Je pense que cette petite fille est dans ton genre? » Qu'était-ce? Une condamnation? Un compliment? Les deux? Pourquoi cela plaisait-il? Parce qu'elle était, après tout, plutôt méprisable. Je pense que cela m'a plu parce que j'aimais à être comparé à quelqu'un de si conscient qui a tellement lutté, qui était si peu résigné. Elle avait l'horrible tournure d'esprit des hommes d'affaires prospères et des pieux missionnaires fervents qui ne voient qu'une seule route, la leur. Elle ne perdait rien, ou si elle perdait, elle savait exactement ce qu'elle perdait, et elle était violente avec elle-même ensuite. C'est étrange que les égoïstes de l'espèce de Marie ne soient pas plus détestés, on s'en moque souvent, à cause de leur côté grotesque et de leur vanité ; mais certaines personnes arrivent à les aimer justement à cause de leur croyance en eux-mêmes.

DENTON WELCH.

(Traduit de l'anglais par Celia Bertin.)

L'IRONIE DE JEAN-PAUL SARTRE

Occupons-nous encore pendant quelques minutes, si vous le voulez bien, des ironies de Jean-Paul Sartre. Continuons : « Aussitôt que les Américains se furent mis pour leur propre compte à massacrer l'Asiatique, leur presse substitua les éloges aux insultes et notre guerre cessa comme par enchantement d'être colonialiste ; la France prit place dans la précroisade de la liberté à titre de prébelligérante ; on lui refila de l'or, des armes et une bonne conscience : un agresseur commun, ça rapproche, l'agresseur, bien entendu, c'était l'U. R. S. S... » Car il va de soi, pour Jean-Paul Sartre, que les guides du monde non communiste n'ont qu'une pensée en tête, la croisade. Si la guerre d'Indochine est une précroisade, c'est que la croisade se prépare, c'est qu'elle va venir. Comment ne viendrait-elle pas? les Américains sont d'abominables bellicistes. Évidemment, en 1941, quand les choses n'allaient pas très bien pour l'U. R. S. S., c'est l'U. R. S. S. qu'ils ont aidée contre l'Allemagne. Mais c'était pour donner le change. Évidemment, quand les Russes ont annexé la moitié de la Pologne et Kœnigsberg, ville prussienne, au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, ils se sont inclinés, mais c'était pour attendre leur heure. Évidemment, quand l'U. R. S. S. a entrepris de soviétiser, l'une après l'autre, les nations d'Europe orientale, jusque et y compris la Tchécoslovaquie pour qui on avait bien failli faire la guerre en 1938, mais contre Hitler, les Américains ont laissé faire : mais ils n'en pensaient pas moins. Évidemment, quand le commandement russe s'est livré à l'innocente distraction qui consistait à bloquer des forces occidentales dans Berlin, les Américains se sont bornés à établir un pont aérien : mais

ce pont aérien était une subtile provocation. Évidemment, quand le général Mac Arthur, mécontent, on se demande pourquoi, de ce que les régiments chinois étaient venus, en voisins, tuer le plus possible d'Américains en Corée, a voulu bombarder des bases chinoises, le gouvernement de Washington, aux mains des boute-feu du Pentagone et du Vatican, a limogé le général Mac Arthur ; mais c'est bien la preuve que ce gouvernement voulait camoufler son désir d'étendre le conflit en désir de ne pas étendre le conflit. De l'ensemble de ces indices et de quelques autres, il résulte jusqu'à l'évidence, aux yeux de Jean-Paul Sartre, que les adversaires du communisme dans le monde n'ont que la croisade en tête, et que sans la mansuétude infinie, la prudence, la patience, les concessions perpétuelles de l'U. R. S. S. et de ses alliés, la « Troisième Mondiale », que le camp capitaliste appelle de tous ses vœux, aurait déjà fondu sur nous.

Il est vrai qu'un valet de plume du Pentagone et du Vatican pourrait à la rigueur, en se référant à l'histoire, faire timidement remarquer que les croisades furent des expéditions destinées à aller combattre l'infidèle dans des territoires occupés par lui depuis des siècles, des expéditions conquérantes, des expéditions « agressives », et qu'en conséquence le mot de croisade est peut-être un peu abusif lorsqu'il s'agit de défense contre l'expansion communiste, de protection établie le long des frontières que les calomniateurs (je le veux bien) du communisme affirment le communisme désireux de franchir. Le « containment », ce n'est peut-être pas tout à fait une croisade. La défense en commun, ce n'est peut-être pas tout à fait une croisade. Un barrage, ce n'est peut-être pas tout à fait une croisade. Même si l'on admet, que les chrétiens n'avaient pas le droit d'aller conquérir Jérusalem, on peut à la rigueur admettre qu'ils avaient, un peu plus tard, le droit de défendre Vienne, contre les Turcs... Voire. Telle n'est assurément pas l'opinion de Jean-Paul Sartre. Le barrage, c'est déjà la croisade. Si on veut établir un rempart contre le communisme, c'est la preuve qu'on considère le communisme comme un ennemi. Quoi de plus inamical que de dire à quelqu'un : « Pas un pas de plus ou je cogne? » Ce qui est amical, c'est de dire : « Donnez-vous la

peine d'entrer. Vous êtes chez vous. » On considère le communisme en ennemi. Donc, on considère qu'on est virtuellement en guerre contre lui. Donc, en pensée sinon en fait, on l'attaque. A partir de l'instant où on l'attaque, il est en droit de se défendre, c'est-à-dire, puisqu'on l'a attaqué en se défendant, de se défendre en attaquant. C'est un raisonnement sans faille. Nous l'avons d'ailleurs entendu sous une forme très semblable, il y a quelques années. Il s'agissait alors d'un certain hitlérisme, qui manifestait sa vitalité par quelques empiétements aux dépens des peuples d'alentour. Lorsqu'on parlait d'unir ces peuples pour une défense commune, ceux qui avaient de la sympathie pour l'hitlérisme s'indignaient : « Vous êtes des bellicistes. Vous voulez la « croisade » des démocraties. » Le mot est le même. Ce ne sont pas les mêmes qui le prononcent, voilà tout. Ceux qui parlaient naguère de légitime défense, lorsqu'il s'agissait d'arrêter l'expansion territoriale de l'hitlérisme, sont les mêmes qui parlent de croisade, lorsqu'il s'agit d'arrêter l'expansion territoriale du communisme. Ceux qui s'indignaient parce qu'on abandonnait la Tchécoslovaquie à l'hitlérisme s'indignent que l'on songe à défendre contre le communisme la Corée du sud, ou l'Iran. Les « Munichois » ont changé de camp, voilà tout. Ce qui pourrait bien signifier que lorsqu'on parle de paix et de guerre, d'agression et de défense, il s'agit d'un vocabulaire quelque peu truqué. On se garde bien d'aller au fond des choses. Le fond des choses, c'est que Jean-Paul Sartre, — c'est son droit, — aime mieux le régime communiste qu'il n'aimait le régime hitlérien. Il considère donc l'expansion communiste d'un tout autre œil que l'expansion hitlérienne. Une politique qui lui paraissait légitimement défensive à l'égard de l'une lui paraît cyniquement agressive à l'égard de l'autre. Il faut dire plus encore : Jean-Paul Sartre — c'est encore son droit — aime mieux le régime communiste que les régimes capitalistes. Il ne pèse donc pas les actes de l'un, et les actes des autres, avec les mêmes poids. Qu'il ne l'avoue à lui-même ou non, — mais on préférerait qu'il se l'avouât — l'annexion de Kœnigsberg, ville prussienne, par les Russes, l'établissement d'un régime communiste en Pologne ou en Roumanie par la seule vertu des baïonnettes

russes, l'entrée des brigades blindées nord-coréennes sur le territoire sud-coréen lui semblent être des actions conformes à l'exigence d'un certain progrès historique, justifiées ou du moins excusées dans une large mesure par les fins historiques auxquelles elles tendent et qu'elles rapprochent de nous. Au contraire, l'intervention des forces américaines en Corée pour imposer le respect d'une frontière garantie par des accords internationaux, ce n'est rien d'autre selon lui que les Américains se mettant à massacrer l'Asiatique, c'est-à-dire une ignominie toute gratuite, une agression sadique perpétrée à l'égard d'un peuple inoffensif. Sous le regard de l'histoire et de Jean-Paul Sartre, les communistes ont raison — en grande partie raison ; et leurs adversaires ont tort. Donc, les communistes ont le droit de s'étendre sur la surface de la terre, ce qui restreint singulièrement le droit de leurs adversaires à les en empêcher : en gros sinon toujours en détail, les communistes sont le bien, et leurs adversaires sont le mal. Or, la paix aussi est le bien, la guerre aussi est le mal. Il devient dès ce moment à peu près inévitable que la paix soit du côté des communistes, même lorsqu'ils tendent à l'expansion territoriale, et que la guerre soit du côté de leurs adversaires, même lorsque ces adversaires prétendent seulement n'être pas chassés des positions qu'ils occupent, préserver le *statu quo*. L'irrédentisme communiste étendu à la terre entière, l'activité des partis communistes dans les pays non communistes pour renverser les institutions en vigueur dans ces pays et y établir des régimes analogues à celui de l'U. R. S. S. sont chose légitime ; mais la prétention de tel adversaire du communisme de répondre à l'agitation communiste dans le monde non communiste par une agitation anticommuniste dans les pays communistes est une prétention criminelle, une prétention agressive, qui dénote la volonté de guerre. Jean-Paul Sartre n'adhère pas formellement au communisme. Mais, pas plus que les communistes, il n'admet entre le communisme et ses adversaires la réciprocité.

Écoutons-le encore : « Et si l'U. R. S. S. avait de bonnes intentions? Ou si ses intentions n'étaient pas toutes mauvaises? Si elles dépendaient des nôtres comme les nôtres dépendent d'elles? Si elle voulait la paix? Ou si elle ne voulait pas la

guerre? Aurait-elle le moyen de nous rassurer?... » Non certes, répond notre auteur. Les méchants qui veulent du mal à l'U. R. S. S. s'entendent à rendre suspectes les meilleures intentions : « Quels que soient ses actes diplomatiques, ses paroles, nous leur attribuerons un sens qui contredit celui qu'elle entend leur donner. Elle propose une trêve? C'est pour empêcher le réarmement des nations occidentales. Elle fait risette à l'Angleterre? C'est pour rompre les liens du Pacte atlantique, notre unique salut... » Au pilori, ces perfides valets de l'impérialisme occidental qui osent prétendre, par pur bellicisme, que l'U. R. S. S. veut entraver le réarmement occidental (mais en fait, la presse soviétique ne fait-elle pas campagne, de toute la force de sa voix, contre ce réarmement?) ou que l'U. R. S. S. serait enchantée de rompre les liens du Pacte atlantique (mais en fait, la presse soviétique ne dénonce-t-elle pas depuis des années le Pacte atlantique comme une affreuse coalition dirigée contre l'U. R. S. S.?) Il est curieux que dans l'excès de son zèle Jean-Paul Sartre en arrive à dénoncer comme des calomnies antisoviétiques, ou comme les signes de la terreur stupide et aveugle que l'U. R. S. S. inspire à ses adversaires, le simple fait d'attribuer à l'U. R. S. S. des positions que l'U. R. S. S. elle-même affirme le plus clairement du monde. « Atroce Russie ! poursuit ironiquement Jean-Paul Sartre. Elle nous tendrait les bras, ce serait pour nous étouffer... » (Mon Dieu ! Cela ne s'est-il pas déjà vu? N'y a-t-il pas eu un pacte germano-soviétique, en 1934, qui devait faire notre bonheur, puisqu'il devait servir la paix, et en même temps le bonheur des Allemands, puisqu'il réconciliait l'Allemagne et l'U. R. S. S., et qui n'a fait ni l'un ni l'autre? Je sais bien que ce sont les Allemands qui l'ont rompu. Mais s'ils ne nous avaient pas rendu ce service, l'Allemagne et l'U. R. S. S. seraient restées bonnes amies, ce qui aurait un peu compliqué la tâche de ceux qui combattaient l'Allemagne. De quelque façon qu'on le prenne, ce pacte, il est de fait qu'il affirmait la volonté de l'U. R. S. S. de sauver la paix (déjà !) et qu'il précipitait le monde dans la guerre, et qu'il témoignait d'intentions assez perfides à l'égard des démocraties occidentales, à moins que ce ne fût à l'égard de l'Allemagne, à moins que ce ne fût, — et c'est le

plus probable — à l'égard des unes et de l'autre en même temps.

« Elle nous tendrait les bras, ce serait pour nous étouffer ; ce n'est pas assez dire qu'elle veut le Mal ; le Mal, c'est ce qu'elle veut... » Ironie ! Ironie ! Ironie nourrie d'une étrange candeur, ironie à travers laquelle nous devons voir se dessiner l'image d'une bonne U. R. S. S., somme toute assez vivable, d'une U. R. S. S. bonne communiste, certes, mais néanmoins prête à s'engager, aux côtés des nations qui ne sont pas communistes, dans la voie d'une collaboration confiante, la main dans la main. Est-ce notre faute, est-ce la faute des valets du Pentagone et du Vatican, si nous pouvons difficilement accepter cette représentation idyllique de la situation présente? La question n'est pas de savoir si l'U. R. S. S. veut le Mal, ou le Bien. Le Mal et le Bien sont affaire d'appréciation. La question est de savoir si l'U. R. S. S. veut notre mort, notre mort à nous autres, sociétés occidentales, notre disparition, et au profit d'une autre forme de société. Pour nous, le Mal, c'est notre mort. Nous n'y pouvons rien. Le communisme veut-il notre mort? Ses auteurs nous le disent. Ses auteurs nous disent que l'avant-garde combattante du prolétariat mondial est engagée dans une lutte qui n'aura de fin que par l'établissement du communisme sur toute la surface de la terre : ce qui implique, de toute évidence, la destruction des sociétés d'Europe occidentale, telles qu'elles sont, de la société des États-Unis d'Amérique, telle qu'elle est. Le communisme a-t-il raison de vouloir notre mort? Peut-être. Mais alors, qu'on nous dise et qu'on nous démontre qu'il a raison de la vouloir, qu'on n'essaie pas de nous faire croire qu'il ne la veut pas. Le communisme a-t-il cessé de vouloir notre mort, a-t-il cessé d'impliquer notre mort dans son exigence historique? Peut-être encore — Peut-être l'U. R. S. S. a-t-elle cessé d'espérer, de préparer l'extension à la planète entière de la doctrine dont elle est l'incarnation aux yeux des communistes de monde entier. Peut-être a-t-elle admis, une fois pour toutes, qu'un tiers du monde communiste, c'était bien assez et que les deux autres tiers pouvaient vivre comme ils l'entendaient. Peut-être a-t-elle renié ses auteurs, qui affirmaient que le communisme était engagé dans une lutte qui n'aurait de fin que par la victoire

totale, dans une expansion dont les guerres mondiales successives seraient les étapes successives, jusqu'à la victoire totale. Peut-être a-t-elle ainsi trahi définitivement les communistes du monde capitaliste, qui regardent toujours vers elle. Mais alors, cela aussi, qu'on nous le dise, qu'on nous le démontre. Si nous avons, jusqu'à nouvel ordre, quelques raisons d'avoir des doutes sur la signification du mot de « paix » tel que l'emploie la propagande communiste, si nous avons quelques raisons de penser que la société communiste a pour but suprême de sa politique l'extension au monde entier de la doctrine qu'elle incarne et par conséquent la subversion du monde non communiste, qu'elle est donc « agressive » dans son essence même, dans sa vocation historique même, c'est parce qu'on nous l'a dit et redit de la façon la plus explicite qui soit : et ce n'est pas M. Mac Carthy qui nous l'a dit, c'est Lénine.

Alors, je veux bien que l'U. R. S. S. veuille la paix. Je le souhaite. Je ne le crois pas impossible, étant admis toutefois que jusqu'à preuve du contraire, on doit tenir pour acquis que le mot de « paix » n'a pas pour l'U. R. S. S. le sens qu'il aurait pour une « nation comme les autres », qu'un malentendu volontaire est cultivé ici, et que le terme qui pour nous, s'il a un sens, signifie la reconnaissance définitive du droit de l'autre à l'existence, signifie pour tout communiste resté réellement communiste l'inutilité, ou peut-être seulement l'inopportunité actuelle, de recourir à la guerre proprement dite pour venir à bout de l'adversaire qu'on veut détruire : soit qu'il convienne d'attendre le moment où le déséquilibre des forces rendra l'aventure possible avec le minimum de risques ; soit que les nations « impérialistes » étant, en vertu des prédictions marxistes, léninistes, vouées à s'entre-déchirer un jour ou l'autre dans une troisième guerre mondiale. l'U. R. S. S. et ses alliés aient avantage à faire une fois encore ce que l'U. R. S. S. a cru pouvoir faire en 1939, c'est-à-dire à pousser les autres à se battre sans se battre elle-même soit qu'une action de démantèlement intérieur soit considérée comme suffisante pour régler à plus ou moins bref délai leur compte aux nations capitalistes. Ou, si j'ai tort, je veux qu'on m'explique comment des sociétés communistes, si elles sont

communistes, peuvent renoncer à l'espoir, et à l'action positive pour réaliser l'espoir, de tordre le cou à celles qui ne le sont pas. Renoncer à « l'entreprise » révolutionnaire.

C'est à dessein que j'emploie le mot « entreprise ». Parce que Jean-Paul Sartre l'emploie lui-même, toujours ironiquement bien entendu. Jules Monnerot avait décrit le communisme comme une « entreprise », Mr. James Burnham avait parlé d'une conspiration mondiale. Fariboles. Après avoir ironisé, Jean-Paul Sartre s'indigne : « La France n'a jamais manqué d'imbéciles pour expliquer l'histoire par la volonté criminelle d'une entreprise... » Ce sont les imbéciles qui parlent d'une entreprise communiste. Il n'y a pas d'entreprise communiste. Le communisme n'a pas de projet de révolution mondiale. Les partis communistes ne sont pas organisés en vue de cette révolution. Il n'y a pas de lien entre les partis communistes et l'U. R. S. S. Il y a bien, de par le monde, un certain nombre de bons idéalistes qui déplorent la misère du prolétariat et qui souhaitent y mettre fin, un certain nombre de gouvernements pacifiques qui ont mis fin à la misère du prolétariat et qui font des vœux discrets pour que d'autres les imitent. Mais il n'y a pas d'entreprise. Il n'a jamais été question de révolution mondiale puisqu'une révolution mondiale impliquerait de toute évidence une coordination d'actions en vue d'un but, donc une entreprise. La révolution mondiale est un mythe inventé par les patrons bourgeois pour se faire peur à eux-mêmes et refuser des augmentations de salaires aux ouvriers. Nous sommes victimes de la grande mystification du siècle. Marx et Lénine n'ont jamais existé.



Toujours l'ironie : « Le 20 octobre 1950, à Toulon, le président du Tribunal maritime s'est tourné vers ses juges et leur a demandé si le gouvernement français était infaillible. Les juges ont répondu : oui, à l'unanimité. »

Vous entendez bien Jean-Paul Sartre. On a condamné Henri Martin à cinq ans de réclusion. Il faut être bien sûr d'avoir raison, n'est-il pas vrai, pour mettre un homme dans une cellule pendant cinq ans. Toute condamnation implique

en un certain sens l'infaillibilité des juges, l'infaillibilité supposée pour les besoins de la cause des juges, et du Pouvoir qu'ils représentent. Une condamnation à cinq ans de réclusion, bien entendu. Une condamnation à mort, à plus forte raison. Henri Martin n'a pas été condamné à mort. D'autres l'ont été : Brasillach, Bassompierre. Maurras a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Au nom d'une infaillibilité, sans doute. Au nom de l'infaillibilité des gouvernements issus de la libération. Mais on n'a pas souvenir que cette infaillibilité, affirmée de façon catégorique par le verdict en principe définitif qui a frappé Maurras, par les douze balles encore plus définitives qui ont troué la poitrine de Brasillach ou de Bassompierre, ait jamais provoqué l'ironie de Jean-Paul Sartre.

Ce qui m'amène à la réponse que Jean-Paul Sartre a donnée à plusieurs reprises, et tout dernièrement encore, à ceux qui s'étonnent ou pourraient s'étonner de le voir s'intéresser d'infiniment plus près à Henri Martin mis en prison, puis libéré, qu'à Slansky, ou à Clementis, ou à Petkov, ou à Kostov, ou à quelques millions de déportés qui achèvent de mourir dans les camps sibériens, ou aux vingt-cinq mille enfants enlevés à leurs parents par les guerilleros communistes de Grèce, ou aux meetings d'accusation chinois. Certes, il faut combattre l'injustice partout, dit Jean-Paul Sartre. Mais lorsqu'il s'agit des injustices commises dans le camp occidental, les protestations résonnent haut, elles peuvent avoir un effet. Lorsque nous demandons une grâce à l'Ouest, nous obtenons parfois la grâce, nous faisons du moins hésiter les exécuteurs. Lorsque nous dénonçons les atrocités colonialistes, les atrocités colonialistes peuvent continuer, mais nous obtenons parfois qu'une commission d'enquête soit désignée, qu'elle aille voir ce qui se passe. « Lorsque des personnalités d'une démocratie bourgeoise réclament la grâce d'un condamné tchèque ou polonais, l'état de guerre froide où nous sommes entache leur geste de vanité. Leur protestation même se transforme en acte de guerre (quelle que soit d'ailleurs la pureté des intentions) et elles se constituent, qu'elles le veuillent ou non, comme des témoins à charge. Leur protestation devient une preuve de plus contre l'ac-

cusé. » Voilà une argumentation ingénieuse. Mais elle n'est pas tout à fait convaincante. D'abord, parce qu'elle signifie que dans le monde libéral un appel à la clémence, ou à la justice, peut être entendu, tandis que dans le monde des démocraties populaires un appel à la clémence, ou à la justice, devient une raison de plus de tuer les gens : ce qui établit entre les deux mondes une hiérarchie tout au moins inattendue sous la plume de Jean-Paul Sartre. Ensuite, parce que les gens qui vivent dans les régimes de démocratie populaire n'ont aucun moyen d'exprimer une désapprobation quelconque à l'égard de l'injustice qui règne chez eux, parce que nous sommes les seuls, nous autres du monde non soviétique, à pouvoir protester, et que l'étrange argument de l'efficacité soutenu par notre dialecticien aboutit en fin de compte à établir autour de l'injustice de là-bas la complicité du silence universel. Enfin, parce que la protestation contre l'injustice de là-bas est aussi une mise en garde, un avertissement pour les gens d'ici — c'est peut-être précisément cela que Jean-Paul Sartre appelle un acte de guerre. — Oui, l'exécution des Slansky et des Petkov, oui, les procès d'autoaccusation, oui, les camps de Sibérie sont des raisons de nous méfier des régimes qui ont fait de telles méthodes la règle même de leur conduite politique. Oui, la protestation contre l'exécution de Slansky est efficace si elle contribue à nous épargner demain, par la révolte même qu'elle soulève, par l'obstacle qu'elle contribue à élever devant l'extension au monde entier du mode de gouvernement des hommes selon lequel Slansky est exécuté, la prochaine exécution, dans une France soviétisée, de Jacques Duclos par exemple, ou de Jean-Paul Sartre lui-même, ou, qui sait? d'Henri Martin, venant après celle de quelques millions de contre-révolutionnaires. Le 17 juin dernier, les chars russes ont ouvert le feu sur les ouvriers de Berlin qui manifestaient dans les rues. Ce fut un événement important, la preuve donnée au monde que le régime de « démocratie populaire » ne tenait en Allemagne orientale que par la force d'un occupant étranger. Si les chars américains avaient ouvert le feu, à Paris, ce même 17 juin, sur les ouvriers français, cela eût fait un beau scandale. Jean-Paul Sartre, qui a consacré une longue étude à une grève française

au cours de laquelle les chars américains n'étaient pas intervenus a été beaucoup plus discret sur le 17 juin berlinois. Toujours au nom de l'efficacité, sans doute, et pour ne pas donner d'armes à la guerre froide. Admettons.

Mais il y a le cas de Maurras. Il y a le cas de Brasillach. Le cas de Bassompierre. Le cas des Allemands d'Ascq qui ont attendu quatre ans, s'ils ne l'attendent pas encore, dans la cellule des condamnés à mort, l'heure de l'exécution. Cela s'est passé chez nous, tout autant chez nous que l'emprisonnement d'Henri Martin, la répression à Madagascar ou en Afrique du Nord, l'emploi des C. R. S. contre les grévistes, un peu plus chez nous que l'exécution des époux Rosenberg. Ce n'est donc pas seulement sur les choses qui se passent au-delà du « rideau de fer » que Jean-Paul Sartre croit préférable d'éviter les prises de position bruyantes, les pétitions et les manifestes. C'est aussi sur certaines choses qui se passent en deçà. Il y a eu, par exemple, une pétition signée d'un bon nombre d'écrivains pour demander la grâce de Brasillach. Jean-Paul Sartre aurait pu la signer sans craindre de donner des armes à la guerre froide, qui n'existait pas encore. Il ne l'a pas fait, que je sache. Ce qui fait que je me demande si la justification de Jean-Paul Sartre, quant aux choix qu'il fait entre les causes qu'il défend, et celles au sujet desquelles il croit encore préférable de se taire, ou de se borner à une prise de position plus discrète, est tout à fait de bonne foi.

Il nous dit, en substance, que c'est aux formes occidentales de l'injustice, de la répression, de la terreur que nous devons réserver notre capacité de lutte directe. Quant aux formes orientales, sur lesquelles nous ne pouvons rien, il vaut mieux n'en pas trop parler, et travailler à la détente internationale, qui arrangera les choses. Ce que le lecteur distrait, ou léger, peut résumer en ces termes : « Travaillons à nous corriger nous-mêmes avant de chercher à corriger autrui. » Mais le lecteur un peu plus attentif s'avise que les données du problème sont sensiblement différentes.Ce n'est pas une frontière géographique qui fait le partage réel entre les injustices sur lesquelles Jean-Paul Sartre croit bon de prendre vigoureusement parti et celles qu'il nous invite à taire, ou à ne

dénoncer que de façon terriblement précautionneuse : c'est une frontière politique.

« Dénoncer l'injustice chez nous », cela ne veut pas dire : pour nous, Français dénoncer l'injustice dont les Français se rendent coupables, pour nous, Occidentaux, l'injustice qui a cours en Occident, mais pour les écrivains, militants de la gauche « progressiste », pour ceux qui affirment leur sympathie pour le communisme et ont plus ou moins lié leur cause à la sienne, dénoncer l'injustice dont sont victimes, dans le monde occidental, les communistes eux-mêmes, leurs alliés, et ceux, ouvriers, peuples coloniaux, dont l'humiliation et la révolte a quelque chance de faire leur jeu. Nous abstenir de dénoncer l'injustice chez ceux d'en face, cela ne veut pas dire, pour nous, Français ou Occidentaux, commencer par balayer devant notre maison, cela veut dire, pour les alliés du communisme, éviter de protester, ou de protester trop haut, contre les crimes communistes.

Bien entendu, c'est le droit de Jean-Paul Sartre de choisir un parti, et, de préférer, comme tout partisan, son parti à celui d'en face, les crimes de son parti aux crimes du parti d'en face. Ce qui est moins sûrement son droit, c'est de déguiser ce choix partisan sous les apparences d'une sorte de sérénité philosophique. C'est de se donner l'élégance de dénoncer les crimes de son camp (celui qui est géographiquement le sien) plutôt que ceux du camp adverse, alors qu'en réalité son propre choix l'a déjà fait passer dans le camp qu'il désigne là-bas, de l'autre côté. C'est de dire : « Commençons par nous corriger nous-mêmes, nous, Français » alors que le « compagnon de route » du communisme qu'il est devenu pense avec les communistes : « Commençons par attaquer l'adversaire, l'ennemi de classe. »

THIERRY MAULNIER.

LA BÊTE QUI MANGEAIT LES JOUETS

A la Dame de cœur
et aux deux farfelus.

Rien n'annonçait la disparition qui devait émouvoir Alain Corvol avant de faire parler les enfants du quartier de la Muette. La presse avait déjà relaté qu'à Séville on avait vendu des magazines parfumés à l'encens et au benjoin durant la Semaine Sainte. A l'époque des grandes vacances, un professeur avait bien quitté Londres en prenant une valise pleine de brouillard qu'il voulait comparer avec la brume de San-Francisco. Mais ces faits étaient trop anciens pour se rapporter à une aventure plus étrange encore. Alain fut le premier à surprendre la Bête et à la décrire à sa mère. Il convient de préciser que cette histoire commença le soir de Noël.

La chambre d'Alain était transformée en magasin de jouets. Saint Nicolas avait laissé tomber de sa hotte tout ce que peut convoiter un garçon de six ans. L'étoile des Rois Mages éclairait des santons qui paraissaient sortir du miroir pour défiler plus brillamment devant la crèche en carton de couleur. Gaspard, Melchior et Balthazar rendaient visite à Jésus sans souci des embouteillages et Dieu sait si la place était encombrée de véhicules : automobiles de course, camions à grues tournantes, voitures avec échelles de pompiers. Il ne restait plus une table ni même une tablette qui ne fût occupée par un cheval de paille tressée, un canard coiffé d'un béret bleu à pompon ou par un lapin blanc au chapeau rouge de haute forme. A la faveur du réveillon, peut-être l'arche de Noé s'était-elle échouée près de l'étable de Bethléem? Mais

aucun de ces jouets ne tenta la Bête. Elle ne s'intéressa pas au sapin dressé sur le poste récepteur de télévision ; elle ne frôla point les branches courbées sous le poids des oiseaux de verre, des trompettes en papier d'argent, des clowns qui faisaient le saut périlleux dans un cube et de la poupée catalane qui ronflait en patois le dimanche. Elle se contenta de voler (d'avaler, dit Alain) un objet importé de Suède et qu'on trouvait alors dans une seule boutique à Paris.

Avant de s'endormir, Alain improvisait chaque soir une chanson et battait la mesure à coups de tête contre l'oreiller. Lorsqu'il cessa de fredonner : « Monsieur soleil, il est malade — il couche dans la table de nuit, » l'enfant ne quitta pas du regard les flammes des chandelles dont la chaleur animait un carrousel en musique. On appelait *Carillon des anges* ce jouet aussi tentant qu'un manège de fête foraine. Alain en admirait les chérubins dorés qui tournaient parmi les lueurs et faisaient sonner des timbres de métal au passage. Il gardait ainsi les yeux émerveillés quand les quatre bougies s'éteignirent comme au souffle d'un orage. « Maman ! » En un dernier éclair, il vit, stupéfait, la Bête engouffrer le *Carillon des anges* et s'éclipser en tirant le tablier de la cheminée.

— Maman ! Maman !

A ces appels dont la violence l'alarmait, sa mère accourut.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon petit?

— La Bête !

— Alain, qu'inventes-tu?

— La Bête qui mange les jouets !

Le lendemain, Alain entendit prononcer, pour la première fois, le mot : *cauchemar*. Son père lui déclara qu'il s'était goinfré de pudding en regardant une image de Gargantua et qu'il avait pris le portrait de l'ogre pour une Bête, en essayant de dormir. Alain prétendit que la Bête ne ressemblait pas au géant, qu'elle n'avait ni barbe ni moustache et n'avait pas dérobé une goutte de rhum dans le buffet. La Bête n'avait rien de commun avec ce Gargantua qui vidait un tonneau de ratafia pour l'apéritif, déjeunait d'un veau sur canapé en se servant des pieds comme cure-dents et se faisait livrer le mont Blanc, avant la fonte des neiges, parce qu'il aimait la

glace au dessert. Mais Alain protesta vivement que la Bête n'en voulait qu'aux jouets. Son père continua de sourire avec cette assurance inexplicable des grandes personnes.

L'enfant n'eut pas plus de chance avec sa mère. Elle employa le mot : *rêve* à la place du mot : *cauchemar*. Mais elle ne croyait pas davantage au premier qu'au second. Elle pensait qu'Alain s'amusait à jeter ses animaux en caoutchouc dans la cour. Il n'y avait pas si longtemps que le portier avait vu sauter une girafe dans son assiette d'huîtres et que Mme Gorgeton la concierge avait reçu un éléphant sur la tête. Heureusement, c'était un éléphant nain. Alain dormait la fenêtre entrouverte, été comme hiver. Sa mère supposait qu'il avait lancé le carrousel avant de se coucher, dans l'espoir que les bougies se changeraient en chandelles romaines. En effet, dans le bazar des *Mille et une Nuits* que la chambre de son fils était devenue, il ne manquait qu'un cadeau : le Carillon des anges. Elle observa doucement que le Père Noël reprenait les présents qu'il avait offerts par erreur aux enfants indignes. Alain comprit qu'il était superflu de donner à ses parents des explications qu'ils n'accepteraient pas. Il décida de raconter son aventure à Christine Flamel.

La fille de sa marraine avait des manières de demoiselle et même de grande mademoiselle. Elle semblait prête à se promener du matin au soir en robe à traîne de velours. Quand Christine faisait la révérence, on eût dit qu'elle s'inclinait devant une glace en supposant qu'un jour son reflet serait le premier à la saluer. D'un entêtement à pêcher les étoiles dans une cuvette, elle n'en était pas moins charmante avec un visage de dessins animés où le moindre mouvement amorçait un jeu d'apostrophes et de virgules entre le pli des lèvres et les boucles de cheveux. Elle aimait beaucoup Alain Corvol qu'elle trouvait cependant un peu jeune pour songer au mariage.

— Je te parle. Christine !

— Oh ! là, là, quel enfant ! On ne devrait pas te laisser sortir !

— Avec toi, c'est vrai ! Tu ne verrais pas une bête sur le bout de ton nez !

Et pourtant Christine avait vu la Bête et pas plus tard que

la veille et c'était justement dans la nuit du Premier de l'An. La Bête avait escamoté « le carrosse tiré par deux chevaux à panaches et à grelots d'or ». Il s'agissait, en fait, d'une charrette de paysan, mais des fleurs peintes en rouge et vert s'y détachaient sur fond jaune avec une telle vivacité qu'elle paraissait voiturer le printemps. « Papa me l'avait rapportée d'une île qui s'appelle Cécile ou Sicile ». Et Christine avoua « qu'on peut être une grande et beaucoup pleurer ». Alain, touché par cet aveu, ne se moquait plus de son amie et faisait mine de réfléchir.

— Je te le promets, conclut-il, nous retrouverons la Bête qui mange les jouets !

Ils interrogèrent d'abord le cantonnier qui balayait les journaux oubliés près du Théâtre des Marionnettes. Non, le cantonnier n'avait pas rencontré la Bête qui mange les jouets. Il n'avait entendu qu'une fois le loup menacer le petit Poucet en se penchant sur la balustrade du guignol. Peut-être Alain et Christine en sauraient-ils davantage en demandant son avis au gouverneur des balançoires du Ranelagh? Lui non plus ne connaissait pas de bête qui croque les baguettes des cerceaux comme on grignote des biscottes. Il se souvenait uniquement d'une aventure évoquée au temps de sa jeunesse et d'après laquelle une baleine assoiffée aurait bouché le port de Marseille en avalant toute l'eau d'un bassin. Alain et Christine questionnèrent encore la marchande de friandises qui grelottait de froid devant la passerelle du chemin de fer. Mais non, non, vraiment non. Ses bêtes à elle ne mangeaient rien : elles étaient en sucre à l'exception des cochons en pain d'épice et c'étaient les enfants qui les dévoraient.

— Christine, es-tu sûre d'avoir vu la Bête?

— Comme je te vois !

Alain s'attendait à cette réponse. En admettant que Christine eût rêvé elle aussi, comment aurait-elle pu faire le même rêve que lui? La nuit ne fournit pas des songes à deux personnes comme on sert des repas à deux couverts dans les restaurants. Depuis quelque temps, ils cherchaient le secret de la Bête en demandant conseil au hasard. Ils avaient interpellé sans succès un gardien de square, un rémouleur aigui-

sant ses couteaux au fond d'une impasse, un vendeur de fromages de bique qui jouait du gaboulet sur le trottoir. Tantôt on leur donnait gentiment une tape sur la joue, tantôt on leur pinçait l'oreille en souriant. Mais on les suivait toujours du regard avec étonnement. Malgré les avertissements de leurs parents : « Attention ! s'ils ne mangent pas les jouets, les nomades enlèvent parfois les enfants ! » ils s'adressèrent même à des bohémiens qui réparaient les plats en faïence et tressaient des corbeilles d'osier. Une vieille qui portait un foulard sur la tête et des pièces d'argent aux oreilles, prit Alain par le poignet et lui faisant ouvrir la main : « Il faudra que la glace se brise, » annonça-t-elle, « et les jouets brilleront au soleil. »

Quand ils eurent quitté la bohémienne, Alain s'exclama : « C'est des *racontes* ! » signifiant que la prédiction ne l'intriguait point. Christiane observa : « Je réfléchis. Ne marche pas trop vite ! » et se souvint du Jardin des Plantes où sa gouvernante l'avait emmenée. Elle y avait contemplé un serpent python qui digérait un lièvre en le faisant passer entre ses anneaux. Aussi proposa-t-elle d'y retourner, dans l'espoir de découvrir la Bête qui mange les jouets. Mais Alain protesta : « Trop loin ! » Quelle serait la bête assez bête pour avaler un carrosse ou un carillon près du Bois de Boulogne et revenir à travers la nuit au Jardin des Plantes? Il suggéra d'aller plutôt au *Jardin de la Passion.* (C'est ainsi qu'il avait toujours appelé le Jardin d'Acclimatation.)

Christine et Alain donnèrent donc des cacahuètes au singe qui leur adressa un salut militaire, une tablette de chocolat au paon qui dévoila sa roue et un bout de pain à l'ours qui se frappa le ventre à coups de pattes. Hélas ! Aucun de ces animaux ne lorgnait avec envie les trottinettes, les moulins en papier ou les ballons rouges. Ils apprirent seulement de la gardienne de chèvres qu'un lion s'était un jour échappé de sa cage, avait continué l'excursion jusqu'à la Porte Maillot et s'était hasardé sur le quai du métro. Mais il n'avait pas englouti le moindre étalage de jouets dans sa course : il avait provoqué la panique en montant dans un wagon mélancoliquement, et, descendant au terminus comme un usager qui veut voyager pour le prix de son ticket, avait rejoint ses cousins les fauves du Zoo de Vincennes.

Alain et Christine en conclurent que la Bête invisible aux grandes personnes, devait se montrer seulement aux enfants.

Le premier conseil eut lieu sous la rotonde de chaume qui domine, au virage de Passy, le champ de courses d'Auteuil. Y participaient : Denis Vernisson dont le parrain dirigeait un atelier d'encadreur et Mathurin Lorpailleur, dont le père était spécialiste de la pêche sous-marine. Il y avait aussi Florent Dubartas qui venait de quitter la librairie de ses parents et semblait sortir d'un album d'images. Aucun d'eux n'ignorait la Bête à manger les jouets. Comme Alain et Christine, ils avaient découvert son existence à leurs dépens. Denis s'était laissé dérober un jeu de construction dont les cubes et les bâtonnets lui eussent permis d'édifier un village. Un chemin de fer sur lequel s'alignait un train de sept wagons avait disparu du pavillon de Mathurin Lorpailleur. Florent Dubartas, lui, ne s'était pas consolé de la perte d'une boîte en forme de chalet de montagne, où, dès qu'on avait donné trois tours de clef, les airs de musique s'échappaient par les fenêtres.

Il s'agissait maintenant d'identifier la Bête afin de mettre un terme à sa gloutonnerie. « Elle bougeait tout le temps, déclara Mathurin, comme un voile d'encre de Chine dans l'eau. » Pour Florent, elle évoquait une réclame de cirage : un nègre dont les yeux s'allumaient chaque fois qu'il brossait la pointe d'une bottine. A son tour, Denis fit allusion au ramoneur de cheminées qu'il avait vu sur une page des *Tableaux de Paris*. Mais Christine Flamel assura que la Bête avait emporté sa charrette dans une sorte de pochette-surprise. Au souvenir de ce détail, Alain se crut soudain inspiré : « Je me demande, s'écria-t-il, si ce n'est pas un kangourou ! »

Ayant levé séance, ils coururent en jouant à saute-mouton. Une demi-heure plus tard, inquiète du silence qui régnait parmi les enfants, Mme Corvol ouvrit la porte de la chambre. Elle eut l'étonnement de voir son fils assis devant un dictionnaire ouvert à la lettre K. Ni Christine, ni les garçons n'avaient remarqué sa présence. En effet, la bande écoutait Alain qui

lisait à voix basse avec la même conviction qu'un récit d'aventures : « Kangourou, terme qui sert à désigner les marsupiaux. Le kangourou proprement dit qui se trouve en Australie est le géant de cet ordre. Dressé sur ses pattes de derrière, il atteint deux mètres de haut. La femelle a une poche où les petits trouvent un abri au moindre danger. » Dès qu'il eut fini, Christine soupira : « C'est quand même une chance qu'il ne nous ait pas mis dans sa poche et qu'il se soit contenté d'emporter nos jouets ! »

Mme Corvol interrompit ces méditations en annonçant le goûter. Mais parmi les tartines de confitures et les tasses de thé, les enfants reprirent leurs conciliabules. Ils décidèrent de se grouper à la première alerte et, lorsqu'ils auraient découvert un indice, de choisir en secret un mot de passe. Ils résolurent aussi de déterminer les secteurs de recherches. Mathurin surveillerait la Place de la Muette ; Christine établirait la liaison avec Denis à la gare d'Auteuil et Florent rendrait compte de ces missions en rejoignant Alain entre les deux lacs du Bois de Boulogne. Avant de se quitter, ils firent une prière en commun qui commençait : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » se poursuivait par « Tara ta ta ta ! » et redevenait intelligible avec cette adjuration : « Rendez-nous nos jouets ! Ainsi soit-il ! »

Entre la galette du Dimanche des Rois et les masques du Mardi-Gras, les enfants appliquèrent leurs plans sans succès. Chaque jour, de l'orée du petit bois à la région du grand lac, ils organisèrent en vain leurs courses de relais. La Bête se garda de commettre un larcin et d'attirer sur elle l'attention. A croire qu'elle esquivait les morsures du froid. L'hiver était d'une rigueur telle que les oignons avaient pris la précaution de porter cinq pelures. Du haut du ciel, les Saints de glace ou d'autres déchargeaient des tombereaux de neige sur les toits. La Seine charriait des icebergs et le zouave du Pont de l'Alma, toujours de faction sur sa banquise, avait en permanence les pieds gelés. Mais comment deviner les mœurs de la Bête? Se gavait-elle à l'époque des étrennes et dormait-elle ensuite à la façon d'une marmotte en attendant le printemps? Alain s'étant posé ces questions, Florent répliqua :

— Tu ne sais plus quoi trouver. Il n'y a pas deux mois, tu prétendais que c'était un Kangourou.

— Oui, mais ce n'est peut-être pas un Kangourou *proprement dit.*

En marchant le long du chemin de ronde, Alain et Florent passèrent à la hauteur du Chalet des Iles. Alain évoquait pour son camarade un numéro de cirque dont les manèges lui rappelaient ceux de la Bête. Il décrivait les tours d'un bateleur qui ne craignait pas d'avaler des montres, des boules de billard, des ampoules électriques et les restituait sans peine en se comprimant l'estomac. Ce phénomène — il avait choisi le sobriquet de Cerf-Blanc — insistait sur l'authenticité de ses expériences. Il absorbait un demi-litre de pétrole, s'introduisait une mèche dans le gosier et faisait flamber l'extrémité de cette mèche. Aussi chaque spectateur pouvait-il allumer une cigarette à la flamme de cet homme-briquet.

Florent supposa que la Bête avait dû voir ces tours par une vitre et s'en inspirer.

— Quelle tristesse en tout cas ! dit Alain. Nous n'en saurons jamais rien.

Alain et Florent arrivèrent près de la Cascade du Grand Lac alors que le soir tombait. Ils s'arrêtèrent un instant dans la pénombre où se croisaient les lueurs des automobiles. Au loin, la Tour Eiffel balayait les nuages à coups de feux tournants et Paris, tel un jeu d'échecs pour géants, rangeait à l'horizon ses mille pièces de lumière. Entre deux grondements de moteur, Alain déclara que la Cascade empestait, qu'elle dégageait une odeur de soufre. « Oh ! non, » rectifia Florent « c'est une puanteur d'œuf dur oublié la nuit en chemin de fer ». Ils disaient n'importe quoi pour oublier qu'ils étaient transis de froid et craignaient de se transformer en statues. Ils n'en restaient pas moins comme les enfants perdus au pôle Sud entre les pages des romans de Jules Verne.

— Attention ! murmura brusquement Alain. Regarde ! Regarde !

A la clarté d'un phare, ils virent craquer une croûte de glace et des bulles crever à la surface de l'eau. Aucun doute : ils eurent la même certitude en même temps. Sans avoir besoin d'échanger une parole, ils savaient qu'ils avaient

découvert la retraite de la *Bête qui Mange les Jouets*. Et les deux garçons, médusés, entendirent un air à danser que Florent n'avait pas écouté depuis longtemps mais qu'il reconnut aussitôt. Cétait la *Polka des Patineurs* de sa boîte à musique volée.

Alain et Florent furent mis au secret durant trois jours. Pour les punir d'être rentrés tard, leurs parents les avaient privés de sortie. En vain Mathurin faisait-il le tour de la Place de la Muette et Denis comptait-il dix minutes chaque fois qu'un train s'arrêtait à la gare d'Auteuil. La Bête qu'ils cherchaient ne descendrait ni d'un wagon ni d'un autobus. Ils avaient non seulement perdu sa trace, mais aussi celles d'Alain Corvol et de Florent Dubarbas. En l'absence de leurs complices, ils redoutaient le pire ; ils se demandaient si la Bête qui mange les jouets — jalouse de Lustucru — ne dévorait pas aussi les enfants. Le danger menaçait. Christine Flamel, soucieuse de l'imminence du péril et de l'importance de sa mission, résolut d'agir. Elle joua son rôle en gardant la dignité des héroïnes de l'Histoire de France, à ce détail près, qu'au lieu de brandir l'oriflamme ou la hache, elle décrocha le téléphone. A peine Alain lui eût-il confié le mystère et laissé les instructions qu'elle ordonna simplement :

— Rendez-vous chez Mathurin demain après-midi. Je préviendrai Florent moi-même. Et n'oubliez pas le mot de passe !

— Tu le connais? questionna Denis.

— Bien sûr ! affirma Christine avec une certaine solennité. « *La promenade est dans le lac.* »

Le lendemain, rendus par leurs parents à la liberté, Alain et Florent accoururent aussi rapidement que s'ils avaient voulu rattraper le temps perdu. Déjà, Florent donnait des signes d'impatience à Mathurin qui faisait les honneurs de son pavillon. Assise sur un rouleau de cordages entre les accessoires de pêche sous-marine et l'aquarium où des poissons-voiles improvisaient un ballet, Christine présidait avec la grâce d'une sirène.

— Alors, interrogea Denis, tu t'imagines que la Bête s'est noyée?

— Je n'ai jamais prétendu qu'elle s'est noyée assura Florent.

— Faut-il te répéter qu'elle a pris un bain? renchérit Christine.

— En hiver? ricana Denis. Et elle joue de la musique au fond de l'eau?

Mathurin, qui jusque-là n'avait pas ouvert la bouche observa :

— Pourquoi pas? Il était intervenu sans élever la voix mais on sentait qu'il parlait avec la même autorité que son père.

— Oui, pourquoi pas? Il saisit une gravure sur une planche de la bibliothèque et reprit :

— Vous vous demandez ce que c'est? Évidemment. Vous ne savez pas. Il faut de temps en temps cesser les gamineries et aller en classe. Eh bien ! C'est le *Diable marin*. Je vous le dis comme le paternel me l'a dit. Un sous-marin dans lequel quatre musiciens pouvaient s'installer à l'aise, instruments compris.

— Oh ! Mathurin, pour donner un concert?

— Parfaitement, ma belle, et si tu avais appris à lire avec moi, tu n'ignorerais pas qu'ils ont joué pour un empereur de Russie. Il paraît même qu'à deux mètres du quai les invités entendaient encore la musique.

Il eût été vain de discuter avec Mathurin Lorpailleur. En l'écoutant, chacun comprenait mieux le sens de la formule : *La promenade est dans le lac* ». Seul, ce fils d'explorateur oserait défier la Bête au bout d'une telle promenade.

— Honneur au pionnier !

Un triple ban accompagna cet hommage de Christine et Mathurin déclara :

— Votre jour sera le mien !

— Bravo ! conclut Alain. Rassemblement près du lac !

— Quand? s'inquiéta Mathurin.

— Le matin de la Mi-Carême !

A ses amis qui l'interrogeaient du regard, Alain rappela que la plupart des enfants se déguisent le jeudi de la Mi-Carême. On ne s'occupe guère des filles attifées en Colombine et des garçons costumés en cow-boy. Il n'y aurait jamais un meilleur jour pour équiper Mathurin en scaphandrier.

On les comptait quatre au bord de l'eau : Christine, Alain, Florent et Denis. Une couronne de carton juchée sur la tête, une étoile d'or épinglée au corsage et une baguette magique à la main, Christine portait la même toilette que les fées des images d'Épinal. Coiffée jusqu'aux yeux d'un bonnet à la Robinson Crusoé, Alain s'était enfoncé dans une tunique en peau de chèvre : il méditait, le menton posé sur la pomme d'un parasol en madapolam. Denis, lui, s'était collé sur l'œil gauche un carré de taffetas pour imiter un corsaire. Quant à Florent, il empaumait ses flèches et son arc, mais il espérait bien ne pas avoir à s'en servir contre un monstre. Ainsi les quatre enfants feignaient d'admirer la cascade au soleil de mars. Mais ils fixaient intensément du regard un tuyau qui bougeait au-dessus du lac. C'était le bout de caoutchouc qui permettait au héros de la bande d'aspirer l'air du dehors. En effet, Mathurin le scaphandrier était en plongée et seul, assis au fond du lac du Bois de Boulogne, il admirait la Bête à travers ses lunettes de mica.

La Bête amphibie ne prêtait aucune attention à l'intrus : elle se plaisait mieux dans l'eau qu'à l'air libre où les hommes risquaient de compromettre sa liberté. Elle vivait chez soi dans son Palais de verre miniature à la façon d'un bon petit diable en bouteille. Elle souriait aux ablettes dont les nageoires faisaient tinter le carillon des anges. Du kangourou, la Bête n'avait que cette poche de laquelle elle sortait les bâtonnets qu'elle avait ravis chez Denis. On ne pouvait davantage la prendre pour un loup de mer ou un loup-garou. Tantôt, sans souci de Mathurin, elle donnait le signal du départ au train qui roulait sur son chemin de fer, tantôt elle remontait la boîte à musique de Florent et le chalet de montagne se changeait en hôtel ouvert aux poissons rouges de passage. Tout paraissait aussi naturel que dans les contes où les cavaliers galopent en plein ciel sur des chevaux enchantés. Mathurin s'attendait à tout ce qui serait charmant : il n'aurait pas été surpris d'assister à un ballet d'hippocampes ou de voir des poissons torpilles, ayant retrouvé le secret du feu grégeois, lancer un feu d'artifice dans les eaux.

Mais la Bête qui mange les jouets n'avait pas le goût du faste et la folie des grandeurs ne l'agitait point. Elle était

douce comme un loup d'eau douce. Elle n'empruntait leurs jouets aux enfants que pour éprouver des plaisirs d'enfants. Sans malice, elle ne songeait pas à accrocher un goujon à l'hameçon du premier pêcheur qui venait de tremper sa ligne devant le Châlet des Iles. Au milieu de la kermesse qu'elle s'offrait à l'insu de la ville et que Mathurin découvrait seul avec elle, il lui suffisait de jouer aux anneaux avec les carpes à bagues et, saisissant un filet à papillons, de muser avec la lumière en attrapant les taches de soleil.

Mathurin fut tellement charmé qu'il tira son tuyau de caoutchouc par mégarde et but une gorgée d'eau qui troubla sa contemplation. Il n'eut heureusement qu'à taper du talon pour remonter à la surface et se faire hisser par ses compagnons sur la pelouse.

— Eh bien ! soupira Christine en agitant sa baguette. Il était temps.

— Pourquoi? demanda Mathurin, dès qu'il eut retrouvé sa respiration.

— Tu serais resté dans le lac si je n'avais pas frappé mon coup de baguette magique.

Alain protesta :

— Assez ! Ne l'écoute pas ! Mathurin. Mademoiselle se prend pour une fée.

— Et dis-nous si tu l'as vue? interrogea Denis.

— La Bête, enchaîna Florent, as-tu vu la Bête?

— OUI, déclara majestueusement Mathurin, je viens de voir la Bête avec tous nos jouets.

Les enfants hésitèrent longtemps. De la Mi-Carême au dimanche des Rameaux, ils multiplièrent réunions et débats. Christine invitait Alain à braver la Bête afin de ramener son carrosse à fleurs et à grelots d'or. Denis et Florent, que la description de Mathurin avait éblouis, voulaient partager à leur tour son émerveillement. Comme ils n'avaient qu'un équipement de scaphandrier, ils décidèrent de revenir sur les lieux et de tirer à la courte paille. On s'en remettrait au sort pour savoir qui tenterait cette fois l'aventure. En se fiant au destin, les enfants ignoraient que le hasard avait à jamais contrarié leur plan. Quand ils arrivèrent près de la Cascade, en ce mardi

de Pâques, un cri unique exprima la déception générale. La cascade était à sec et il n'y avait plus d'eau dans le lac.

La Ville de Paris s'étant mise en frais de nettoiement, des cantonniers ramassaient une boue de feuilles et de journaux à la pelle avec une persévérance digne de la chanson. Bottés jusqu'aux genoux, ils déblayaient la cuvette du lac et faisaient des pêches miraculeuses sans filet. Certains découvraient des objets insolites en un tel décor : une lampe à pétrole, une corbeille à ouvrage, un billard japonais, un chapeau haut de forme et même un piano à queue. Enfin, lorsque les enfants se groupèrent à l'endroit où Mathurin avait fait le plongeon, ils virent, parmi leurs jouets moisis ou rouillés, une peau de bête aussi plate qu'une descente de lit. D'un coup de fourche, un cantonnier piqua cette peau morte, la jeta dans sa brouette et gagna la rive en sifflant.

— La promenade est dans le lac, murmura tristement Christine.

Aucun des garçons ne fit écho à cette phrase qui leur rappelait trop de souvenirs.

Peut-être la Bête avait-elle succombé à une indigestion d'œufs de Pâques? Mais qu'elle eût quitté ce monde ou simplement changé de peau, c'en était non seulement fini de cette Bête qui mangeait les jouets, mais aussi des belles parties de plaisir auxquelles elle avait associé les enfants. Alain, Denis, Florent et Mathurin se séparèrent en silence. Ils étaient tellement émus qu'ils oublièrent pour la première fois de se fixer rendez-vous. Tant et si mal qu'Alain faillit pleurer de retour chez lui. Son père lui promettait pourtant : « Bon anniversaire ! » et sa mère, en allumant des bougies autour d'un baba au rhum, lui révélait qu'il avait sept ans. Il se sentait seul : Christine était ailleurs ; ses amis n'avaient plus le cœur à jouer et, pour comble de malheur, il avait l'âge de raison.

PAUL GILSON.

LE ROMANCIER, ÉTERNEL INTRUS

(À propos d'HERMANN KESTEN)

*Hermann Kesten est l'auteur de dix romans, de cinq pièces de théâtre, de deux grandes biographies et de deux volumes d'essais littéraires; il a édité sept anthologies dont une (*Neue franzoesische Erzaehler *chez Kiepenheuer, 1930) consacrée aux écrivains français qui étaient les jeunes après la Grande Guerre. Le lecteur français ne connaît de lui que* Joseph cherche la liberté *(Valois, 1930), son premier roman qui reçut le Prix Kleist,* Gens heureux *(Rieder, 1933); enfin,* Ferdinand et Isabelle *et* Copernic et son temps *(Calmann-Lévy).*

Kesten est né à Nuremberg le 28 janvier 1900, de parents juifs — la guerre a tué son père : l'homme de cinquante-trois ans l'aime et l'admire comme si le mort continuait toujours d'être son meilleur maître et ami.

On s'attend à rencontrer l'ironie dans son regard, on y trouve de la bonhomie, souvent la bonté. Il faut bien le connaître pour lui découvrir les yeux d'un observateur dont la curiosité est aussi discrète qu'infatigable. Il a l'âme d'un voyageur passionné : tout but atteint n'est plus en étape, le terminus est toujours ailleurs. Avant 1933, il se déplaçait beaucoup pour son plaisir, après il fut souvent déplacé. Il est maintenant citoyen des États-Unis; il voyage beaucoup en Europe où se trouvent, dans une vingtaine de villes allemandes, françaises et italiennes, les cafés qui sont ses lieux de travail. Il préfère les terrasses où les importuns le découvrent plus facilement. Il les attend patiemment, il aime être dérangé par n'importe qui, par n'importe quoi. En apparence, il se résigne à l'intrusion mais, de fait, l'intrus c'est lui, le romancier.

Le sujet d'un vrai roman est presque toujours la confrontation d'un intrus avec une société plus ou moins fermée. Quelle que soit la métamorphose que subisse le sujet par l'art de la transposition et par la matière première de l'expérience qui sert à le cristalliser, le romancier ne réussit à établir la réalité de

son héros qu'en le mettant en rapport avec un monde ordonné, bien ou mal. Que ce soient Quichotte, Gulliver, Tom Jones, les orphelins de Dickens, Julien Sorel, Rastignac, Mychkine, Pierre Bezoukhoff, Emma Bovary, Frédéric Moreau, ou, plus près de nous, Lafcadio, le prêtre du Journal d'un curé de campagne, *ou Hans Castrop — l'intrus qui est souvent un exclu, un bâtard, un orphelin, un humilié, un calomnié, etc..., est la substance organique du roman. (Ce n'est pas vrai pour le récit ni pour la nouvelle. Le sujet du premier est l'événement, de la seconde l'homme dans une action, dans une rencontre souvent fatale, toujours significative. Les deux commencent et finissent sur eux-mêmes cependant que le roman ressort d'une durée infinie et doit s'y réintégrer.) Le romancier invente ou compose ses héros mais doit découvrir la société. C'est celle-ci qui, en France, en Angleterre et, au siècle dernier, en Russie, a nourri le roman qui l'exprimait. Même en la méprisant, l'auteur ne contestait point sa réalité.*

Il y a des romans allemands, sans doute, mais jusqu'au début de ce siècle il n'existait pas une littérature de romans *— parce que la société ne s'était jamais complètement formée. La Renaissance allemande fut détournée par la Réforme; la guerre de Trente ans dévastant le pays entier a fait pourrir dans le germe les forces vitales d'une société naissante : dans cette Allemagne, rejetée en arrière de deux siècles ne subsistaient que des cours princières sans culture, des centres universitaires se protégeant par un pédantisme ésotérique.*

Le premier grand roman allemand, le Simplicius Simplicissimus *de Grimmelshausen fut publié en* 1669, *quelque cent quarante ans après* Gargantua, *en plein baroque — ce baroque dont l'Allemagne ne s'est jamais délivrée tout à fait. L'auteur du* Simplicius *et son héros font un dans cette histoire d'un intrus à la recherche d'une société introuvable. Ensuite vinrent les innombrables imitations de romans étrangers, les « Nachdichtungen » :* Don Quichotte, Gulliver, Robinson, Pamela, *etc... Les grands* Klassiker *s'exprimaient en poèmes, en drames et en des nouvelles magistrales. Malgré tout le grand romancier ne fut pas Gœthe mais Jean-Paul Richter (*1763-1825*). Parmi tant d'écrivains qui, depuis cent cinquante ans, se sont engagés dans la succession du* Wilhelm Meister, *du « Bildungsroman », un seul auteur d'importance et d'originalité : Hermann Hesse. Les deux autres romanciers représentatifs de la même génération : Thomas Mann et Alfred Doeblin sont de la lignée de Jean-Paul, de même que les meilleurs parmi les puînés.*

Quels que soient les héros des romans de Jean Paul, l'intrus éternel c'est l'auteur lui-même. Sa voix couvre celle de ses personnages, ses saillies interrompent à n'importe quel moment

leurs dialogues et leurs actions — ce romancier ressemble au commentateur du cinéma muet à ses débuts qui parlait tous les rôles et tenait à faire savoir au public qu'en aucun cas il n'était dupe, même pas du spectacle que lui-même inventait. Sans doute cet humour est en partie fait de l'ironie didactique de Socrate, en partie du comique des encombrements à l'apparence involontaire, et d'un pédantisme qui semble vouloir se persifler tout en tenant à être pris au sérieux. Que l'on imagine Candide *écrit par un Pangloss doué de l'humour de Voltaire et l'on saisira le caractère de ces traités ironiques qui, sous forme de romans d'un grand souffle épique, mettent en scène une société inexistante dans une réalité qui sans l'intervention de l'auteur resterait sans forme. Leurs auteurs font peu confiance aux lecteurs : l'elliptique est pratiquement inconnue, la répétition trop fréquente, l'adjectif surabondant, le verbe actif étrangement faible, le nom souvent remplacé par l'infinitif.*

Hermann Kesten était de cette école, ses quatre premiers romans le démontrent. On y trouve, en même temps que la preuve de son très grand talent, le jeu agaçant de la supériorité ironique de l'auteur sur ses personnages, qui caractérise la plupart des romanciers du genre Jean-Paul — et souvent les mieux doués parmi eux. Derrière le sourire glacé se cache souvent l'émotion contenue dont l'auteur semble avoir honte. Et pourtant on sent qu'il s'agit de la surcompensation *inutile d'une sensibilité d'un écorché.*

C'est l'exil, dont nul n'a jamais réussi à dire l'amertume sans bornes, qui pousse Kesten à une rupture peut-être inconsciente. Elle transforme son art. Ferdinand et Isabelle *et* Philippe d'Espagne *sont des romans historiques, sans doute parmi les meilleurs que la littérature allemande nous ait offerts. Le temps polymorphe, à l'apparence confus, y correspond aux différents degrés de conscience des héros et aux forces antagonistes qui jettent les hommes dans un drame dont ils se croient les auteurs quand ils n'en sont que les acteurs dilettantes. Ce qui hausse ces deux romans au-dessus de la création antérieure de Kesten, c'est que l'auteur insère les événements, les hommes et les actions dans leur durée à eux, donc dans un temps spatial, et non dans sa durée à lui. Il n'est plus question d'affirmer la supériorité du démonstrateur-commentateur, il s'agit pour lui de découvrir la nature humaine dans la misère et dans la grandeur des entreprises de l'homme.*

C'est à peu près à la même époque, en 1938, qu'il écrit les Enfants de Guernica. *Thomas Mann qui considère ce récit comme « le sommet de sa production littéraire », dit dans*

sa préface pour la version française de ce livre (1) : « *La force de Kesten romancier, son récit coloré, d'un saisissant dépouillement, son art spécial de l'humour frappent tout autant que, sur le plan moral, l'amertume des tableaux inoubliables qui nous découvrent les ignominies inhérentes au sujet : la guerre civile d'Espagne.* »

Cette fois-ci Kesten ne raconte pas lui-même, il prête sa voix à un adolescent qu'il a réellement rencontré à Paris — à une terrasse de café évidemment — quelque temps après la destruction de la sainte ville basque par les bombardiers de Hitler.

Assis en face du petit réfugié, Carlos Espinosa de Guernica, l'écrivain, l'intrus éternel, s'effaça. On écoute l'ange noir comme si toute une vie on n'avait fait qu'attendre ses paroles, et l'on oublie à lui rappeler que l'on n'est pas responsable de ce monde. Mais à partir de cette rencontre on est d'accord avec Dostoiewski : « *Nous tous, nous sommes responsable de tout.* »

Il n'y a point de limite à la participation *de l'écrivain. La source et la place de l'œuvre se trouvent toujours au cœur de l'humain et non-au-dessus.*

*Il est possible que ce siècle ait pour le roman allemand l'importance que le XIX*e *siècle a eue pour le roman français. Hermann Kesten représente cette littérature de sa patrie perdue dans ce qu'elle a de meilleur, de plus honnête et de plus courageux.*

MANÈS SPERBER.

(1) A paraître aux Éd. Calmann Lévy.

LES ENFANTS DE GUERNICA

Comme à l'accoutumée je descendais aux Tuileries par la rue de Bellechasse lorsque, sur le pont de Solférino, un jeune garçon me salua. Je ne le reconnus qu'au moment où il me tendit la main. Peu de jours auparavant j'avais échangé quelques mots avec lui chez des amis de Passy. C'était l'un des nombreux petits réfugiés espagnols recueillis dans les villes d'Europe, pour attester la bonté de notre monde...

— Buenos dias, dis-je, quelle ville gaie que Paris pour les exilés!

— Je dois quitter Paris.

— Vous rentrez chez vous? demandai-je tout en montrant l'amont du fleuve, comme si l'Espagne s'étendait derrière les tours de Notre-Dame. Vous retournez à Guernica? Chez vos parents?

Il eut un sourire si lamentable que je crus comprendre et m'écriai involontairement :

— Auriez-vous tout perdu?

Je sentis sa main sur mon bras :

— Venez-moi en aide!

Je le regardai.

— Allons dans un café, proposai-je enfin, soit parce que j'étais de toute façon sorti pour cela, soit parce que je pensais que sur un pont, plus que n'importe où ailleurs, il est malaisé de venir en aide à son prochain, sauf en donnant quelque argent aux mendiants, ou en lançant une bouée de sauvetage à un homme en train de se noyer.

Aux Tuileries, nous nous sommes assis devant l'une de ces buvettes qui disposent de tables et de chaises. Le soleil rayonnait sur des arbres dénudés, l'air était doux et baigné de l'éclat argenté qui marque le début du printemps parisien, impétueux éclat semblable à un premier trait de lumière méridionale. Sur tous les bancs des jeunes femmes surveillaient des enfants coquettement habillés et qui ressemblaient à autant de grandes personnes tellement ils gardaient un air civilisé pour jouer au

ballon et se tirer mutuellement les cheveux. Entre les arbres, les déesses de marbre semblaient sourire au gazouillis des oiseaux et des amoureux. Des coups de klaxon lointains arrivaient de la rue de Rivoli. Journée aussi sereine que le temps où se déroule une comédie ancienne.

— Alors? demandai-je.

L'adolescent me regarda fixement de ses grands yeux intelligents. Avec ses pantalons longs, son béret basque, sa mine embarrassée et ardente, sa voix singulièrement grave et ses traits de jeune fille, je ne voyais en lui qu'un garçon jeune et beau, un garçon comme tant d'autres.

Je m'appelle Carlos, je suis de Guernica. Mon père possédait la pharmacie du marché. C'était le meilleur homme de la terre. Quand le sacristain a sonné l'alerte nous nous sommes précipités à la cave. Oncle Pablo courait devant en bondissant drôlement, la main dans la main de notre jolie maman. Notre préparateur et le monsieur du tribunal se sont arrêtés l'un en face de l'autre, au milieu de la cave, à côté du baril aux cornichons. L'homme de loi criait qu'il lui fallait remonter chercher sa serviette mais ne bougeait pas et, comme une bombe est tombée tout près, il s'est écroulé sur les genoux. Notre préparateur tenait une bougie et des allumettes. Par trois fois il alluma la bougie, et par trois fois l'huissier à genoux la souffla. Papa, mon petit frère Ghil dans ses bras, donnait la main à Innocencia, ma sœur aînée. C'étaient ses deux préférés. Ghil riait, Innocencia pleurait. Notre mère s'adossait au mur, la main dans la main de notre oncle Pablo. Mon père n'arrêtait pas de crier : « Silence, mes petits ! Silence, mes petits ! » Croyait-il que quelqu'un nous entendait, au ciel, là-haut, dans les avions vrombissants? « Silence, mes petits ! » disait papa. Nous étions sept enfants. Après la bombe, plus tard, quand les gens vinrent m'extraire des décombres, sain et sauf, tel que vous me voyez là, je reconnus mon père à sa chaîne de montre. Sa chaîne de platine avec une petite croix en laiton. Il me disait un jour que le bon Dieu trouve bon même le cuivre. J'aimais papa plus que tout au monde. Il faut vous dire que moi seul suis resté auprès de lui. Et les morts... bien sûr. Impossible pour eux de se relever et de se glisser au dehors par les trous du mur, comme maman et l'oncle Pablo. Ma mère entraînait ma sœur Modesta, et l'oncle mon frère José. Ils m'ont oublié. Pourtant moi aussi, je suis un fils et un neveu. Je restai près des morts : l'homme de loi et le préparateur, et les préférés de papa : Ghil, sept ans, Innocencia dix-sept, et mes petits frères Eugenio et Bartholomeo. Les gens firent un seul tas du tout, avec la chaîne de

montre et ce qui traînait encore par là. La croix, je l'ai gardée. Elle était en laiton et seulement un peu tordue. Notre préparateur avait son air de tous les jours, son air de vivant, avec ses lunettes sur son long nez, sa bougie à la main. Il souriait parfaitement calme, du plâtre entre les dents.

Le père Benedict, un jésuite, m'a emmené à Bilbao. Lui, on l'a tué, moi, on m'a embarqué sur un vaisseau anglais. J'ai de la veine. A Paris on m'appelle *Monsieur Charles.* Les gens sont gentils pour moi. Quelquefois je me dis que ce sont les mêmes gens qui... N'allez pas croire que je sois encore un enfant. Une demi-heure après, alors que d'autres et moi trottions comme des lapins dans les rues de Guernica, parce que le ciel nous mitraillait, je me suis arrêté tout à coup place du marché, à l'endroit où notre maison s'élevait encore une heure auparavant et j'ai pensé : « Bon. Je vais en avoir fini avec ces horreurs. » Mais je ne suis pas mort, j'ai même grossi de cinq livres à Paris. Cinq livres de chair, vous comprenez? C'est que ma croissance n'est pas finie. Chaque année je grandis. Savez-vous ce que je dois faire? Je suis Basque. Est-ce que, à l'âge de quinze ans, vous avez déjà vu des morts en morceaux? Surtout ne craignez pas que je me mette à pleurer devant vous ! A pleurer sur mon père mort, sur ma mère toujours vivante, ou sur moi et mes frères et sœurs, morts ou encore vivants. Je n'ai même pas de larmes pour l'Espagne.

Je vous demande seulement, puisque vous avez l'air de vouloir me consoler, je vous demande à vous, plus âgé que moi et plus expérimenté : « Connaissez-vous une excuse aux hommes? » Ils continuent à vivre tranquillement. Je pense qu'il doit y avoir là-dessous un secret que j'ignore, parce que je suis trop jeune. Vous, le connaissez-vous?

C'était un lundi. Sur Guernica, le soleil luisait comme une flamme. C'était le vingt-sixième jour d'avril, n'oubliez pas cette date, et la chose arriva 1937 années après Jésus-Christ. Vous comprenez?

Le lundi matin nous étions sept enfants. Le soir trois vivaient encore. Sur le bateau, les matelots nous ont dit que les aviateurs étaient des Allemands. N'êtes-vous pas Allemand, vous aussi? Alors, vous comprenez?

Ça vous étonne peut-être que je vous raconte tout cela. Petit garçon, j'avais honte devant les gens, même de mes pieds nus. Enfant, je voulais tout savoir et ne rien trahir. Vos yeux sourient? Croyez-moi donc. A mon âge, on peut déjà être un homme. Je vous parle sans pudeur, comme à un mort. Vous me révélerez peut-être le secret des hommes.

Monsieur, n'avez-vous pas peur de vivre *parmi des hommes?*

C'était un lundi. Assis autour de la table, nous autres, les sept gosses, nous attendions notre père pour déjeuner. Il était déjà trois heures de l'après-midi. En bas, comme tous les jours, la pharmacie était pleine de paysans. Ils attendaient mon père en qui ils croyaient aveuglément, plus qu'en tous les médecins. Ils espéraient garder leur santé et sauver leur vie grâce à ses poudres et ses pommades. Assis sur une chaise parmi eux, avec sa serviette, l'homme de loi lui aussi attendait. Papa était parti pour Bilbao, afin de se procurer de l'argent, autrement nous serions perdus, pensait-il. « Il y va de la pharmacie » disait maman. « Il y va de notre existence » déclarait papa. « Bah ! disait oncle Pablo en riant, il y va de la galette ! » Donc nous nous morfondions à table et nous nous taisions, c'est-à-dire que nous, les grands, nous nous taisions. Les petits, personne ne les écoute. Ma mère et notre oncle causaient en termes voilés. Ils croyaient que nous ne les comprenions pas, mais les petits comprennent les grands dans toutes les langues du monde. Innocencia, notre aînée, courut au balcon du dernier étage, nous galopant derrière elle. Par delà le marché et le jardin du couvent des jésuites on découvrait une partie blanche et poudreuse de la route de Bilbao, qui escalade la colline entre des ormes. Nous observions ce bout de route ensoleillé au point que les yeux nous faisaient mal. Soudain, Ghil, qui avait la vue la plus perçante, cria : « Voilà père ! Il arrive à cheval ! » Nous nous sommes dévisagés interdits car papa était parti dans une Ford. Ghil fit des signes au cavalier qui disparut derrière la hauteur la plus proche. Le hi han d'un âne monta vers nous du fond de la place. Alors, sous l'effet de la joie nous avons dégringolé l'escalier en braillant : « Voilà père ! » Mais en entrant dans la salle nous nous sommes tus et, tout penaud, chacun a repris sa place. Maman et notre oncle aussi gardaient le silence. Ce fut une minute angoissante. Je regardais la porte par où notre père était entré des milliers de fois. Depuis, tous les matins quand je me réveille, je regarde la porte, pour voir si mon père ne va pas l'ouvrir, la franchir. Il entrait toujours si paisiblement dans une pièce. A côté de lui tout s'animait : la table de bois où il s'asseyait semblait redevenir un arbre, feuilles au vent.

Lorsque papa ouvrit la porte et regarda par terre sans nous dire bonjour, puis leva lentement les mains, nous comprîmes. Cette minute-là, je ne l'oublierai jamais.

Et j'entends encore le rire indécent d'oncle Pablo. Il montre du doigt la chaise de papa et s'écrie :

— Tu tombes à pic ! Pia, la soupe !

Se moquer de tout le monde, telle était son habitude. Il faut en effet que vous le sachiez, oncle Pablo prend tout à la légère. Il trouve les gens comiques. C'est pourquoi il n'est jamais arrivé à rien. Je lui ai dit souvent : « Mon oncle, il faut prendre les hommes au sérieux. Si tu ne crois à rien, cache-le. Joue la dignité qui te manque. Comme ça tu te referas peut-être une existence. » Mais il ne riait que davantage de mon bon conseil et criait : « Tu tombes à pic ! Pia, la soupe !... » même quand nous nous trouvions sous les platanes du cimetière, d'où l'on domine les toits de Guernica. Est-ce là le fait d'un homme sérieux?

« Tu tombes à pic... » : nous savions à quoi il faisait allusion. En effet, le 18 juillet 1936 à midi — quinze mois auparavant — un rouquin barbu parcourait les rues de Guernica, avec son chapeau et sa canne, vacillant de chaleur sur un âne blanc. Il s'arrêtait place du Marché, juste devant chez nous, aussi fier qu'un empereur sur son baudet et lançait l'appel des bouviers de la montagne, leur héloheéé traînant. A ce cri, nous autres enfants, arrivons à toute vitesse du jardin, dégringolons l'escalier, traversons ce vestibule à la verrière bleue magique où les petits jouaient au jardin d'Eden, l'un étant Adam, l'autre Ève, le troisième le pommier ou l'ange au glaive et Modesta le serpent. Tous les sept, sans rien dire, débouchons de tous les coins de la maison fraîche dans l'éclat aveuglant de la rue, nous alignons bien en ordre devant l'étranger et, du même ton traînant et chantant que lui, crions à deux voix : « Héloheéé ! » C'est que nous jouions sans cesse la comédie, nos chœurs étaient au point, et notre benjamin Ghil, dit « don Ghil à la culotte verte » à cause de la couleur de son pantalon, avance d'un pas vers l'étranger avec une grâce étudiée, et comme un écho répète de sa voix douce : « Héloheéé ! » Alors l'inconnu retire son chapeau à large bord, s'incline devant notre petit frère, demande poliment :

— Señor, seriez-vous le fils du pharmacien Antonio Espinosa et de la belle Pia Bustos?

— Je suis son fils, répond don Ghil à la culotte verte, avec une profonde révérence. Puis jetant un coup d'œil à droite et à gauche où trente à quarante gosses se sont rassemblés près de nous, il ajoute : Et voici mes frères et sœurs.

— Dans mes bras, les enfants ! dit l'étranger en regardant intrépidement la foule grossie de nouveaux renforts enfantins. Dans mes bras, je suis votre oncle Pablo !

Ce disant, il descend de son âne et, parmi l'essaim de gamins, entre dans la pharmacie. Debout devant sa balance,

notre père en train de râper, de mélanger (la vie sort du mélange, disait-il souvent) — notre père s'informe :

— Vous désirez? Puis, avant que le visiteur ait eu le loisir de saluer, il poursuit sur le même ton : Tu tombes à pic ! et crie dans l'escalier en colimaçon : Pia, la soupe !

Les frères ne s'étaient pas vus depuis vingt ans. Pendant qu'ils montent ensemble l'escalier tournant, oncle Pablo demande à papa :

— Alors toujours en vie, Antonio? Et Pia Bustos?

— En vie, répond père en montrant notre jolie maman occupée à fleurir la table de la salle à manger. C'est qu'elle aime les fleurs, notre mère, et les gens gais, et la vie, la vie à tout prix.

Elle releva les yeux, esquissa un sourire, pâlit, dut s'asseoir. La fleur que sa main tenait tomba sur ses genoux, puis par terre.

Alors oncle Pablo lança ses fameux éclats de rire :

— Pia ! cria-t-il, me voilà revenu chez nous, chez toi !

— Chut ! fit maman, les enfants...

Notre oncle ne nous embrassa qu'à ce moment-là, par rang de taille, ce qui était injuste, car bien qu'il eût un an de moins que moi, Bartholomeo me dépassait d'une tête.

Pendant le repas, père nous expliqua :

— C'est vrai, mes enfants, voici votre oncle. Il se nomme Pablo, et je le revois après vingt ans. Jadis, c'était un véritable boute-en-train.

— Je le suis resté ! s'écria notre oncle.

— Je m'en rends bien compte, dit papa. Notre silence sur Pablo vous étonne, mes petits. L'amour déçu en fut la cause.

— Le vieil Antonio tout craché ! s'esclaffa notre oncle. Généreux et rancunier.

— Un jour, poursuivit mon père, avec un sérieux imperturbable, votre oncle s'est enfui d'Espagne. Pas un mot, pas un signe ne nous est venu de lui. Devions-nous, enfants, à vous que nous voulons élever dans une affection et un respect mutuels, devions-nous vous parler d'un frère qui... oubliait son frère? Il s'avère aujourd'hui que votre oncle ne nous a pas oubliés. Respectez-le donc.

Nous n'avons pas tardé à l'aimer, nous autres enfants. Dans ma mémoire, toute la période d'agitation qui va du 18 juillet 1936 au 26 avril 1937 retentit des rires éclatants, ininterrompus de notre oncle Pablo. Dès le potage, il commença ses récits.

— Pourquoi portes-tu un bouc rouge? s'enquit maman.

Pendant que nous montions l'escalier, José, qui veut être basse chantante ou détective, nous avait dit à l'oreille :

« Avez-vous remarqué les mains de ce type-là? Un imposteur. »

Innocencia l'avait repris : « On ne traite pas son oncle de *type*. D'ailleurs il a de jolies mains ! »

— Couvertes de poils noirs, riposta José presque à haute voix, et nous tous de faire : « Ch... » Seule Modesta, le serpent biblique, s'informa : « Tu dis? » Elle pensait comme une pendule : tic tac, tic tac, lentement.

Donc maman demandait : « Pourquoi ce bouc? » et nos yeux d'enfants se braquèrent aussitôt sur les mains d'oncle Pablo, qui reposaient tranquillement sur la nappe damassée. Modesta et José se penchèrent même par-dessus la table pour étudier de plus près la nuance des poils. Papa et maman aussi suivirent machinalement la direction de nos regards de sorte que, toutes honteuses, les mains de Pablo se mirent à frétiller, comme prises sur le fait. Leurs poils en auraient rougi si les poils pouvaient piquer un fard. Soudain notre oncle éclata de rire :

— Quels gosses perspicaces ! clama-t-il. Rien que des Antonio en herbe ! Les poils de mes mains, j'ai oublié de les teindre également en roux. Quant à cette barbe, elle a failli me coûter la vie. Je l'ai teinte pour me camoufler et je l'ai gardée par dépit amoureux.

— Histoires de fou ! remarque père.

Mais notre oncle déclara que la folie était dans le monde et non en lui. Il arrivait tout droit de Berlin, avait vécu dans le III[e] Reich quelques années fort gaies. Un jour, obéissant au caprice d'une actrice, il s'était fait pousser une barbe en pointe. « Mieux eût valu m'abstenir. » La comédienne jurait ne se sentir pleinement heureuse que depuis qu'il portait la barbe. Lui, éprouvait dans la région du cou une impression d'inconfort. Les révolutions, à son avis, exigent des types ethniques tout particuliers. A chaque coin de rue, il rencontrait de beaux jeunes gens aux yeux bleus et féroces. Durant une promenade au Zoo, il compta en une demi-heure cinq de ces civils en uniforme qui, sans avoir l'air de rien, considéraient les cimes feuillues. Les arbres étaient-ils suspects? Le soir, planté devant la maison où mon oncle logeait, un jeune homme, l'air méditatif, considérait la fenêtre de Pablo qui l'ouvrit et salua avec politesse. L'observateur s'éloigna. La semaine d'après, partout où il allait, notre oncle rencontrait des barbes en pointe du plus beau noir, comme s'il se promenait au palais des glaces. A genoux, les mains suppliantes, il demanda à sa belle la permission de se raser. Il ne se sentait pas rassuré. L'actrice, elle, murmura d'une voix pénétrante qu'elle y voyait clair et qu'il ne l'aimait plus. Après une nuit

de dispute à propos de cette barbe, mon oncle, au petit matin, vit se présenter la fille de sa logeuse, Inge, qui l'aimait, lui dit gentiment que quatre messieurs de la police secrète d'État attendaient depuis la fin de la soirée. Cas difficile à résoudre. Mais l'actrice, dont la chevelure était roux Titien, répandit deux flacons de teinture capillaire sur la barbe et les cheveux de son amant : « Les anciens Germains, lui expliqua-t-elle en jubilant, avaient les cheveux rouges, c'est dans Tacite ! » Une fois séché, oncle Pablo partit pour la gare du Zoo et prit le train de Paris. La semaine d'après, la comédienne lui écrivait que trois nuits durant la police avait interrogé la logeuse et sa fille. La fille était déjà enterrée. Quant à Pablo, il pouvait à présent se faire raser en toute tranquillité d'âme, vu que dans l'intervalle elle-même avait appris à apprécier le commerce d'un *Regierungsrat*, homme plein d'égards, et de plus *Volksgenosse*. Brusquement mon oncle fut pris du mal du pays. L'Espagne, pensa-t-il, est le seul pays où aujourd'hui on puisse encore vivre paisiblement.

Et quand mon père lui demanda s'il comptait rester là, notre oncle répondit : « Jusqu'à la fin de mes jours. » Là-dessus nous avons tous gardé le silence.

A ce moment-là notre radio se mit à bourdonner. C'était Ghil qui l'avait branchée. Et tandis que Pablo continuait ses histoires, l'appareil tambourinait, chantait, sifflait en sourdine comme d'habitude. Suivirent des informations que personne n'écouta. Seul Ghil, tout en marchant au pas dans la salle avec une allure de général, répétait certains mots en chantonnant :

— Général Mola... Pampelune... Rébellion... Faites feu !

— Qu'est-ce donc qu'il chante là? demanda notre oncle.

— Arrête la radio, commanda notre père.

Innocencia la baissa le plus possible. Ainsi son fredonnement incompréhensible continua d'accompagner les aventures d'oncle Pablo.

A l'instant où papa se levait, sa sieste terminée, notre préparateur frappait à la porte et, comme toujours, entrait dans la salle en traînant la savate. Il ressemblait à un jeune homme endormi bien qu'il frisât la cinquantaine. Il avait la démarche d'un sournois et le cœur d'une poule. Il nous parlait, à nous les enfants, sur le ton d'un père :

— Je ne viens... commença-t-il, et il s'excusa quatre fois de nous déranger, je ne viens qu'à cause des commandes. C'était l'âme de la pharmacie. Il commandait les nouveaux bonbons contre la toux et les baumes contre les rhumatismes. Aux dernières pages des illustrés il découvrait les produits capillaires et les aphrodisiaques de bonne vente.

En bref, une perle. La perle s'appelait Wenceslao Soces.

— Quelles commandes? s'informa père.

Pour la cinquième fois, Soces s'excusa. Il fallait de toute urgence commander un supplément de ouate à pansement, d'aspirine, de gaze hydrophile, plus une grande quantité de certains produits mercuriels. Il allait y avoir pénurie. Soces sourit, puis s'expliqua en ricanant :

— Bonnes affaires, si l'on se précautionne! Il porta le doigt à son grand nez, et les petites joues rouges qui lui valaient son air de jeunesse brillèrent joyeusement.

— Que nous racontez-vous là? demanda père. En quoi l'ouate à pansement, en quoi l'aspirine vont-elles nous enrichir? Prévoyez-vous des épidémies? Et en gros, pendant que vous y êtes?

— Ce n'est qu'à... répondit Soces intimidé, et il s'excusa pour la sixième fois en se retirant vers la porte de son pas feutré, ce n'est qu'à cause de la révolution, acheva-t-il d'un ton soucieux.

— Quelle révolution? demanda père.

Oncle Pablo fit le geste de lever le coude avec un regard interrogatif dans notre direction, sur quoi Ghil de sa voix la plus claire répondit bien haut :

— Papa Soces ne se soûle jamais!

Et Soces, ouvrant déjà la porte pour s'esquiver, ébaucha un geste vers la radio qui, discrète, continuait à murmurer.

Papa leva les deux mains au ciel :

— Soces, dit-il, depuis trente ans que vous êtes chez moi, vous n'avez donné aucun signe d'aliénation mentale, auriez-vous perdu subitement la tête?

— Moi, non, répliqua notre gérant, l'air froissé, mais bien d'autres vont la perdre. Et, en guise de réponse, la T. S. F. remontée par Innocencia rugit soudain : « Ici Barcelone. La révolte est totalement vaincue. Toutes les casernes sont occupées ou le seront à bref délai. Les aviateurs, dans leur ensemble fidèles au gouvernement, bombardent les casernes rebelles. Le président Companys, loin d'être fusilllé, remercie au contraire... »

Tournant brusquement le bouton, Innocencia coupa la parole au speaker. Il s'ensuivit un silence impressionnant.

— A Madrid, dit enfin Soces d'une voix grosse d'amers reproches, à Séville, Burgos, Saragosse, les généraux séditieux l'ont déjà emporté. A Barcelone, le général Goded est arrivé en avion. Un pronunciamiento, dirait-on.

La mine menaçante, oncle Pablo s'approcha de notre préparateur :

— Que dites-vous?

— Commandes plus importantes, déclara Soces, et le plus vite possible. Une guerre civile, selon les données de l'expérience développe l'emploi de certains médicaments populaires. La famine se répand et la syphilis aussi. La fièvre et les délateurs sévissent. Et malgré l'extermination rapide de certains rouspéteurs, le nombre des dysenteries et des exécutions s'élève. Ce qui aboutit à de nouveaux troubles, Et de longue durée ! conclut Soces avec cette nuance de triomphe qu'éprouvent secrètement tous les prophètes de malheur.

Mais oncle Pablo fut pris de fou rire, Soces fit chorus, et ils restèrent l'un devant l'autre s'esclaffant à qui mieux mieux tandis que remplis de peur, nous regardions mutuellement nos mines épouvantées.

— Guerre civile? dit papa d'une voix sourde.

— Que peut-on faire là contre? interrogea maman.

Pablo riait de Soces. Soces riait à l'idée des futures affaires d'or. L'un et l'autre manquaient s'étouffer.

Quant à papa, il commanda à Soces de descendre le rideau de fer :

— On ne va sans doute pas tarder à tirer, mets les petits au lit, dit-il à notre mère.

Pour nous, ce fut le signal de la révolte. Les petits? Qui comptait encore comme petits? Qui ne comptait pas? Pour certains, cela tombait sous le sens. Pour Ghil, par exemple, qui avait sept ans, pour Innocencia qui en avait dix-sept. Eugenio aussi se soumit en grinçant des dents. « Attendez quelques années, dit-il, et les enfants de l'avenir ne toléreront plus la violence. » La lutte était circonscrite entre Modesta, Bartholomeo, moi et José. Modesta douze ans, Bartholomeo treize, moi quatorze et José quinze. « Un an, dit chacun des quatre, un an nous enverrait coucher ! » José, catégorique, déclara qu'à quinze ans on est un homme. Je l'approuvai de toutes mes forces, je n'avais qu'un an de moins que lui, n'est-ce pas? Si l'on est déjà homme à quinze ans, on ne peut plus être enfant à quatorze. Mon père, qui nous avait élevés dans la libre discussion, touché par mes arguments, me donna raison. Oncle Pablo, qui suivait notre débat avec surprise et agacement, demanda :

— Que fais-tu là Antonio? Tu discutes avec des gamins?

— Faut-il user de violence? répondit notre père à la fois contrarié et fier. Suis-je un tyran? Jamais chez nous autres Basques il n'y a eu d'esclaves. Jamais système féodal ne s'est instauré en Euzkadi. Ici chacun est libre. Comment veux-tu que la liberté dure si tu traites les enfants en esclaves? Y a-t-il obéissance qui tienne à la longue sans la conviction?

— Tu as raison, dit Pablo. Il prit Ghil sur ses genoux, le questionna : Quelles sont donc tes convictions, maître Ghil?

Poli comme toujours, Ghil réfléchit. Enfin, l'air rêveur, il déclara :

— Ce que j'aime le mieux, c'est le chocolat à la noisette.

Notre oncle rit bruyamment :

— Les voilà bien tes libertés basques ! s'écria-t-il, tandis que blessée, méprisante, Modesta intervenait :

— Mais Ghil n'est qu'un bébé ! Sur quoi Ghil, le plus courageux de nous tous, sauta des genoux de Pablo, se planta en posture de combat devant Modesta, puis d'une voix froide et décidée, exigea :

— Retire tes paroles, Modesta !

Elle recula d'un pas, concéda :

— Nous sommes tous des enfants.

A cet instant précis, une pierre creva un carreau et s'abattit à nos pieds avec des débris de verre. Effrayés, nous avons regardé notre père ramasser tranquillement le caillou et se diriger vers la fenêtre endommagée.

— Que fais-tu, Antonio? a crié maman.

— Attention, Antonio ! a crié notre oncle.

Innocencia s'est précipitée sur papa, pendue à son bras, le suppliant de se sauver.

— Je suis républicain, et n'ai peur de personne ! a déclaré père en ouvrant la fenêtre. Il est sorti sur le balcon. La place était noire de gens qui se bousculaient devant la pharmacie. Soces avait descendu le rideau de fer. Dans la foule, je reconnaissais quelques camarades d'école.

— Mes amis, commença notre père, cette pierre...

Impossible de continuer, la foule hurlait. En vain papa levait les bras au ciel, en vain il montrait le projectile et le carreau brisé, en vain il se frappait fièrement la poitrine, désignait l'enseigne qui portait son nom honnête au-dessus de sa boutique. La foule vociférait, et ses vociférations rendaient un son menaçant. On distingua enfin quelques mots. Visiblement c'était à notre oncle qu'on en avait.

— Livre-le ! criait Evaristo Malax-Etxebaria Ortueta, un gros jovial qui nous vendait notre poisson, et sa bouche écumait comme un homard cuit.

— Il nous le faut, criaient Caledonio Carrechao et Juan Arambu Aratajanregi, les deux champions de pelote de Guernica. L'un était sacristain, l'autre fils de l'hôtel « A la Madone de Compostelle ». L'un et l'autre nous achetaient leur sucre candi. Eux, si aimables d'ordinaire, ils rugissaient en ce moment : « Livrez le traître ! » Le garçon de l'hôtelier vocifé-

rait : « Il nous volera notre liberté ! » Puis en chœur, comme s'ils s'y étaient exercés : « Livre-nous le scélérat, par le chêne de Guernica ! »

— Pendez-le au chêne, brailla quelqu'un.

— Amis ! s'égosillait notre père.

Alors des pierres partirent, des citrons pourris, des navets et même des chapeaux, comme à la corrida. Un caillou atteignit papa au front. Innocencia se précipita sur lui et, de toutes ses forces, le tira vers l'intérieur de notre salle où maman fondait en larmes, où Pablo trépignait :

— Tu la sens, la réponse de tes amis ! éclata-t-il. Maudite soit la populace en tout lieu du monde !

— Cela signifie-t-il que tu es fasciste? demanda notre père avec humeur pendant qu'Innocencia trempait un mouchoir dans l'acétate d'alumine et lui bandait le front.

— Des mots ! riposta Pablo. Il y a trop d'habitants sur la terre. Tout le mal vient de là.

— Misanthrope ! s'écria papa pris d'un frisson.

— Et toi? demanda Pablo curieux en s'approchant de son frère. Et toi tu les aimes, les hommes?

— Oui.

— Tous?

— Tous les hommes de bonne volonté, répondit père avec hésitation, tous les hommes honnêtes, bien élevés, cultivés, bons.

— Raison suffisante, s'écria notre oncle, déjà repris par son rire, raison suffisante pour exterminer les neuf dixièmes de l'humanité et particulièrement la partie qui est en train de gueuler là en bas.

Le vacarme se renforçait de plus en plus, devenait de plus en plus violent. Nous avions fui les pierres et les produits du pays dans une pièce de derrière. Tout à coup nous avons distingué dans le tohu-bohu un craquement sourd et répété. Toute la maison semblait vouloir s'écrouler. Ce fut alors que notre préparateur entra, intimidé et s'excusant à son habitude. Il retira ses lunettes, expliqua que c'était la foule.

Elle attaquait la maison, cognait dans la porte d'entrée à coups de bancs et de troncs d'arbres. C'était pénible. Dangereux peut-être.

Père a marché résolument vers la porte, mais nous, les gosses, nous sommes accrochés à lui en hurlant.

— Où vas-tu malheureux? cria maman.

— Ouvrir la porte.

— Pourquoi? Songe à tes enfants !

— Tu entends que ces gens veulent entrer. La porte n'est

qu'en bois. Elle ne résistera pas à leur fureur, mais un homme doué de raison le peut.

Tandis que papa cherchait à se dégager, que maman clamait : « Ils vont l'assommer ! » que père répondait : « Les gens de Guernica me connaissent » à quoi mère ripostait : « Tu veux donc leur sacrifier Pablo? », Soces nous montrait la porte ouverte sur la salle. Alors nous nous sommes aperçus qu'il s'était établi un silence inquiétant et, en nous retournant nous avons entendu tout à coup la voix de Modesta. Debout sur le balcon où notre père avait failli se faire lapider, cette gamine de douze ans haranguait la foule :

— Modesta ! hurla maman. Ils vont me tuer mon enfant ! Elle allait sauter sur le balcon, mais Soces et Pablo lui en barrèrent l'accès.

— Écoutez donc, dit notre oncle en souriant, Modesta parle raisonnablement.

Et nous avons entendu Modesta proclamer de sa voix aiguë de fillette :

— Voisins, n'avez-vous pas honte? Nous sommes tous de bonnes gens de Guernica, et mon père est républicain. Oncle Pablo ne porte de barbe rouge que pour la frime. Il se fera raser dès demain. Et papa va descendre vous ouvrir. Veillez bien à ne rien casser. Tout est si cher et nous ne sommes pas riches. Nous sommes sept enfants et aucun de nous ne tirera. Parole d'honneur ! Nous n'avons pas de carabines, hein? Et notre oncle Pablo est un joyeux drille, il n'y a que les méchants qui ne comprennent pas la plaisanterie. Comportez-vous comme il faut, braves gens, et nous vous ouvrons la porte. Vous entrerez seulement à trois... ou à quatre. Cinq c'est trop. Soit, entrez à cinq et on vous dira tout ce que vous désirez savoir. Je m'appelle Modesta, et je suis fille du pharmacien Antonio Espinosa. Je suis de votre bord !

— Bravo ! criaient les gens sur la place.

— En vitesse ! a gueulé le marchand de poisson.

Puis, accompagné de Soces, père descendit et ouvrit la porte. Nous avons ressenti brusquement une impression sinistre dans notre pièce où le moindre bruit nous parvenait du rez-de-chaussée.

— Livrez-nous-le ! vociférait le poissonnier. Sa façon de crier nous était déjà connue. C'est un espion, braillait-il, il s'affuble d'une fausse barbe ! On a déjà zigouillé son âne blanc.

— Que lui voulez-vous? criait papa. C'est mon frère.

— On va la lui arracher, sa barbe ! hurlait l'autre, c'est peut-être bien un de ces généraux rebelles. Le peuple va tous les hacher menu.

— Je ne les laisserai pas te toucher, chuchota maman en retenant par l'épaule notre oncle Pablo qui s'apprêtait à descendre. Je te sauverai, dit-elle ; et elle l'entraîna de force dans la chambre à coucher, se déshabilla en cinq sec, et une fois en chemise se coucha dans le large lit conjugal, et trempa un linge blanc dans le pot à eau, et se le noua autour de la tête et poussa Pablo sous les couvertures et s'allongea dessus. Déjà on ne voyait plus rien de lui. Maman se couvrit, Modesta prit une cuvette, Innocencia jeta son rouge à lèvres dans le broc, y plongea une autre serviette, qui prit la couleur du sang et qu'elle mit sur le front de mère. Puis José apporta encore des linges, Bartholomeo et Ghil s'agenouillèrent à la tête, Eugenio et moi au pied du lit. Et nos sœurs de sangloter bruyamment et José, Bartholomeo, Eugenio et moi de crier : « Maman ! Tu n'es pas morte, maman? » Et les larmes inondaient tous nos visages. Et c'était la vraie comédie de la douleur, bien belle à entendre. Et les voilà qui entraient : le poissonnier, le sacristain, le fils de l'hôtelier et notre père, et Soces, et trois ou quatre messieurs inconnus et, pour finir, Rosario Olalde, le pire de tous, brandissant son rasoir, comme s'il s'apprêtait aujourd'hui à couper des cous ; les voilà qui entraient tous, mi-gendarmes, mi-voleurs.

— Où est-il donc? crie le marchand de poisson. Puis, voyant du sang sur la figure de notre mère il s'informe, curieux et alléché : L'espion vous a-t-il blessé, señora? Nous, les garçons mettons une sourdine à nos lamentations et Modesta, brave comme toujours, s'avance et de sa voix douce et claire articule :

— C'est vous qui avez fait cela... Avec vos pierres. D'un geste accusateur, elle montre maman, et maman gémit, et Innocencia désigne papa de sa main droite qui brandit la serviette trempée dans l'eau rouge, de telle manière que les gouttes sanglantes viennent rafraîchir les joues des intrus échauffés.

— Vous avez frappé notre père et notre mère, allez-vous battre leurs sept enfants à présent? crie-t-elle.

C'est le signal. Tous les sept, d'un commun accord, nous nous jetons en troupe devant les poitrines et les ventres des envahisseurs. Et Innocencia déclame :

— Bouchers ! Voici le sang de l'innocence. Massacrez-nous et buvez notre sang ! Et elle pousse les petits, et nous jetons des cris, et nous pleurons. Modesta et Ghil tombent à genoux, et se tordent les mains, et le gérant Soces éclate en sanglots et cherche ses lunettes. Il les a sur le nez, mais les larmes lui brouillent la vue, déjà il croit tout perdu, et nous et ses verres, il crie :

— Enfants, où êtes-vous?

— Quelle famille ! s'exclame le poissonnier haletant.

Et de leur voix de stentor les joueurs de pelote s'écrient :

— Quelle belle femme ! Caramba, caramba ! Et ils ne quittent pas des yeux les épaules et les bras nus de notre jolie maman.

— Il n'y a pas d'espion, déclare le fils de l'aubergiste.

Et le bedeau demande :

— Il a disparu?

Et tous les deux gardent leur regard braqué sur la gorge nue de maman.

Elle a fermé les yeux et fait une drôle de figure toute figée.

— Elle se meurt ! gémit Modesta.

— Elle est morte ! crie Innocencia.

Mais soudain José demande froidement :

— Ces messieurs chercheraient-ils notre oncle, par hasard?

— Où est-il? questionnent père et notre gérant comme si c'étaient eux qui le cherchaient.

— Il a sauté dans le jardin, par la fenêtre, dit José placide et souriant.

— Attends coquin ! crie le poissonnier qui d'une bourrade envoie José par terre.

Papa et Soces avancent en même temps pour protéger José, mais déjà les joueurs de pelote se précipitent dehors en criant : « Au jardin ! » Et tous les gardes de la paix galopent sur leurs talons, et le calme revient dans la chambre et dans la maison. On n'entend plus qu'un bruit de pas hâtifs venant d'en bas, des appels se perdant au loin, enfin les seules voix des oiseaux. Nous restons exténués, nous nous taisons comme si nous dormions, nous, les enfants, tremblons de peur que ces forcenés ne reviennent. Soces a retrouvé ses lunettes... sur son nez, il les retire pour essuyer les verres, papa regarde maman au visage. J'ignore combien de temps nous demeurons ainsi. Enfin père envoie Soces voir ce qui se passe en bas. Il reste une minute à peine, rapporte :

— La place du Marché est presque vide, nous sommes sauvés.

— Où est Pablo? demanda papa.

— J'ai honte, dit maman en dénouant la serviette de sa tête.

Papa répète sa question plus haut :

— Où est Pablo?

— Pablo est asphyxié ! dit une voix assourdie.

Nous entendons un rire étouffé et des couvertures volent, le grand lit semble se retourner, des duvets voltigent, une barbe rousse pointe, et notre oncle Pablo pouffant et soufflant apparaît couché aux côtés de notre mère.

— Pia ! s'écrie-t-il, comment m'as-tu arrangé? Et il s'empresse drôlement de palper ses bras, son cou, ses épaules, pour voir si tout est encore intact.

— Je t'ai sauvé la vie, déclare notre mère en enfilant le manteau que lui tend Innocencia.

— Tu m'as écrabouillé, tué, prétend Pablo, et par pur amour.

Notre père est sorti de la chambre en silence.

Pendant que nous emmenions notre oncle à la cuisine pour le nettoyer et le brosser, que maman se rhabillait et qu'Innocencia, subitement inquiète, demandait : « Où est père? », que nous nous mettions à galoper à sa recherche dans toute la maison et le jardin, tâtonnions à la cave et au grenier, devenions enfin plus courageux et plus angoissés et l'appelions à haute voix, et que tous les étages retentissaient de nos « Père ! Père ! Père ! » il entra par la porte restée entrebâillée, en compagnie de Rosario Olalde, le coiffeur, armé de son rasoir et d'un petit sac. Mais cette fois le barbier souriait d'un air aimable et tenait gentiment son couteau. Nous avons sauté au cou de papa.

— On avait peur haut comme ça, dit Ghil. Et il leva la main tant qu'il put pour montrer jusqu'où montait notre peur.

— Où étais-tu? demandons-nous en riant de plaisir.

— Où est oncle Pablo? répond papa.

Innocencia effrayée met le doigt sur ses lèvres.

— Senor Olalde est notre ami, explique notre père. Il va raser votre oncle. Je lui ai donné cinquante pesetas.

— Pas de cérémonies ! Le coiffeur se frappe la poitrine. Ici, on est entre Basques. Gora Euzkadi eskatura ! Ce qui veut dire : la terre basque sera libre éternellement.

Il ne fut pas facile de persuader Pablo, maman seule y réussit :

— Je tiens à cette barbe, affirmait encore notre oncle alors que les poils rouges parsemaient déjà le tapis,

Entre temps le coiffeur racontait que la foule conduite par le poissonnier et les joueurs de pelote avait donné la chasse à deux autres espions. L'un, négociant en automobiles à Santander, était déjà écroué à la mairie. Le second, cultivateur aragonais, avait été assommé par le marchand de poisson.

— Était-il coupable? s'informa père.

— Le poissonnier le dit, déclara le barbier en essuyant son rasoir.

— Est-ce qu'on en a des preuves? demanda Pablo.

— A quoi bon des preuves? prétend le marchand de poisson.

Le défunt était Aragonais. Tous les Aragonais sont carlistes et tous les carlistes des traîtres. Preuve suffisante.

— Et dire qu'un type comme ça nous fournit notre poisson depuis vingt ans ! s'écria soudain maman.

Elle soupira, renvoya Olalde, lava elle-même la tête de notre oncle. Tous les cheveux rouges redevinrent noirs.

En essuyant le savon de ses yeux Pablo remarquait : « A Berlin, j'ai rougi, ici on me noircit. »

Un oncle différent voyait le jour, si neuf, si nu.

A partir de ce jour-là, le poissonnier régna en roi sur Guernica. Ceux de la garde civile avec leurs tricornes de cuir, leurs capes castillanes, leurs carabines neuves, furent autant dire soufflés par le vent, et la *guardia de asalta*, nouvelle police républicaine, parut rentrée sous terre.

Tandis que les gens, assis devant leurs postes de T. S. F., prêtaient l'oreille comme à des voix d'anges, que de nombreux habitants pavoisaient avec des drapeaux blancs en signe de frousse, que d'autres montés sur les collines guettaient les rebelles avec leurs lorgnettes, dans l'espoir de les voir arriver par milliers, qu'Olalde, le coiffeur, accrochait un haut-parleur devant sa boutique, le poissonnier s'en prenait aux riches. Il s'octroya le grade de commandant, ceignit sa bedaine d'une ceinture à deux poches d'où sortaient deux revolvers de calibre énorme, et fit ses lieutenants des joueurs de pelote. Ces deux hommes portaient des vestes de buffle et des cravaches ; le commandant, lui, avait un sifflet à roulette. Tous trois allaient place du Marché haranguer les mécontents. A leur tête, le poissonnier marcha sur le garage, derrière l'église, déclara réquisitionner les plus grandes autos dans l'intérêt public, y fit peindre des flèches rouges et roula de maison en maison dénicher les rebelles. La révolution commençait à Guernica.

Le marchand de poisson fit imprimer une proclamation et l'afficha sur le chêne de Guernica. Il déclarait n'appartenir ni à la république ni aux généraux. Droite et gauche, communistes, socialistes, républicains, carlistes, phalangistes, requetes, tous avaient le diable au corps ! Lui, Evaristo Malax-Etxebaria Ortueta, marchand de poisson, homme du peuple, pensant bien, voulait la grande égalité, le ciel sur la terre. « Sainte nation basque, proclamait-il, suis-moi, moi, ton chef ! »

Bientôt quelques douzaines de propriétaires de villas, ennemis du poissonnier, incarcérés dans le beffroi de la mairie, de compagnie avec l'alcade, regardèrent vers l'Océan, dans l'attente de libérateurs. Certains espéraient en Dieu, certains en Mussolini. Par beau temps, ils pouvaient entendre les

canons des croiseurs rebelles. Au début, Ortueta interrogeait journellement ses captifs. A ce moment-là, de nombreux habitants de Guernica tremblaient devant lui. Certains quittèrent la ville. Oncle Pablo, qui n'osait pas se montrer dans la rue, serrait les poings dans notre jardin. Entre des maisons, des haies et le mur du couvent, c'était un lieu sûr où l'on se trouvait aussi bien caché que dans la forêt. Pablo serrait donc les poings en déclarant que le sang sur les mains du poissonnier paralysait les braves gens :

— Des meurtriers, disait-il, règnent sur l'Europe. Leurs hurlements sortent de tous les postes de radio, ils lèvent leurs doigts ensanglantés sur les écrans de tous les cinémas !

Couché devant le tonneau à l'eau de pluie, à l'ombre de notre marronnier, oncle Pablo contemplait le ciel bleu et serein en nous débitant ses histoires. Nous n'allions plus en classe depuis belle lurette. « En temps de guerre, le sage reste chez lui, » disait papa. Nous autres, enfants, voulions tous passer pour sages. Nous étions assis sur l'herbe autour de Pablo quand Soces surgit devant nous. Il nous informa triomphalement que le poissonnier venait d'arriver seul à la pharmacie ; sans gueuler le moins du monde, il avait parlé du coiffeur, de la barbe teinte et des cinquante pesetas en se contentant de remarquer que ce poisson exotique était peut-être un frère, que l'on pouvait aimer même des traîtres. Possible que ce fût dommage pour un si bon vivant, mais les traîtres devaient être mis dans l'incapacité de nuire.

— C'est mon frère, avait répondu papa.

— Trêve de plaisanterie ! avait riposté Ortueta, les temps ont changé depuis la semaine dernière. Ça m'embête pour vous, parce que vous êtes un brave homme et père de sept enfants, mais si je reviens avec mes patriotes et déniche ce poisson rouge chez vous, je ne réponds d'aucune vie humaine dans cette maison.

— Poissonnier, que t'ai-je fait? dit mon père. Tu vends du poisson, moi des herbes. Tu es Basque et te félicites des libertés nouvelles. Je m'en félicite comme toi. Je suis Basque aussi. Et avec ça, Ortueta?

Alors, soit qu'il eût été intimidé, ou que ce fût le vrai motif de sa visite, ou que ses multiples harangues l'eussent enroué, le marchand de poisson avait demandé du sucre candi. Et Soces, triomphant de la victoire morale de papa, ajouta :

— Vous pouvez être fier de votre père. Vous voyez là comment agit un honnête homme, le malin lui-même le reconnaît et baisse la tête.

Nous avons éprouvé une agréable fierté et suivi d'un œil

reconnaissant le départ de Soces. Pablo, lui, contemplant le ciel du soir, nous dit :

— Vous le voyez, enfants, l'Espagne n'est pas encore mûre pour les plus nobles biens de l'Europe.

Mais déjà nous introduisions de force notre oncle dans la barrique d'eau de pluie, bien qu'elle fût à moitié pleine et qu'accroupi Pablo eût de l'eau jusqu'au ventre. Il trouva juste le temps de cracher quelques noyaux d'olives noires avant que nous rabattions le couvercle. Il cria qu'on allait le noyer, mais déjà maman était assise sur le tonneau et nous dansions une ronde en chantant un de nos vieux airs si tristes. José, en effet, retourné pour un instant à la maison, en était revenu à toutes jambes parce que le marchand de poisson et une bande de patriotes fouillaient le logis de fond en comble pour découvrir notre oncle. Déjà ils débouchaient au pas de course dans le jardin, piétinaient nos fleurs, brandissaient leurs bâtons et leurs fusils, ils fouinaient derrière les haies, tiraient dans les arbres, grimpaient sur le mur du couvent, nous cernaient. Notre ronde arrêtée, nous nous serrions autour de notre mère, muets et résolus, comme si elle était l'objet de la perquisition. Un peu à l'écart, le dos au mur du couvent, papa et Soces se tenaient debout face aux fusils des deux lieutenants. Le marchand de poisson vint à nous en soufflant, nous écarta des deux mains sur la droite et sur la gauche, comme des broussailles, puis il écrasa sa grosse panse contre maman, assise comme paralysée sur le tonneau, son éventail à la main droite, Modesta sur son bras gauche, ses chers yeux lançant des éclairs.

— Où cachez-vous notre poisson rouge? demanda l'homme et il envoya dans la barrique des coups de botte qui firent clapoter l'eau. Ma mère sourit dédaigneusement. Nous, les enfants, étions plantés çà et là ; papa et Soces restaient comme des cibles devant les fusils du sacristain et du fils de l'aubergiste. Il faisait une chaleur si torride que les feuilles en crépitaient. Nous voyions la sueur perler au front du marchand de poisson. Tout à coup il empoigna notre mère par la taille et écrasa ses lèvres sur son visage. Maman leva son éventail, il régnait un tel silence que nous avons entendu le déclic léger, mais elle ne frappa pas. Ortueta l'avait lâchée. Il haletait. Il tourna les talons, regarda mon père, immobile, comme ligoté devant les armes braquées sur lui, puis nous autres, les enfants qui oubliions de jouer la comédie.

— Je reviendrai, señora, dit le poissonnier.

Il rajusta son pantalon et s'en fut, non sans flanquer au passage un coup de pied à José qui venait à lui d'un pas mal assuré, la main levée comme pour le souffleter. Mon frère

tomba sans mot dire. Suivant l'exemple de leur chef, les deux lieutenants bousculèrent aussitôt père et Soces. Déjà ils entraient dans la maison, déjà ils avaient disparu et Ghil et Soces leur couraient après, revenaient, annonçaient que la voie était libre. Alors nous nous sommes regardés. Le ciel s'étendait toujours au-dessus de nous. Une étoile clignotait. Les fleurs commençaient à embaumer, les oiseaux à chanter.

— Où est Pablo? demanda père.

Maman et Modesta levèrent le couvercle du tonneau et oncle sortit tout ruisselant. Il s'ébrouait, trépignait. Il éternua deux fois, trois fois, six fois, ça n'en finissait pas. Tout en éternuant, il tapait des pieds, serrait les poings, vociférait :

— Que faire? Que faire?

— Sauve-toi en France! dit papa.

Trempé, éternuant, Pablo criait :

— Un marchand de poisson a fait de moi un poisson en tonneau. Que vais-je faire?

— Nous te suivrons sans tarder, promit papa.

Alors Pablo cessa d'éternuer :

— Comment? Tu vas planter là ta patrie? Ton peuple?

— Des Basques vivent en France aussi! répliqua père.

— C'est ici, cria mon oncle en montrant notre maison, c'est ici que je suis né, ici que je veux mourir!

— Pablo! dit papa — et pour la première fois depuis le retour de son frère, il le prit par les épaules — Pablo, si moi et ma femme, et nos sept enfants, te demandions de fuir, te sauverais-tu avec nous? C'est de vivants, non de morts, que notre pays a besoin.

Notre oncle secoua la tête en souriant :

— Où te réfugieras-tu? En quel lieu de l'Europe te sentiras-tu en sécurité? Partout, le même danger menace.

— Je ne redoute pas le danger, dit père, mais la honte. Je n'ai pas le goût de vivre là où rôdent ces voyous.

— Pauvre frère, répliqua Pablo. Des voyous comme ça, il s'en promène dans l'Europe entière. Ils font violence, à des gens comme toi, et les enfants des faibles passent dans leur camp.

— Pas les miens!

Pour la première fois je voyais père hors de lui. Il courut vers nous, nous regarda dans les yeux, prit dans ses bras nos cadets, Ghil et Eugenio, les reposa par terre puis nous interrogea.

— José, passeras-tu dans l'autre camp? Carlos, me trahiras-tu? Et toi, Bartholomeo? Et toi, mon petit Ghil? Et toi, Eugenio? Réponds, Innocencia! Et Modesta! Oublierez-vous les leçons de votre père? Exercerez-vous la violence contre

les faibles? Persécuterez-vous vos frères et vos sœurs? Insulterez-vous l'innocence? L'un de vous en sent-il déjà la démangeaison? Avouez! Vous savez que je ne vous punis jamais. Je garderai mes larmes pour moi.

Tous alors nous avons crié : « Père, père chéri ! » en embrassant ses mains et ses joues, le bord de sa veste, et ses cheveux, et ses épaules.

Vous le voyez, Monsieur, jamais amour filial ne fut plus tendre, jamais père n'eut de sentiments si profonds. Si, après toutes les épreuves de ma vie, je puis encore regarder un visage humain avec émotion et amitié, c'est à mon père que je le dois.

— Enfants, nous répétait-il souvent, ne croyez pas ceux qui vous disent que l'homme est méchant. Ce sont des malheureux. La plupart des créatures sont créées à l'image de Dieu. Mais la belle image s'est ternie. Soufflez dessus et vous découvrirez des trésors — le pur amour.

Nous les trouvions en lui. Nous courions alternativement de notre père à notre mère, restée comme frappée de stupeur, nous la serrions dans nos bras, l'embrassions surtout là où les lèvres du monstre l'avaient touchée. Nous lavions maman avec nos baisers. Et Ghil, notre benjamin, plus Castillan que Basque, se pendit chevaleresquement à la jambe de notre oncle en criant : « Embrassez aussi Pablo ! » Et oncle Pablo le souleva de terre, l'embrassa et dit :

— Vois-tu, Pia, moi aussi j'aurais pu l'avoir, cette belle famille !

Il faisait déjà sombre, la lune se levait au-dessus du couvent. Les arbres se dressaient, noirs, le feuillage des citronniers ne bougeait pas. Seule l'herbe frémissait à nos pieds.

Le lendemain matin, on découvrit Ortueta mort, assis sur le banc de la colline du cimetière, un canif comme en portent les jeunes garçons fiché dans le cou.

Ce fut un des lieutenants d'Ortueta, le fils de l'aubergiste, qui apporta la nouvelle à la pharmacie. Tout pâle, il venait acheter des articles en caoutchouc. Il partait pour le front combattre les rebelles et, avant de se mettre en campagne, nos milices s'équipaient pour l'amour. Une partie de la troupe le suivit, le reste se répandit en tous sens comme de l'eau. Le sacristain inculpé de meurtre, fut incarcéré. Son innocence une fois établie, on le laissa dans le beffroi, en compagnie des propriétaires de villas et des ennemis du poissonnier qui s'obstinaient toujours à regarder en direction de l'Océan.

Huit jours après, les gens de Guernica avaient oublié le marchand de poisson, ses actes et sa fin sanglante. Trois

bataillons de milice basque s'étaient installés dans les casernes aux portes de la ville. Le soir, sous les grands arbres du marché, ils dansaient devant les jeunes filles. La nouvelle police basque fit aussi son entrée dans la ville, en tunique bleue et calot rouge.

L'alcade reprit fièrement sa place entre père et oncle Pablo. A la fenêtre ouverte du club nautique, tous trois buvaient du vin frais et crachaient leurs noyaux d'olives sur la chaussée. Après la mort de son ennemi, Pablo tout joyeux arpenta les rues de Guernica. Il faisait signe à toutes les jeunes filles et s'installait avec des amis de fraîche date dans les vieux petits cafés où se produisent de grosses chanteuses et des danseuses. Pendant les entractes, les clients s'impatientent, tapent des pieds en cadence, donnent des coups de poing sur les tables, vocifèrent : « Mú-si-ca ! Mú-si-ca ! » jusqu'à ce que le vin rouge se répande. Quelquefois, la nuit, Pablo éméché entrait dans la chambre où je couchais avec José, réveillait mon frère, chuchotait avec lui, et me demandait tout à coup : Dors-tu, Carlos? » Je répondais oui et il se mettait à nous seriner les petits couplets de la *bodega*, tout bas, naturellement. Alors on voyait apparaître d'abord Ghil mal réveillé dans sa petite chemise de nuit. Sur ses talons, Bartholomeo et Eugenio faisaient leur entrée épaule contre épaule, pieds nus ; Modesta venait parfois, parlant, riant tout bas, un garçon manqué, elle était des nôtres ; père disait qu'il n'avait qu'une fille, Innocencia, et six fils. Pablo nous chantait des chansons de soldats berlinois, des airs de Paris. Debout nous faisions cercle autour de lui, en accompagnant les refrains avec nos mains. Notre oncle imitait un lieutenant prussien adressant la parole à une petite grue de Paris, ou un toréador qui se fait boxeur, et il racontait des histoires si drôles que nous tombions du lit en nous tordant de rire et qu'Innocencia surgie en peignoir rouge feu, sa lampe de poche à la main, enlevait Modesta au milieu du plus beau récit. Là-dessus notre oncle bâillait, puis il allait se coucher, la conscience tranquille.

Pourtant c'était lui, et José, et Soces les assassins du poissonnier, et Innocencia était sa victime, et Modesta le devina.

— Prête-moi ton couteau, José, lui demanda-t-elle un matin.

Plongé dans un livre, il fit mine de ne pas entendre, mais ses mains tremblèrent tant que le bouquin lui échappa. Il se leva et lentement alla vers elle, le regard ferme, un mince sourire jouant sur ses lèvres.

Alors Modesta se mit à hurler. Elle gagna la porte à recu-

lons et courut de pièce en pièce en poussant des cris affreux. Nous en avions tous des battements de cœur.

La nuit, José nous raconta tout. A la fin nous lui avons donné raison, mais nous ne lui avons jamais tendu la main. Ce soir-là, j'ai partagé le lit d'Eugenio, incapable de dormir dans la même chambre que mon aîné. Il resta donc seul.

— Et vous, nous demanda-t-il, ne l'avez-vous pas tué en pensée?

Nous avons gardé le silence. José soutint qu'il ne voyait pas grande différence. Possible. Mais je n'aurais pas voulu faire ça.

L'idée en revenait à Soces. Un brave homme qui nous aimait. Il arrive aux braves gens d'avoir des inspirations terribles. Et l'amour mène loin.

Plus tard Innocencia nous a juré qu'elle ignorait que Soces et notre oncle méditaient de tuer Ortueta. José nous dit que Soces et Pablo n'avaient pas prononcé entre eux le mot tuer. D'ailleurs à peine si des paroles avaient été échangées. José se trouvait au jardin à côté de Pablo, un peu à l'écart du reste de la famille, quand Soces s'était approché et avait demandé :

— Savez-vous ce que vous allez faire?

— Oui... fit Pablo. Mais comment?

Et Soces répondit :

— Vous aimez les mascarades. Mettez un chapeau, une robe et un manteau de la señora, montez au coteau du cimetière et asseyez-vous sur le banc du haut.

— Seul? demanda Pablo.

— Un homme armé n'est jamais seul.

— Et, s'enquit notre oncle... il viendra?

— Ce n'est qu'une idée, dit Soces. Chaque soir on le voit assis à la fenêtre du club nautico. Je passe par là... et je cours au banc du cimetière.

— Avez-vous un revolver?

— J'en ai deux, dit Soces déjà en train de partir.

Quand Soces se fut éloigné, Pablo demanda : « Et toi, José, qu'en penses-tu? » Puis, comme d'habitude, il éclata de rire.

José jura d'accompagner notre oncle.

— Pourquoi pas? Et ses rires redoublèrent.

Toujours s'esclaffant il alla trouver notre oncle.

— Pia, prête-moi une robe et des bas de soie.

Elle trembla.

— Songes-tu à t'enfuir?

— Eh quoi! s'exclama-t-il. Je vais faire une promenade.

— Jamais! dit maman. Tu pousses tes plaisanteries trop loin.

— Moi ! s'indigna notre oncle. Je plaisante, moi, un homme sérieux, venu au monde pour m'égayer et qui partout où il va se heurte à des coquins , à des scélérats, assis sur les espoirs de millions de faméliques et qui les écrabouillent sous leurs gros derrières? En guise de pain, ils fourrent des bombes dans les mains de ces idiots. Alors ces millions d'imbéciles lancent les bombes sur d'autres millions parlant d'autres langues qu'eux, au lieu de faire sauter leurs chefs qui nous persécutent, nous les rieurs. Les temps sont graves, gueule cette espèce de führer qui vient de leur inculquer la gravité. Après quoi, il signe six ou sept condamnations à mort, en hors-d'œuvre à son petit déjeuner de salade et de radis roses. C'est qu'en effet il est végétarien, donc ami des bêtes.

Déroutée notre mère demanda :

— Parles-tu du marchand de poisson?

— De quel autre parlerais-je? répondit oncle Pablo ; et il alla demander des frusques à Innocencia.

— Le poissonnier, lui dit-il, est amoureux de ta mère et en cet instant même Soces lui suggère d'aller la trouver sur le plus haut banc du cimetière.

— Je peux m'y rendre à sa place, dit aussitôt ma sœur.

— Pourquoi pas? Mais que peux-tu faire?

— Le prier de nous épargner, déclara Innocencia.

— Et s'il veut... t'embrasser?

— Mieux vaut moi que maman.

— N'aie pas peur, intervint José, je vais avec toi.

— Je n'ai pas peur. Attendez-moi devant le mur du couvent.

Cinq minutes après elle arrivait habillée avec des vêtements de maman. Innocencia, José et Pablo passèrent dans le jardin du couvent par-dessus le mur, sortirent par un portillon, gagnèrent les champs à travers d'autres jardins, gravirent la colline sous les oliviers et, entre des buissons, parvinrent au banc du cimetière. Un homme y était déjà assis. Ils reconnurent Soces. Il se glissa dans l'épaisseur des broussailles et s'effraya en voyant les enfants.

— Êtes-vous fou ou saoul? demanda-t-il à notre oncle.

Pablo répondit que José était plus utile qu'un Peau-Rouge et qu'Innocencia ressemblait plus que lui-même à notre mère.

— Sait-elle? demanda Soces.

— Quoi? cria oncle Pablo. Soces se tut.

Innocencia s'assit sur le banc éclairé par la lune.

— Il est chargé, murmura Soces en passant un revolver à Pablo.

Ils attendirent longtemps dans l'ombre. Soces raconta qu'au club nautique il avait trouvé le poissonnier seul

humant la fraîcheur du soir à la fenêtre. Tel un roi, il crachait ses noyaux d'olives dans la rue et sirotait un café.

Soces s'était appuyé contre le mur, à deux pas d'Ortueta, comme s'il ne le connaissait pas. Le poissonnier avait permis à un petit cireur de faire reluire ses bottes comme du cuivre, puis il avait expédié un noyau sur le pantalon de notre gérant. Alors, sans détourner le regard de la rue, Soces avait chuchoté que dans une heure la señora se trouverait au sommet du coteau, sur le dernier banc du cimetière.

— Seule? s'enquit le marchand de poisson.

Soces s'était éloigné sans répondre.

José nous dit que notre oncle Pablo avait tenu pour folle l'idée de Soces. Il prétendait que le poissonnier ne viendrait jamais et que s'il s'amenait par hasard, il ne serait pas seul. Alors malheur à notre pauvre Innocencia! Pablo avait visiblement oublié que Soces et lui-même disposaient de deux revolvers chargés.

« Il était d'une humeur de chien et grognait :

— On va finir par s'enrhumer.

« A ce moment-là, Soces nous pousse du coude. Et dans l'ombre, nous voyons quelqu'un grimper entre les tombes. Le poissonnier. Seul.

« — Souviens-toi, dit Pablo : la passion fait la grandeur de l'homme et... le mène à sa perte.

« L'homme approche à pas lents, tel un chasseur. A dix pas d'Innocencia, il s'arrête, redoutant un piège. Puis à quelques pas d'elle, il prononce ses dernières paroles.

« Innocencia porte une voilette, et un chapeau lui cache le visage.

« — Me voilà, dit le poissonnier. Innocencia se tait : — As-tu peur? Elle continue de se taire : — Es-tu venue pour sauver ton poisson rouge?

« Innocencia se tait. L'air bruit, agité par le vent de mer. Neptune pique sa petite colère du soir. Une ramille craque dans le bouquet d'arbres, derrière le banc.

« — Alors? crie Ortueta. Es-tu un fantôme?

« Il reste sur place, on dirait qu'il attend que la personne du banc vienne à sa rencontre, fasse dix pas pour se jeter à son cou.

« Soudain, à mi-voix, la personne dit :

— Chien! Chien sanguinaire! Chien de boucher!

« Coincé entre Soces et Pablo, José les sent trembler tous les deux.

« Ortueta fait un pas en avant, un seul. Il s'écrie : — Dieu me damne si je suis un mauvais bougre!

« Alors un rire fuse du banc, roucoulant, généreux, argentin. Le véritable rire de maman. »

Le marchand de poisson avance de deux pas. Au clair de lune il a l'air grand, imposant. José croit que Soces et Pablo vont tirer. Jamais il ne sera à meilleure portée de leurs coups. Qu'est-ce qu'ils attendent donc?

A sept pas du banc, le poissonnier parle humblement :

— Señora Pia, n'ai-je pas raison? A quarante-cinq ans on se dit : « Tu as perdu la partie. » Alors on lit les journaux, on y trouve toute son époque, comme prise au filet. Ces types qui jouent le grand jeu dans les capitales, ils sont tous d'une étoffe grossière. On se dit : « Être mauvais je le peux bien, moi aussi, et ouvrir une grande gueule, promettre tout et le reste à plus bête que moi, et parler d'ordre nouveau. Et une fois qu'on a versé le sang et vu les gens trembler, on se sent fort, et avec raison. Quand on vous a fait tort toute une vie, le droit vous revient de tout chambarder. Le moment est arrivé où des hommes neufs veulent leur place au râtelier. Chacun mérite une chaise aux tables où se bouffe la friture. Seulement voilà, toutes les chaises sont prises. Faut donc culbuter les tables. Que tout le monde ait le derrière par terre et broute l'herbe ! Que tout le monde cueille les olives à l'arbre et pêche le poisson ! Mais tout ça ne veut pas dire que j'ai été un mauvais bougre, loin de là !

Ortueta se tait comme s'il attendait les applaudissements.

Innocencia semble ébaucher un mouvement de fuite. D'un bond l'homme est à côté d'elle sur le banc. Il la prend sur ses genoux, l'embrasse. José nous a dit que le baiser avait duré longtemps.

Enfin les lèvres d'Innocencia se trouvent libres. Elle halète, elle dit :

— J'ai à vous parler.

— Plus tard, dit le marchand de poisson et ses mains cherchent les seins, les jambes d'Innocencia.

— Tout de suite, tout de suite, souffle-t-elle.

— On a le temps voyons, petite folle, et il l'empoigne aux hanches. Elle le frappe au visage, il déchire la robe, la chemise. Elle veut crier mais il lui écrase la bouche sous son bras, et les cuisses nues d'Innocencia sortent de l'ombre. L'homme la jette sur le banc, se couche sur elle. Notre José nous dit qu'il attend les coups de revolver de Pablo et de Soces, debout à côté de lui dans le buisson. Ils ne tirent pas. Tous deux ont bien l'arme au poing mais n'appuient pas sur la gâchette. Ils restent à regarder, les yeux écarquillés, pantelants. Tout d'abord, José croyait n'entendre souffler que le marchand

de poisson, mais il s'aperçut que les autres aussi soufflaient bruyamment. L'oncle, Soces et lui-même. Et pourquoi ne font-ils pas feu?

— Tirez donc.

Innocencia, elle, ne se défend plus, et le marchand de poisson est vautré sur elle, et José croit voir du sang sur les jambes de notre sœur. Il a son couteau dans la main, un couteau de poche comme en ont les garçons, de fabrication allemande, avec de petits ciseaux, un tire-bouchon, un bourre-pipe et la lame tient ferme quand on l'ouvre. Il l'enfonce dans le cou d'Ortueta, il ne lui en coûte nul effort, ça marche tout seul. Le couteau reste fiché dans le cou jusqu'au manche. Apparemment l'homme ne le sent pas du tout. Alors seulement l'épouvante envahit José, il hulule comme une chouette. Ortueta tourne la tête, tombe sur le ventre. Il git par terre à côté du banc où Innocencia inerte reste allongée, les jambes écartées. Dans le bouquet d'arbres, Pablo et Soces claquent des dents.

José furieux leur crie :

— Aidez-moi donc ! Au secours !

Alors Innocencia gémit, ouvre les yeux.

— Es-tu morte? demande José.

Pablo et Soces se décident enfin à sortir de leur buisson, revolver au poing. Innocencia a refermé les yeux. José se dépouille de sa veste et en couvre les jambes de sa sœur. A ce moment-là seulement, les deux hommes empochent leurs armes, soulèvent Innocencia, la transportent vingt mètres plus bas, l'assoient sur le banc le plus proche. Elle gémit, José la tient ferme dans ses bras , les deux autres retournent au marchand de poisson, ils ont bien du mal à hisser le corps du gros homme sur le banc. A peine s'il saigne. Le couteau est enfoncé presque jusqu'au manche. Il vit encore mais déjà ses membres sont sans force et il a perdu la voix. Ses yeux vitreux de poisson regardent fixement ses meurtriers non sanglants, il les voit examiner le sol, chercher s'il ne traîne pas quelque chose par là, ratisser le sable avec un rameau d'olivier pour effacer les traces de pas.

Sans bruit ils le quittent, retrouvent sur leur banc Innocencia et José qui tient à deux mains la tête de notre sœur. Il pleure, mais elle non. José arrange tant bien que mal la robe et le manteau d'Innocencia. Soces prend son chapeau et ouvre la marche. Oncle Pablo soutient la pauvre enfant. Personne ne dit mot. Ils rentrent en escaladant les murs. Devant la porte, Pablo pose sur ses lèvres un doigt impératif.

Notre mère met Innocencia au lit. J'ignore ce qu'elles se sont dit. Le lendemain notre sœur est restée couchée.

— Elle va être indisposée, dit maman.

— Dieu le veuille ! répondit oncle Pablo.

Ce fut lui qui transgressa son ordre le premier. Ivre de vin et de vie, il se glissait dans notre chambre pour chuchoter avec José pendant des moitiés de nuit : « Dors-tu, Carlos? » demandait-il tout à coup, et il attaquait ses chansonnettes devant nous. Les innocents et les coupables... Que ces nuits-là semblaient joyeuses !

Et maintenant, tels les juges des enfers, nous siégeons devant José et Innocencia, à la lueur de la lune. Nous nous sentions coupables avec José, souillés avec Innocencia. Au pas de course, comme un coureur professionnel, José avait débité précipitamment son rapport. A présent, sombre dans sa chemise de nuit trop courte, il nous regardait d'un œil hargneux parce que nous nous taisions. Innocencia restait assise devant nous, muette, telle une enfant sage que l'affaire ne concerne pas. Elle croisait ses jambes nues. Dans ses yeux, seule l'horreur couvait. Le vent de la nuit frappait à la fenêtre, le vent de mer. Entre deux respirations du vent, le silence régnait. A un moment Ghil gémit sourdement, comme un vieil homme. Les vitres tremblèrent.

Enfin Modesta dit tout bas :

— Pauvre papa !

Nous avons tous poussé un profond soupir.

— Il faut tout lui confier, dis-je.

— Jamais de la vie ! s'écria Innocencia.

— N'est-ce pas ce que nous avons toujours fait jusqu'ici?

— J'ai honte ! murmura Innocencia. Comment pourrais-je le regarder encore dans les yeux s'il savait tout?

— Et si tu mens? demanda Modesta.

— Père comprendra, dit José, il nous a toujours compris. A ma place aurait-il agi autrement que moi?

— Tais-toi, José, cria Innocencia. Père a plus de soucis que vous ne soupçonnez.

— Que veux-tu dire? demanda José tranchant. Il n'était pas de ces enfants qui colportent leurs secrets, mais pudique comme Modesta, comme moi, à l'opposé de Ghil, de Bartholomeo, d'Innocencia qui ne nous faisaient mystère de rien. Innocencia allait même jusqu'à nous conter ses rêves. Un jour un cousin de dix-neuf ans est venu chez nous, un de ces étudiants à moustaches et mandoline qui méprisent le monde et que toute fille fait rougir. Innocencia s'en amouracha, ils en vinrent aux baisers ; sans vergogne elle nous dit, tout de suite après, quels propos ils échangeaient, quelles mines ils avaient, ce qu'elle désirait et redoutait. Père à qui elle avoua

les baisers, l'emmena sur le coteau, devant notre ville, lui parla longuement, raisonnablement. Nulle grande personne ne savait parler aux enfants aussi raisonnablement que papa.

— Que veux-tu dire? demandait donc José d'un ton tranchant. En effet si lui-même, Modesta et moi, gardions nos secrets rigoureusement, nous n'en exigions pas moins des autres une révélation exacte des leurs. Et José menaçant répétait :

— Que veux-tu dire?

— Je ne sais pas, balbutia Innocencia.

Mais elle mentait et chacun de nous avait son idée bien arrêtée. Quand j'y pense, il me semble qu'Innocencia, quoique à ses dix-sept ans elle jouât devant nous un rôle de mère, n'était qu'une enfant avec les mêmes pensées puériles que Ghil ou Modesta.

— Il faut ménager père, dit Bartholomeo pensif. Nous, les enfants, nous sommes neufs, à peine si nous remarquons les mœurs nouvelles. Mais lui, elles le touchent comme une faute personnelle.

— Mais s'il devine, notre silence ne le blessera-t-il pas davantage? demanda Modesta.

Nous avons regardé avec curiosité ce marmot de sept ans. Parmi nous, il avait voix au chapitre comme les autres. Nous y avions été entraînés par notre père, qui traitait les petits comme des égaux, avec toute l'indulgence qui revient de droit aux adultes.

— Papa, dit Ghil, ne s'est jamais fait embrasser par des marchands de poisson, et il ne donne pas de coups de couteau. Il est bien trop raisonnable pour deviner des toqués.

— Sommes-nous vraiment toqués? demanda Eugenio, nu à son habitude au milieu de nous. Totalement dépourvu de pudeur il se montrait nu comme un ver même à des dames. Et parce qu'il était beau, cela leur plaisait.

— Si Ghil a raison, déclara-t-il, et si quelques-uns d'entre nous sont fous, alors naturellement il ne faut rien dire à père. Il perdrait le respect de ses enfants. Ce serait la fin de sa religion. Car il croit qu'on peut éduquer. Il croit que l'on peut améliorer les gosses. Il nous tient pour raisonnables. Il nous tient pour bons.

— Ne le sommes-nous pas? demanda Modesta.

— Qui? demanda Eugenio insolent, en montraient effrontément du doigt Innocencia et José. L'assassin? La putain?

— Eugenio ! nous sommes-nous écriés, Innocencia et moi, tandis que Bartholomeo et Ghil fondaient en larmes. Que distu là, Eugenio?

Il se leva et articula :

— La vérité.

Nous les connaissions, ses fameuses vérités. Il dépassait les bornes de la bienséance. Et nous le gardions à l'œil pourtant. Quand, avec une précision pédantesque et un luxe de détails passionnants il nous exposait, tout excité, des phénomènes physiques communs aux humains et tournait en roman comique un besoin d'uriner retenu pour considérations diverses et satisfait à la dernière extrémité, cela pouvait passer. Et même, une fois que nous fûmes habitués à ce que la description de certaines fonctions comporte de peu ragoûtant, la finesse pénétrante de ses descriptions, la justesse de ses expressions nous causèrent un plaisir indéniable. Mais aurait-il pu continuer longtemps encore le jeu qu'il jouait parmi nous, c'est-à-dire à nous débiter tout ce qui lui passait par la tête? Croyez-moi, Monsieur, il y avait dedans beaucoup de singularités, voire d'horreurs. Si quelques Allemands et Italiens n'avaient pas ordonné de massacrer de petits Espagnols, notre Eugenio serait devenu un chevalier d'industrie, peut-être même un grand hypocrite.

— Qu'est-ce que vous voulez? Ne faut-il pas dire la vérité? demanda-t-il.

Cependant, entendre nos vérités sur lui ne l'intéressait guère et il déclarait avec orgueil :

— J'en sais plus sur moi que vous ne pourriez m'en dire, tous tant que vous êtes, et je le dis mieux.

C'est lui qui, en un certain sens, avait appris le plus de notre père.

Tout à coup il interpella mon aîné :

— Hé, Joseé ! Pourquoi donc Soces et oncle Pablo n'ont-ils pas tiré. Le leur as-tu demandé?

José avoua :

— Le courage m'a manqué.

— Tu es couard en paroles et vaillant en fait de couteaux? Et c'est moi que vous traitez d'imprudent? riposta Eugenio sarcastique.

— Ils avaient peut-être peur de blesser Innocencia, insinua José.

Mais Eugenio quittait déjà la chambre. Modesta et Innocencia allaient se coucher. Moi, je partis avec Bartholomeo et Ghil. Nous avons laissé José tout seul. Étions-nous donc meilleurs que lui? Si vous me le demandez, je répondrai que tout simplement Soces et Pablo n'ont pas eu le cœur de tuer. Je ne les en méprise pas. Mais après, qu'ont ils pensé? Que pensent ceux qui s'embarquent dans des actes au-dessus de leurs forces?

A partir de cette nuit-là, mes frères, mes sœurs et moi avons formé deux clans. Bien sûr, dès le lendemain tout paraissait oublié. Nous riions gaîment, embrassions notre mère ingénument. Nous avons fait une grande promenade le long du bras de mer avec oncle Pablo. Nous chantions en chœur et dansions de plaisir. Nous étions si jeunes et tellement innocents !

Le soir, à vrai dire, nous avons failli nous trahir. Après le dîner, avant que ses enfants aillent se coucher, père, allongé sur le divan, aimait à nous faire la lecture. Nous l'entourions, assis au bord du sofa ou sur des chaises, Ghil et Modesta sur ses longues jambes. Et pendant que, pour rire, Ghil dénouait les lacets de ses souliers, détachait ses jarretelles, que ses chaussettes glissaient, notre père feignant de ne pas le voir nous lisait de sa voix douce et agréable, avec beaucoup de sentiment et de gaîté, les histoires et les pensées des vieux maîtres : Cervantes et Homère, Lope de Vega et Calderon, Ibañez et Schiller. Aux passages émouvants les larmes lui montaient aux yeux, sa voix tremblait, et lorsque venait un morceau amusant, il souriait d'avance d'un air entendu. Cent fois il avait lu ces écrivains, il en connaissait tout, et tout à chaque lecture lui paraissait aussi neuf que le soleil à son lever. Or, aux endroits gais, on voyait se lever sur son visage bien-aimé un soleil radieux en miniature, précédé de l'aurore d'un demi-sourire, et sa voix prenait une sonorité suave et mélodieuse, tel un murmure de zéphyr. En lisant, il gardait son bon sourire entendu et riait discrètement alors que nous nous tordions et pleurions de rire. Oh ! quel bon père nous avions ! C'étaient les actes nobles, accomplis en silence, qui le touchaient le plus. Quand un ami se sacrifiait en secret, quand un puissant retournait à la charrue, quand la bonne cause triomphait sans ostentation, quand l'étranger honorait le persécuté et non, comme d'usage, le persécuteur, quand la dignité se maintenait devant la force, ses yeux brillaient, il laissait tomber le livre, nous regardait, nous ses enfants, et notre mère en train de coudre près de nous, et il disait :

— Vous entendez, enfants? Voilà comme sont les hommes : bons, secourables ! Et les hommes bons sont si beaux !

Alors l'envie de pleurer nous prenait, et d'émotion nous nous jetions bruyamment sur notre père, sûrs de ce qu'il affirmait. C'était de lui que parlaient ces anciens, de lui si bon, si secourable, et Modesta et Innocencia baisaient ses mains dont le bout des doigts sentait légèrement le tabac, et José et moi embrassions ses joues, toujours un peu piquantes le soir, et qui nous chatouillaient la peau, et Eugenio lui

baisait les cheveux, et Bartholomeo criait : « Moi aussi ! Moi aussi ! » en nous tiraillant, moi et José, pour atteindre la figure de son papa, et Ghil le déchaussait et lui chatouillait la plante des pieds, et tous deux riaient aux éclats, et notre mère, gagnée par le fou rire, nous grondait :

— Enfants ! laissez-moi votre père entier !

Le soir en question, papa s'est étendu aussi sur le divan avec un livre. Nous nous sommes installés autour de lui en hésitant. Maman restait là, les mains abandonnées sur les genoux tandis qu'oncle Pablo feuilletait le journal. Papa a commencé sa lecture à haute voix, mais pour s'interrompre peu après et nous regarder. Il paraissait vouloir nous demander quelque chose mais se taisait ; il posa son livre et attendit comme si c'était à nous de parler. Mais nous avons gardé le silence avec des figures faussement innocentes ou pâles. Un silence obstiné.

— Eh bien, chers petits? s'enquit père avec un sourire prudent, et ce battement nerveux des paupières qui le tenait depuis la guerre civile. Tout doucement son doigt releva le menton d'Innocencia, pendant que nous la regardions de coin, six espions fraternels, impitoyables. Notre sœur sourit bravement, ses oreilles seules s'empourprèrent. Alors, comme s'il savait déjà tout, papa caressa la joue brûlante de notre sœur dont les lèvres frémissaient déjà : « Ma bonne petite fille courageuse, » dit-il.

Oncle Pablo, lui, froissa son journal et le papier bruit à nos oreilles comme un ouragan :

— Toutes ces feuilles puent les morts, déclara-t-il, aujourd'hui un canard comme ça n'est qu'une morgue.

José jeta un cri et s'abattit sur les jambes de père. Il se prit à pleurer si pitoyablement que nous nous sommes levés tous les six et que maman allait courir à lui. Mais doucement papa l'arrêta d'un geste de la main, et elle resta indécise entre nos chaises vides. Pablo, furieux, envoya par terre son journal chiffonné. Quant à nous six, nous nous tenions face à face, divisés en deux partis : Modesta et moi près de José, Innocencia enlacée par Eugenio et Bartholomeo, comme si ces deux derniers devaient la tenir ferme. Quant à elle, elle tenait par la main notre Ghil debout devant elle et souriait, provocante, quasi méprisante.

— Mon cher petit, mon pauvre petit, dit papa en posant doucement son bras sur le dos de José qui n'en pleura que de plus belle, qu'est-ce que tu as?

— Parle, voyons ! s'écria Modesta en lui bourrant les côtes.

— Dis-le donc, insistai-je.

— Mon garçon ! adjura maman. Mon bon petit garçon !

Et comme nous la regardions, elle s'arrêta et rougit.

— Dis-le donc, murmura Modesta.

Mais José cessait déjà de pleurer. Il se redressait, d'un mouvement hardi de la tête il renvoyait en arrière les mèches tombées sur son front, se mouchait, déclarait que c'était passé et ne signifiait rien. « Rien? » Père sourit tristement, il tendit la main à José, et dit : « Alors restons amis ! »

Modesta revint à la charge :

— Dis-le lui, chuchota-t-elle, et subrepticement elle marcha sur le pied de José.

Mais José — il avait le geste élégant — lissa sa chevelure, puis il nous quitta, Modesta et moi, passa dans l'autre camp, sourit à Innocencia, s'inclina soudain, baisa la main de papa qui lui dit :

— Mais tu pleures encore, voyons !

Alors José sourit et déclara :

— Tout à coup je me suis dit que je pourrais te perdre. C'était ça. Alors je n'ai pu m'empêcher de crier. Et j'ai pleuré. C'était ça.

— Ah ! soupira père, gêné.

— Comment ce garçon peut-il avoir des idées pareilles en ce moment? demanda notre mère. Elle dut s'asseoir toute tremblante.

José sortit de la salle, lentement. Nous l'avons tous laissé partir. Et il avait l'air si seul en quittant la pièce pleine de monde !

— Serait-il malade? nous demanda maman, et elle se leva pour le suivre.

— Laisse-le, dit père.

Les hommes changent plus vite pendant les périodes troublées. Que notre père était donc gai avant ! Maintenant il lui arrivait d'avoir l'air perdu; et parfois de longs regards profonds.

— Oui, Pia, intervint notre oncle Pablo, laisse-le ce garçon... Il est nerveux.

Il se baissa, ramassa le journal froissé, remarqua :

— Tout ça, c'est cette maudite guerre civile. Mais ses mains tremblaient tant que le papier lui échappa.

— Tu y crois, maintenant? demanda père en se mettant debout. Puis, tendrement comme d'habitude, il donna le baiser du soir à chacun. Il finit par moi, me retint par l'épaule, me passa doucement la main dans les cheveux. Être caressé par lui me donnait toujours une sensation de douceur.

— Mon fils, me dit-il avec un soupçon de sourire, veille sur ton frère.

— Oui, papa, fis-je, oui, papa.

Alors il m'écarta un petit peu de lui, me regarda, eut un instant d'hésitation, comme sur le point de dire quelque chose, mais il se contenta de me faire un signe de tête affectueux, et me laissa partir.

Rendez-vous compte, Monsieur, c'est à ce père, qui nous prêchait sans cesse la franchise, que nous, ses enfants, cachions tant de choses. Nous agissions contre lui par amour filial. Par amour filial nous lui mentions. Par amour filial nous devenions mauvais. Père l'a-t-il deviné? Nous en avions quelquefois le sentiment et nous nous mettions à trembler. Certaines paroles nous atteignaient comme des coups. Certain regard de lui faisait battre notre cœur plus fort. Mais cela passait. A présent que tout est fini, que tout est sens dessus dessous, je pense que c'est nous qui avions raison, nous qui voulions tout dire à temps, et, voyez-vous, ceux du clan des silencieux sont tous descendus dans la tombe : Innocencia et Ghil, Bartholomeo et Eugenio. Nous qui voulions parler, José, Modesta et moi, sommes seuls encore vivants. Et voilà qu'il est trop tard. Père est mort. A qui parler?

Et avec cela, dans les mois qui suivirent la mort d'Ortueta, père a toujours agi comme s'il savait. Un jour il partit pour Bilbao et revint à Guernica dans un vieux tacot, une Ford, et en compagnie d'un vieux monsieur, un vieillard boiteux. Il gara la Ford dans notre jardin et promena le visiteur dans toute la maison. Ils montèrent au dernier étage, puis redescendirent en allant de pièce en pièce, regardèrent superficiellement le jardin et en détail la pharmacie. Enfin le visiteur, âgé, maigre, taciturne, excessivement grand, parut en avoir assez vu. Il montra du doigt Soces, notre gérant, qui sourit d'un air affable.

— Et lui? demanda-t-il. Ce fut sa première parole.

Père fit les présentations :

— M. Soces, notre préparateur.

— Ne reste pas, déclara résolument le vieillard en se détournant de Soces.

— Mais j'en ai fait une condition de notre transaction, dit papa. Il est consciencieux, depuis trente ans dans la pharmacie, aimé de la population. Vous aurez besoin de lui, vous ne vous en tirerez pas sans lui. Pour vous, c'est une chance de l'avoir, qu'avez-vous contre lui? A Bilbao, vous étiez d'accord pour le garder.

Le boiteux désigna Soces, debout derrière lui, et dont les lèvres gardaient leur sourire affable, mais déjà comme stéréotypé, et sans baisser la voix, il répondit :

— Oui, mais ne voyez-vous pas qu'il a des yeux de fou?

— Señor ! s'écria père indigné.

Sans se laisser déconcerter, le visiteur précisa de sa voix étonnamment sonore :

— De fou ou d'assassin !

— Señor ! répéta père révolté en montrant la porte ouverte.

— Est-ce là votre dernier mot? demanda le vieillard d'un ton menaçant.

— Oui, Monsieur, dit père d'une voix ferme.

Alors le boiteux tourna les talons et quitta la pharmacie sans saluer.

Sans faire la moindre remarque, notre père se mit à son travail.

Le sourire étonnamment amical, radieux, de Soces semblait ne plus vouloir s'effacer, comme peint sur ses lèvres.

Ce soir-là père et oncle Pablo en vinrent à une première explication. La semaine précédente, Saint-Sébastien était tombé aux mains de Beorlegui, chef des rebelles. Trente mille personnes s'enfuirent devant les Maures dont on disait qu'ils coupaient les seins des femmes, les doigts des enfants et la tête des hommes. Guernica vit arriver de nombreux fugitifs. Ils traînaient avec eux des gosses, des machines à coudre, des cartons et leur peur. Un unique mulet transportait les bagages de familles entières. Il vint de petits enfants sans parents, des parents au désespoir s'informant de leur progéniture auprès de chacun. On racontait qu'Irun était en flammes, que Beorlegui avait une jambe gangrenée, que les commissaires de Saint-Sébastien n'avaient voulu que sauver leur jolie ville du feu, ce pourquoi certains gigotaient déjà, pendus aux palmiers du bord de la mer. On les pendait aussi aux oliviers. Et parce qu'ils avaient prié Dieu pour la liberté du pays basque, soixante-dix prêtres auraient été fusillés, soixante-dix ou dix-sept... ou cent sept... Notre maison aussi abritait des réfugiés : un avocat, camarade d'Université de papa, et de plus écrivain, qui faisait imprimer des comédies, homme riche, avec sa femme et ses deux filles, seize et dix-sept ans. Carmen, la cadette, n'a que vingt-trois mois de plus que moi, mais elle est très jolie. Maman leur installa deux pièces au dernier étage. Les jeunes filles couchèrent dans la chambre de mes sœurs. Ils restaient tous les quatre comme égarés et n'osaient sortir, s'inquiétaient des dénonciateurs. Cet ami confia à mon père qu'il avait des fonds dans une banque de Londres, sans quoi ils se seraient tous suicidés. Ils projetaient de se sauver à Paris, de trouver un bateau à Bilbao, ou bien n'y aurait-il pas à Guernica une barque de pêche qui les ferait passer de nuit à Hendaye, dans la douce France?

Ce fut le deuxième soir, alors qu'ils restaient assis à notre

table, que la querelle éclata. Père expliquait qu'il avait acheté la vieille Ford au prix fort afin que nous puissions tous partir si les Maures arrivaient — les Maures ou d'autres troupes de rebelles, requetes, phalangistes, carabineros, ou la guardia civile, ou la guardia de asalta, ou du tercio, ou de la renovacion española, ou de l'armée régulière, ou des carlistes.

A chaque troupe nommée par mon père, les deux jeunes étrangères, Carmen et Raquel, paraissaient trembler d'effroi, et leur père, l'avocat — il s'appelait Ramon Elola — projetait drôlement sa tête en avant comme pour poignarder de son grand nez chaque bataillon. A mi-voix, il décernait des épithètes, les Maures, chiens rouges ; les carlistes, graine de curé ; les phalangistes, canaille fasciste ; les requetes, assassins ; et ainsi de suite en descendant tout le long de la liste jusqu'à scélérats, voleurs d'églises, crapules, parjures.

— A propos, demanda Pablo à père, est-ce que tu sais conduire une auto?

— Tu l'as vu, répondit papa amicalement. De joie, après la fuite d'Alphonse XIII, nous nous sommes offert une voiture. Je l'ai conduite six mois. Combien de temps la joie dure-t-elle?

— Tu l'as revendue, remarqua Pablo. Revendre, c'est ton fort.

— Pourquoi non? demanda papa.

— Même ce qui ne t'appartient pas?

Notre père le regarda en silence.

Pablo éclata :

— Oui, il faut s'expliquer une bonne fois ! Tu te tais, toi, tu te tais, comme ça tu as toujours raison, c'est comme ça que tu m'as dépouillé de ce qui me revenait !

— Pense aux enfants, Pablo ! s'écria mère.

— Pardon, mes amis, dit papa aux réfugiés.

Ceux-ci recommençaient à trembler, ils se déclarèrent fatigués et demandèrent à se retirer. Déjà ils le faisaient en compagnie de maman et de nos sœurs.

Les hommes de la famille restaient seuls.

— Tu veux vendre la pharmacie? reprit Pablo calmé. As-tu oublié qu'elle m'appartient? Qu'elle est à mon nom, de même que la maison, le jardin, et tout?

Père se leva péniblement et sortit sans répondre.

Nous, les garçons, nous nous regardions, interdits. Quel secret dans notre vie? Qu'est-ce que notre père nous avait caché? Il nous avait donc dissimulé des choses importantes?

Et à présent, si nous avions des secrets pour lui, ce n'était que justice. En silence nous nous sommes levés l'un après l'autre, en silence nous avons laissé notre oncle seul. Il avait

peut-être dit la vérité? Non, il était dans son tort. Nous en avions le sentiment. J'en ai encore le sentiment aujourd'hui.

Lentement nous pénétrions dans des mystères familiaux angoissants, cachés avec soin depuis longtemps.

Ce fut Carmen qui me les révéla. Carmen Elola, la veille du jour où elle partit pour Bilbao avec ses parents et sa sœur aînée, possédée de l'idée d'aller en France. Je traversai les champs de maïs avec elle, puis m'assit à ses côtés à l'orée d'une hêtraie. Le soleil se couchait, embrasé comme s'il brillait pour la dernière fois.

Comme nous rentrions par le maïs — jamais je n'oublierai cette promenade — Carmen me dit :

— Mon pauvre Carlos! Puis elle me trahit, me confia plutôt, ce qu'oncle Pablo avait raconté à sa mère.

— Ton oncle Pablo est un vaurien. Et il y a vingt ans, ta mère était sa fiancée. Et ton père la lui a enlevée. Pablo prétend que par noblesse d'âme il s'en est allé courir le monde en vous abandonnant tout. Mais c'est un coureur que ton oncle. Cette semaine il a couru après ma mère comme il court après la tienne. Vous ne le remarquez donc pas? Ma sœur Raquel dit qu'il a le rire d'un faune. Et elle les connaît, les hommes! Elle a déjà dix-sept ans.

— Innocencia a juste le même âge, ripostai-je.

— Innocencia est une enfant innocente, trancha catégoriquement Carmen. A douze ans votre Modesta paraît déjà autrement futée. Elle est en coquetterie avec tous les hommes. Elle flirte avec son père et son oncle, avec Soces, avec vous autres, ses frères, avec les garnements du marché, avec tous les clients de la pharmacie, avec le curé à confesse, avec elle-même dans son miroir. Ainsi débute une carrière de jeune fille.

— Et où cela s'arrête-t-il?

— Au moment où nous en aimons un seul, dit Carmen rougissante.

Mais cela, c'est une autre histoire. Le lendemain les Elola nous quittaient. Carmen me confia que sa mère s'était laissé embrasser par l'oncle Pablo, dans le champ de maïs, derrière notre jardin, elle, une femme mariée. Il a aussi embrassé Raquel, et pourtant elle connaît les hommes. Elle, Carmen, trouvait que c'était un vieux. Qu'il n'avait pas fait carrière. « Quadragénaire sans carrière! » dit-elle. A cet âge-là Napoléon était déjà empereur, et son père à elle était déjà joué à Madrid. Lope de Vega, Tirso de Molina, Cervantes, poussière que tous ceux-là. « Et nul mort, déclara-t-elle, n'a quoi que ce soit à dire à un vivant. »

Vraiment elle est extraordinaire, et tellement intelligente, mais elle a rarement raison. Elle prétend que son père est le plus grand auteur dramatique d'Espagne, que le nom d'Elola ne disparaîtra jamais. Ce n'est pas logique. Oncle Pablo s'exprime avec beaucoup plus d'esprit que señor Elola, mais Carmen est d'avis que de l'esprit, tout le monde peut en faire, alors qu'un dramaturge crée des hommes. Mais chacun, ou presque, n'en fait-il pas autant?

La famille Elola se montrait discrète, craintive, fermée, pourtant lorsqu'elle nous eut quittés, nous nous sommes sentis seuls, exposés, comme si elle n'avait emporté que sa garde-robe et ses bijoux, en nous laissant ses frayeurs.

Nous avons eu de longs conciliabules entre enfants. Fallait-il continuer nos recherches? Interroger notre oncle Pablo? Ou bien notre mère? Ou bien Soces, qui était certainement au courant? Nous avions l'impression que tout le monde savait, sauf nous.

— On nous trompe, disait Bartholomeo, le plus doux de nous tous et le plus en colère maintenant. Il criait :

— N'avons-nous pas le droit de tout savoir? Les principes qu'on nous a inculqués ne valent-ils que pour nous, à qui on cache la vraie vie? Se joue-t-on de notre simplicité?

Dans nos comédies on distribuait toujours à Bartholomeo les rôles muets, les aveugles muets tendant leur chapeau, les serviteurs fidèles qui se sacrifient en silence, les chiens qui remuent la queue, les rois entrant en scène au cinquième acte pour annoncer : « Je te fais grâce — avant que le rideau tombe. Il lui revenait de droit de jouer les dieux qui apparaissent pour récompenser ou punir, trop grands pour faire des phrases. Et Bartholomeo se taisait toujours admirablement ou lançait ses trois mots comme s'ils étaient d'or. Et le voilà maintenant qui s'exprimait comme le jeune héros, mieux comme l'intrigant, le laquais vicieux qui déclame avec une insolence satanique les convictions les plus intimes du poulailler. Il devient ce qu'en jargon de théâtre on appelle une découverte. Nous l'admirons selon son mérite, lui donnons tort et lui ordonnons de se taire.

C'est ainsi que nous avons décidé de garder le silence et d'observer. Père s'en est-il aperçu?

Bientôt tout se découvrit. Chaque jour notre père et son frère se jetaient à la face des choses cachées de longue date. Il sembla au début qu'il avait fallu la présence des étrangers pour découvrir le secret. Mais tout de suite après il devint commun, il se dressa dans son effrayante grandeur, emplit nos jours et notre maison.

Ce fut comme si la guerre, assise dans la maison, soufflait sur nous tantôt des bulles de savon, tantôt la mort lente des gaz asphyxiants.

Au début ce fut une série de confidences que notre oncle fit à José, son préféré. Ces révélations se ressemblaient mais n'étaient jamais tout à fait identiques. Presque dans le même temps, maman s'ouvrait à Innocencia et lui parlait de cette époque remontant à vingt ans. José fit des allusions devant Bartholomeo, Innocencia se trahit en présence de Modesta, Bartholomeo n'avait rien à cacher à Eugenio, et Modesta jasa devant Eugenio parce qu'il feignait de tout savoir. Chacun de nous se comportant comme s'il était seul détenteur du secret, Eugenio déballa tout devant nous.

Finalement, père et oncle Pablo découvrirent toute la vérité, un jour à déjeuner, au cours d'une vive altercation.

Dès l'enfance, père avait aimé Pia Bustos, fille du capitaine d'un cotre qui appareillait régulièrement pour Terre-Neuve, puis rentrait à Bermeo, port de pêche à l'extrémité du goulet de Guernica. Décédés depuis longtemps, le capitaine et sa femme n'avaient laissé à leur fille unique qu'une cabane de pêcheur à Bermeo, une petite maison de campagne à Guernica et une vieille bonne qui partagea sa petite rente avec l'orpheline encore incapable de voler de ses propres ailes. Notre mère devenait la plus jolie fille de Guernica et bien des jeunes gens lui couraient après. Quant à notre père, il désirait l'épouser. Elle parut l'aimer jusqu'au jour où il amena son frère Pablo chez sa fiancée. Désormais ce fut Pablo qu'elle parut aimer, papa cessa de la voir, et notre oncle fut son *novio*, son promis, son adorateur, il chanta des romances andalouses devant sa porte, et ses éclats de rire fusèrent dans toutes les rues de Guernica. Quel personnage était déjà Pablo ! Un an passa, et père se rongeait en silence. Il était le plus jeune des deux et faisait sa médecine à Bilbao ; il serait médecin tandis que Pablo continuerait à tenir la pharmacie avec l'aide de Soces. (En effet notre aïeul, contraint par la sévérité paternelle de prendre la suite de l'officine au lieu de pratiquer la médecine, avait décidé de son vivant que Pablo se chargerait de la pharmacie et en hériterait avec la maison et le jardin, alors que papa, son préféré, recevrait une somme importante en pesetas-or, afin de faire des études médicales et d'ouvrir un cabinet à Bilbao ou à Saint-Sébastien. Il rédigea son testament dans ce sens et les frères s'en montrèrent satisfaits.)

Pia Bustos, qui aurait dû attendre un certain nombre d'années avant de se marier avec un docteur de Bilbao ou de Saint-Sébastien, allait donc devenir la femme de Pablo, pharmacien

à Guernica. La date des noces était déjà fixée. Un jour, notre père qui, de chagrin, ne rentrait même pas chez lui aux vacances, reçut à Bilbao la visite de son frère. Ils allèrent aussitôt au café.

Là Pablo dit :

— Je suis en possession d'un revolver avec lequel force me sera de me suicider dans deux heures.

Il raconta qu'au club nautique il avait joué gros jeu et perdu la forte somme. Ce n'était rien. Mais dépourvu d'espèces, il avait été trouver son meilleur ami. Cet ami l'ayant laissé seul un moment, il avait fracturé son secrétaire, dérobé quinze mille pesetas, puis était parti payer ses dettes de jeu qui se montaient à cette somme. Le soir même son ami arrivait et l'accusait ouvertement du larcin. Le pire était que les billets volés, dépôt confié à cet homme, un avocat, ne lui appartenaient pas. L'avocat menaçait de dénoncer Pablo et, en outre, jurait qu'il lui faudrait se tuer avec femme et enfants s'il ne retrouvait pas les fonds.

— Vends tout, lui conseilla père épouvanté, la pharmacie, la maison, le jardin.

— C'est bien mon intention, dit Pablo, mais cela prendra du temps. Il faut trouver ces fonds, intriguer, scribouiller, enregistrailler, que sais-je encore? En attendant, mon ami se supprime, sacrifie sa famille, me dénonce. On me fiche en taule, on fait vendre mes biens aux enchères par autorité judiciaire, pour un morceau de pain. Je suis déshonoré, tu es déshonoré.

— Moi? Comment cela? s'exclama père, révolté.

— N'es-tu pas mon frère? demanda Pablo doucement. Voilà pourquoi j'ai pensé à toi.

— A moi?

Vint alors le plan de Pablo, sa proposition, sa prière. Tout était simple. Argent à portée de la main, en pièces d'or, déposé au nom de mon père à la banque de Bilbao.

— Mais il s'agit de mon héritage, dit papa consterné, de mes études, de ma vie.

— Qu'importe? Ne fais pas la bête. Tu me donnes le fric, je rembourse l'avocat. Si tu veux, la pharmacie t'appartient, et la maison, et le jardin.

— Et toi?

— Moi, je vais courir le monde, déclara Pablo d'un air sombre. Ou si tu viens à être médecin à tout prix, nous vendons tranquillement notre propriété, avec un peu de patience on en tirera plus que tes quinze mille pesetas, et il me restera quelque chose pour ne pas décamper en mendiant.

— Non, dit père, cela ne me plaît pas, je n'en ferai rien.

Pendant trois jours et trois nuits, Pablo resta près de son frère Antonio, cherchant à le persuader. Oh ! les larmes de Pablo, ses serments, ses menaces ! Il tombait à genoux. Le quatrième matin ils allèrent à la banque de Bilbao. Pablo toucha les quinze mille pesetas, embrassa son frère sur les deux joues et courut à la gare. Trois jours après, mon père devait aller à Guernica préparer la vente de l'officine et de l'immeuble. Il ne voulait pas être pharmacien. Pour lui ce furent trois journées d'angoisse. Mille fois par jour il regrettait ce qu'il avait fait pour Pablo. Les nuits étaient pires encore. Dans ses rêves son frère employait les quinze mille pesetas comme mise pour rentrer dans ses pertes au club, il les perdait, posait la pharmacie, la maison, le jardin sur le tapis vert, Soces compris, et perdait tout. En songe, Antonio demandait à son frère : « Depuis quand es-tu joueur? » « On le devient en jouant », répondait Pablo qui s'esclaffait. Et chaque fois son rire réveillait père.

Comme il arrivait enfin à Guernica, papa apprit que notre oncle avait disparu depuis une semaine déjà. Parti voir son frère, à Bilbao, il n'était pas encore rentré, dit Soces.

— La police est-elle venue? demanda papa qui pensait à la dénonciation.

Soces déclara que non et tout bouleversé s'enquit de ce qui était arrivé.

— Rien, répondit notre père qui courut chez Pia Bustos, la fiancée de son frère. Sa première pensée fut qu'elle aussi avait disparu. Mais il la trouva et bientôt elle fut dans les larmes. Depuis sept jours, elle ne savait rien de Pablo, sinon son départ pour Bilbao.

Elle ignorait les dettes de jeu. La tête à l'envers elle répétait :

— Jouait-il? A-t-il perdu?

Antonio la quitta sans parler. Il était désemparé. Il attendit la police des journées entières, et la nouvelle du suicide de l'avocat, chez qui il n'osait se rendre par respect des secrets d'autrui, et pour éviter que l'avocat, apprenant que d'autres savaient, n'entreprît des démarches précipitées. Finalement une lettre de Pablo arriva, timbrée de Paris.

« Mon cher frère Antonio (écrivait à peu près Pablo), pardonne-moi ma petite comédie. Il me fallait la jouer. Ma vie était en jeu, car, à Guernica, je serais mort étouffé. Je t'ai joué un petit tour, mais tu me pardonneras d'autant plus volontiers que tu apprendras avec un grand soulagement que je n'étais pas joueur, n'avais pas de dettes de jeu, n'ai point volé, et que mon revolver n'était même pas chargé. Le testament de mon père me mécontentait, c'est simple. Il me mettait un fil à la patte avec sa pharmacie, alors qu'il

te donnait de l'or, donc la liberté. Voilà qui est fait. J'ai l'argent et l'indépendance. Toi, Soces et l'officine bien achalandée de la place du marché, la maison, le jardin et la vie dans une jolie ville provinciale. Tu gagnes au change. Cette part-là vaut mieux que tes quinze mille malheureuses pesetas. Le surplus, je t'en fais cadeau. Tu vois quel frère généreux est le tien. Si ça te change, vends le tout et fais-toi médecin. Si ça te chante, garde le tout et fais-toi pharmacien. Adieu, mon cher, nous ne nous reverrons sans doute jamais. Conserve de moi un bon souvenir. Ton bon frère Pablo. — *P. S.* — Notre Pia Bustos bien-aimée ne conviendrait guère au vaste monde. Console-la, cher Antonio, elle le mérite. »

Mon père se rendit chez le notaire avec la missive.

— Cette lettre, lui dit celui-ci, ne constitue pas un pouvoir suffisant pour vendre le bien de votre frère. Votre acte était généreux mais votre position est mauvaise. Il faut lui faire un procès. Avez-vous son adresse?

Père ne l'avait pas. Il s'installa dans la maison de son frère, devint pharmacien. Il épousa Pia Bustos et en eut sept enfants. Pablo n'écrivit jamais.

Telle était l'histoire des deux frères, ainsi que nous l'avons apprise bribe par bribe. Telle fut la déception amoureuse à cause de laquelle père nous avait fait mystère de notre oncle. Telle fut cette générosité dont Pablo se targuait devant Mme Elola, peu avant ou après certains baisers adultérins. Quand nous eûmes tout appris, notre admiration pour papa grandit encore. Après un tour pareil, Pablo avait eu le front de revenir ! Notre père ne l'avait-il pas reçu royalement? Et voilà comment son frère le remerciait !

A table, père lui dit :

— Rappelle tes souvenirs, Pablo. Cette pharmacie ne t'appartient pas plus que ces enfants ne sont les tiens. Tu as tout vendu.

— Pour un plat de lentilles ! s'écria Pablo.

— Voici vingt ans, il s'appelait le vaste monde.

— J'étais grisé ! Et toi, tu m'as volé Pia.

Papa regarda maman et demanda en souriant :

— Les voleurs ont-ils cette mine-là?

— Tu m'as volé ma vie ! s'exclama Pablo. A présent je suis un homme fini. Mais toi, tu te tiens dans le camp retranché avec ta famille et tu te moques de moi.

— Qu'as-tu fait des quinze mille pesetas? demanda notre père.

— Ah ! soupira Pablo mi-embarrassé, mi-fâché, ce n'était que de l'argent *liquide*. Combien de temps ces choses-là

durent-elles? Les nouveaux amis, les jeunes filles, et les dépenses, chemin faisant. Qu'est-ce qu'on ne vous facture pas? Pour tout ce que Dieu fait pousser, il faut verser de l'argent à des négateurs de Dieu, eau et pain, lumière et chaleur, plaisir et sommeil, calme et sécurité, et les rêves menteurs actuellement fabriqués en usine, tout coûte de la galette. Veux-tu être renseigné sur ton droit? Paie l'avocat. Veux-tu palper les nichons d'un tendron? Paie. Les os te font mal? Un toubib s'amène chez toi et constate : « Vos os vous font mal. » Paie-le. Veux-tu entrer dans les maisons du Seigneur et dire « Sois loué, mon Dieu, » Dieu lui-même agit comme les autres et te tend une bourse ouverte. As-tu passé toute une nuit à boire du vin avec un type parce que tu es triste, que la nuit est longue? Le matin, avant que tu aies cuvé ton vin, une horde t'entoure et gueule : « Paie ! » Alors tu paies d'abord le vin à l'homme qui te l'a vendu, puis le pourboire au garçon qui te l'a versé : « Garçon, votre pourboire ! » Vient celui qui a gardé ton chapeau des voleurs. Paie. La bonne qui te le remet et t'aide à enfiler ton pardessus. Paie. A ta sortie un groom galonné d'or manœuvre la porte tournante qui t'expulse en tourbillon comme des balayures. Paie. Devant l'établissement sont plantés des mendiants bien organisés, à la solde du patron. Paie. Pour finir, ton ami te demande de l'argent. N'a-t-il pas partagé ta tristesse? Paie la tristesse partagée. Alors quinze mille pauvres pesetas, est-ce que ça va loin?

— C'était ma part d'héritage, répliqua père, c'était ma vie.

— Et tes sept enfants, cria Pabló, n'est-ce rien? C'est moi qui t'en ai fait cadeau. Et Pia Bustos? Tu ne l'aimes plus?

— Tais-toi, Pablo, tais-toi ! dit papa. Il le dit si bas, d'un ton si menaçant que notre oncle en oublia jusqu'à son fameux rire. Mais il poursuivit, à voix basse lui aussi :

— Que veux-tu? Je te donne tout. Entendu. Mais tu n'as plus le droit de le vendre. Le profit te revient, mais laisse-moi un coin. Ne me chasse pas de la maison.

Papa se tut. Pablo mentait Il faussait tout. Que devait faire père? Et notre mère? Que faisait-elle? Nous ses enfants, ne la comprenions plus. Cela dura un certain temps. Comme tout ce qui nous paraît après coup une révolution décisive se déroule lentement... Vue de près, une révolution ressemble à une querelle de famille : diverses choses se produisent, on pérore à tort et à travers, avec grand tapage, on n'y pense plus — et soudain la vie est là. Une lutte entre frères, voici à quoi ressemble la guerre civile.

HERMANN KESTEN.
(Traduit de l'allemand par Blanche Gidon.)

(A suivre.)

UN DINER A MÉGÈVE

N'est-ce pas, la France est le pays de la mesure (Notre-Dame, Louis XIV, la Révolution, Napoléon, Pascal, Hugo, Balzac). Mme de Staël ajoutait : le pays des conversations brillantes. La foule des bavards n'a rien de reluisant. Un avocat boiteux et grisonnant qui emmène dîner sa jolie secrétaire à Saint-Germain, lui racontera pendant tout le repas ses affaires personnelles bien mornes. Je l'ai entendu, j'ai eu pitié pour la demoiselle, mais elle paraissait charmée. Le Français bavard a trouvé un vaste sujet personnel : la politique. Tournant autour de la question, sans jamais voir le fond, on parlera sans fin ; bonne affaire. Autrefois, les Allemands ne parlaient jamais de politique et ne s'y intéressaient pas, domaine des spécialistes. Chacun parlait de ce qu'il connaissait. Les Américains ont tâché de les corriger. On a toujours des leçons à donner aux autres ; il paraît que les Chinois ont beaucoup à nous apprendre.

J'ai dîné à l'*Hôtel du Mont-d'Arbois*. A Paris, on peut refuser les invitations ; à Mégève c'est plus difficile. D'ailleurs, l'hôtel est agréable, bien situé, la salle à manger tout en vitrages et chaudes boiseries. A ce dîner, il y avait un parlementaire. Respectueusement, nous avons écouté ces mots : « La France ne doit pas s'hypnotiser sur l'Europe ; elle n'est pas toute englobée dans le continent ; elle est baignée par l'Océan, il faut songer à nos possessions lointaines, à ces îles dispersées où nous sommes aimés. » Personne n'a ri.

Il y a une grâce pour les humains. Dans la situation la plus périlleuse, le désordre le plus alarmant, vingt fois punis pour

durent-elles? Les nouveaux amis, les jeunes filles, et les dépenses, chemin faisant. Qu'est-ce qu'on ne vous facture pas? Pour tout ce que Dieu fait pousser, il faut verser de l'argent à des négateurs de Dieu, eau et pain, lumière et chaleur, plaisir et sommeil, calme et sécurité, et les rêves menteurs actuellement fabriqués en usine, tout coûte de la galette. Veux-tu être renseigné sur ton droit? Paie l'avocat. Veux-tu palper les nichons d'un tendron? Paie. Les os te font mal? Un toubib s'amène chez toi et constate : « Vos os vous font mal. » Paie-le. Veux-tu entrer dans les maisons du Seigneur et dire « Sois loué, mon Dieu, » Dieu lui-même agit comme les autres et te tend une bourse ouverte. As-tu passé toute une nuit à boire du vin avec un type parce que tu es triste, que la nuit est longue? Le matin, avant que tu aies cuvé ton vin, une horde t'entoure et gueule : « Paie ! » Alors tu paies d'abord le vin à l'homme qui te l'a vendu, puis le pourboire au garçon qui te l'a versé : « Garçon, votre pourboire ! » Vient celui qui a gardé ton chapeau des voleurs. Paie. La bonne qui te le remet et t'aide à enfiler ton pardessus. Paie. A ta sortie un groom galonné d'or manœuvre la porte tournante qui t'expulse en tourbillon comme des balayures. Paie. Devant l'établissement sont plantés des mendiants bien organisés, à la solde du patron. Paie. Pour finir, ton ami te demande de l'argent. N'a-t-il pas partagé ta tristesse? Paie la tristesse partagée. Alors quinze mille pauvres pesetas, est-ce que ça va loin?

— C'était ma part d'héritage, répliqua père, c'était ma vie.

— Et tes sept enfants, cria Pablo, n'est-ce rien? C'est moi qui t'en ai fait cadeau. Et Pia Bustos? Tu ne l'aimes plus?

— Tais-toi, Pablo, tais-toi ! dit papa. Il le dit si bas, d'un ton si menaçant que notre oncle en oublia jusqu'à son fameux rire. Mais il poursuivit, à voix basse lui aussi :

— Que veux-tu? Je te donne tout. Entendu. Mais tu n'as plus le droit de le vendre. Le profit te revient, mais laisse-moi un coin. Ne me chasse pas de la maison.

Papa se tut. Pablo mentait Il faussait tout. Que devait faire père? Et notre mère? Que faisait-elle? Nous ses enfants, ne la comprenions plus. Cela dura un certain temps. Comme tout ce qui nous paraît après coup une révolution décisive se déroule lentement... Vue de près, une révolution ressemble à une querelle de famille : diverses choses se produisent, on pérore à tort et à travers, avec grand tapage, on n'y pense plus — et soudain la vie est là. Une lutte entre frères, voici à quoi ressemble la guerre civile.

HERMANN KESTEN.
(Traduit de l'allemand par Blanche Gidon.)

(A suivre.)

UN DINER A MÉGÈVE

N'est-ce pas, la France est le pays de la mesure (Notre-Dame, Louis XIV, la Révolution, Napoléon, Pascal, Hugo, Balzac). Mme de Staël ajoutait : le pays des conversations brillantes. La foule des bavards n'a rien de reluisant. Un avocat boiteux et grisonnant qui emmène dîner sa jolie secrétaire à Saint-Germain, lui racontera pendant tout le repas ses affaires personnelles bien mornes. Je l'ai entendu, j'ai eu pitié pour la demoiselle, mais elle paraissait charmée. Le Français bavard a trouvé un vaste sujet personnel : la politique. Tournant autour de la question, sans jamais voir le fond, on parlera sans fin ; bonne affaire. Autrefois, les Allemands ne parlaient jamais de politique et ne s'y intéressaient pas, domaine des spécialistes. Chacun parlait de ce qu'il connaissait. Les Américains ont tâché de les corriger. On a toujours des leçons à donner aux autres ; il paraît que les Chinois ont beaucoup à nous apprendre.

J'ai dîné à l'*Hôtel du Mont-d'Arbois*. A Paris, on peut refuser les invitations ; à Mégève c'est plus difficile. D'ailleurs, l'hôtel est agréable, bien situé, la salle à manger tout en vitrages et chaudes boiseries. A ce dîner, il y avait un parlementaire. Respectueusement, nous avons écouté ces mots : « La France ne doit pas s'hypnotiser sur l'Europe ; elle n'est pas toute englobée dans le continent ; elle est baignée par l'Océan, il faut songer à nos possessions lointaines, à ces îles dispersées où nous sommes aimés. » Personne n'a ri.

Il y a une grâce pour les humains. Dans la situation la plus périlleuse, le désordre le plus alarmant, vingt fois punis pour

leurs fautes, ils ne voient rien, ils n'ont rien compris, ils sont tranquilles.

Quittant le jeune parlementaire qui a été ministre un instant, je songeais à la persistante illusion des révolutionnaires sur les « hommes nouveaux ». On en a mis partout en 1946. Un coup de pioche encore dans les nouvelles couches, on ramènera du sable et des cailloux.

Entre des talus de neige, je descends à pied la montagne, respirant un air froid qui semble réconfortant ; tout à coup, on s'enfonce jusqu'aux genoux. Dans la nuit, il y a une clarté blafarde qui vient de la terre, le ciel obscur est plein d'un scintillement fiévreux, le silence comme cristallin ; Mégève dans la vallée fait un fourmillement de lumières. L'hiver n'est pas bien avancé, et on entend encore le bruit du torrent, ce grand froissement d'eaux sur les rocs noirs.

C'est demain mon anniversaire, et je serai le seul à le savoir. Un bel âge. Bientôt le temps prendra un rythme plus rapide, et une année viendra où quelques mois à vivre encore auront une valeur incomparable, sans mesure, sans aucune ressemblance avec la même durée dans les temps d'autrefois, quand j'avais devant moi une vie qui me paraissait longue ; c'est ainsi que je regarde maintenant, y attachant plus de prix, les restes d'un monde social et spirituel, si l'on peut dire, que nous avons cru notre monde durable.

Dans un journal modéré, Raymond Aron, homme sage et intelligent, dit que si nous avions offert, il y a six ans, en Indochine, ce que nous sommes prêts à céder aujourd'hui, on aurait pu se passer de la guerre. Il y a six ans, des gens le disaient déjà, ils voyaient clair, ils auraient transigé tout de suite ; mais ils n'étaient pas au pouvoir. Ces gens-là ne sont jamais au pouvoir.

Remontant jusqu'à 1910, je ne vois qu'une suite de criminelles inepties. Autrefois, je pensais : ce n'est pas possible, je me trompe, nos maîtres ne sont pas insensés. Aujourd'hui, je le sais, ce n'est pas moi qui me trompais. A ce point d'égarement on ne peut plus incriminer les hommes ; ils sont bousculés, ils sont l'innocente proie des génies de l'air ; ouvriers hagards, ils travaillent pour un avenir qu'ils ne connaissent pas, et qui déjà dispose de leurs chétives personnes.

Je voudrais me guérir d'une pointe d'aigreur, m'imposer une extrême économie de l'indignation. Le mauvais sang que l'on se fait devant les choses et les hommes de son temps vient d'un mauvais esprit. Je veux me rappeler le conseil d'Edmond Jaloux : au premier émoi considérons la vie sous la perspective des millénaires ; alors ce n'est plus rien. Tout ce qui nous blesse, ce que nous sommes, les autres, ce n'est rien. Une vraie paix, une positive béatitude émane de cet effacement qui n'est pas le néant.

Cependant je relis cette page, je corrige une phrase, une virgule, même. Je devrais me dire : ce n'est rien. Je ne vais pas jusque-là.

JACQUES CHARDONNE.

LA RUBRIQUE DU MOIS

LITTÉRATURE POUR UNE OMBRE

GAETAN PICON : *L'écrivain et son ombre*

Sous le titre *l'Écrivain et son Ombre,* M. Gaëtan Picon vient de publier le premier volume d'une *Introduction à une Esthétique de la Littérature.* La lecture de ce livre, riche d'une admirable culture, aussi bien dans le domaine musical et plastique que dans le domaine littéraire, fourmillant de réflexions judicieuses et d'exemples lumineux, est une lecture passionnante. Et cependant, elle l'est bien moins, j'espère, que ne le sera celle du second volume. Celui-ci, en effet, n'est guère qu'une préface de trois cents pages dans laquelle l'auteur définit son dessein et essaie d'en montrer la légitimité et la possibilité : l'esthétique de la littérature ce sera pour plus tard, et M. Picon nous montre avec tant d'insistance qu'elle est nécessaire et difficile à la fois que nous sommes bien curieux de le voir à l'œuvre.

Le problème est en apparence très simple : quand nous disons d'une œuvre d'art qu'elle est belle, que voulons-nous dire et sur quoi se fonde notre jugement? Y a-t-il une possibilité dans ce domaine d'atteindre la certitude et la vérité, ou bien tout est-il laissé à l'arbitraire des opinions individuelles et des jugements de goût? Celui qui aime M. Paul Géraldy ou M. Marcel Priollet et trouve la beauté dans *Toi et Moi* ou dans *Aimée et chassée par son Légionnaire* a-t-il raison au même titre que celui qui aime M. Saint-John Perse ou M. Samuel Beckett et ne parle de beauté que pour *Vents* ou pour *Molloy?* On le voit, ce qui est remis en question une fois de plus, c'est non seulement la légitimité de toute critique, mais encore la nature même de l'œuvre d'art. Les réponses rapides et faciles (« des goûts et des couleurs... ») ne sont guère que des défaites. Le premier mérite de M. Picon est de cerner le problème : il le fait avec une calme maîtrise à laquelle on ne pourrait guère reprocher que de sentir parfois un peu son maître d'école. Chaque chapitre examine longuement la thèse et l'antithèse, avant de nous proposer une conclusion qui sert de point de départ au chapitre suivant ; chaque fois que l'occasion s'en présente, ou la

(1) Éd. Gallinard

nécessité, on passe la revue en bon ordre des différentes solutions proposées par différents philosophes. Mais cependant, cela vaut la peine de suivre notre auteur et de se plier à son allure.

L'ombre de l'écrivain, dont il est question dans le titre, on nous en avertit tout de suite, c'est la conscience critique qui suit l'œuvre d'art, et spécialement l'œuvre littéraire, pas à pas. L'écrivain s'en irrite parfois, il soutiendrait volontiers que son œuvre, enfant de son génie, ne relève que d'un commentaire inspiré et admiratif. Que viendrait faire l'intelligence dans ce domaine qui n'est que sensibilité, jouissance, amour? Mais à mieux y regarder, il n'est pas si simple de perdre son ombre : il n'est jamais tout à fait vrai que l'œuvre naisse tout entière d'un génie irréfléchi et inspiré, il n'est jamais tout à fait vrai que notre admiration même la plus profonde et la plus sincère soit inspirée et muette. Si l'écrivain écrit pour écrire, crée pour créer, il ne peut s'empêcher d'être déjà lui-même le premier lecteur de son œuvre, de la situer et de la juger ; il ne peut se passer d'un public : « Survivant à la destruction du monde, le dernier couple, peut-être, ferait l'amour : le dernier artiste ne créerait pas... » Ainsi l'œuvre d'art doit être perçue, elle doit s'installer dans la durée et dans un ordre : l'ordre des œuvres d'art, l'ordre de l'art. Il faut citer : « Toute œuvre naît en présence des autres œuvres ; pas de création possible pour celui qui ne sait pas que les autres œuvres existent : le germe d'un livre, ce sont des lectures, plus que des expériences ou des idées. » Il faut citer parce qu'un tel texte nous permet justement de comprendre tout de suite en présence de quelle œuvre l'œuvre de M. Picon est née. La vision de tout grand artiste est ordonnée par des œuvres d'art, lit-on en effet dans *les Voix du Silence* de M. André Malraux dont M. Picon est pour ainsi dire l'exégète officiel ; et encore : « Il est révélateur que pas une mémoire de grand artiste ne retienne une vocation née d'autre chose que de l'émotion ressentie devant une œuvre : représentation théâtrale, lecture d'un poème ou d'un roman pour les écrivains ; audition pour les musiciens ; contemplation d'un tableau pour les peintres... Ce qui fait l'artiste, c'est d'avoir été dans l'adolescence plus profondément atteint par la découverte des œuvres d'art que par celles des choses qu'elles représentent, et peut-être celle des choses tout court... Qu'on ne devienne pas peintre devant la plus belle femme, mais devant les plus beaux tableaux... etc., etc. » On reconnaît le même son de cloche, la même ligne de pensée, et on ne peut que donner raison à M. Malraux et à M. Picon : l'art est la nourriture nécessaire de l'artiste. Mais j'aimerais leur entendre ajouter avec autant de force que si c'est une nourriture nécessaire, ce n'est pas une nourriture suffisante. Le petit garçon élevé dans un musée ou une bibliothèque ne deviendra pas peintre ou écrivain : il deviendra conservateur de musée, bibliothécaire, ou peut-être critique, et encore... Si j'insiste un peu sur ce tournant, c'est qu'il est capital : le point de vue esthétique permet de mieux comprendre l'œuvre d'art, l'œuvre littéraire, il est nécessaire pour bien comprendre cette œuvre, mais il ne suffit pas pour la comprendre en entier, pour en épuiser la compréhension. Le brillant

essai de M. Picon est tout au long un effort pour préciser et purifier en quelque sorte ce point de vue : on ne peut lui en demander davantage, mais on ne peut non plus s'empêcher de craindre qu'il ne laisse passer quelque chose d'important...

On examine ensuite un certain nombre de théories de l'expérience esthétique : on n'a point de peine à réfuter la théorie de l'émotivité, ou celle de la contemplation purement passive. L'expérience esthétique est un acte, c'est la perception de l'œuvre, et cette perception gagne beaucoup à la connaissance de la technique. Mais elle est en plus perception d'une valeur, vision de l'œuvre comme valeur, et en cela elle est proche de l'amour, elle est une « connaissance érotique ». Malheureusement, il y a des gens qui placent fort mal leur amour, qui ont un faible pour Albert Samain, Anna de Noailles, Lucie Delarue-Mardrus, Géraldy ou *la Madone des Sleepings* (le choix des exemples est de M. Picon). Comment donc distinguer les bonnes amours des mauvaises? Par l'ordre de l'art, précisément, par la référence aux autres œuvres, par la culture : « L'expérience esthétique est la confrontation d'une connaissance concrète et de l'évaluation spontanée qu'elle implique, avec cette expérience générale et réfléchie de l'art. » On sent bien qu'un grand pas est fait : l'expérience esthétique est un jugement, donc elle se situe sur un plan où l'erreur et la vérité ont un sens, et on peut parler.

Gardons-nous d'ailleurs de confondre l'erreur ou la vérité avec l'erreur ou la vérité de telle théorie, de telle école ou de telle époque. Nous avons derrière nous un long passé, une longue culture, et nous pouvons aimer des écrivains et des artistes qui en apparence s'opposent, qui ont même de bonne foi cru s'opposer entre eux. Merveilleux effets de l'instruction et de l'esthétique : nous pouvons situer dans l'ordre de l'art un objet papou sans être papou, et le Portail Royal sans être chrétien. Le ton de M. Gaëtan Picon s'élève et prend quelque chose de pathétique tandis qu'il célèbre cette admirable boulimie de l'art et de toutes les formes de la culture que l'on retrouverait aussi chez M. Malraux : « Pour nous, en tout cas, hommes de ce milieu du XXe siècle qui avons la volonté de réunir à l'art que nous faisons celui de toutes les cultures, qui nous trouvons en présence, et pour la première fois, du passé total de toute la terre et des voix les plus désaccordées, de Raphaël et de Bosch, de Racine et de Shakespeare, de Scève et de Lautréamont, de Gœthe et de Melville, de Renoir et de Picasso, de Claudel et de Joyce, mais aussi des idoles de l'île de Pâques et des fresques de Lascaux, du tympan de Moissac et du Bayon d'Angkor, pour nous qui avons la vocation de ne rien ignorer de l'aventure artistique de l'homme, notre expérience esthétique ne peut être qu'une expérience de la conscience réfléchie. ... Notre conception de l'art comme langage spécifique est, dans sa stricte exigence, la compensation de l'ouverture historique de notre conscience et son aboutissement... » Et cela s'étend même dans un autre sens si nous savons « que s'éveillent déjà, au fond de l'avenir, les oiseaux de la future Vigueur ». Je ne sais trop ce qu'il faut penser de cet avenir et de cette Vigueur. Mais pour le présent est-il bien sûr

que nous vivons le temps du Jugement dernier et de la fin de l'inventaire : chaque époque, par exemple, éclaire à sa manière le passé d'une littérature, fait sortir des oubliettes tel poète, tel dramaturge ou tel romancier. Est-ce que cela ne changera plus? Est-ce que des écrivains français, anglais, américains, russes, etc., ne sortiront pas de la pénombre, est-ce que quelques-unes de nos idoles n'y retourneront pas plus ou moins provisoirement? Ce sera l'affaire de l'esthétique de la littérature sans doute de nous montrer que nos préférences présentes sont exactement fondées, et c'est une raison de plus pour attendre avec impatience le second volume de M. Picon. Mais en attendant, ne serait-il pas un peu présomptueux de tout arrêter à nous? Et pour le passé enfin, est-ce que nous sommes bien riches de toutes ces richesses, de Raphaël et de Shakespeare, de Gœthe, de Picasso et de Claudel? Ou bien est-ce qu'en déracinant ces grands hommes, nous ne leur avons pas fait perdre de leur saveur et de leur Vigueur? Est-ce que la subtile tentation de l'éclectisme (voire du syncrétisme) ne nous conduit pas à énerver en quelque mesure les hommes et les œuvres que nous rencontrons dans les vastes champs que nous voulons embrasser? L'homme du musée imaginaire, n'est-ce pas une vue de l'esprit?

Au cours de cinq chapitres, M. Picon va maintenant s'efforcer de distinguer l'esthétique de disciplines voisines avec lesquelles on a parfois tendance à la confondre : la philosophie de l'art ; l'analyse des formes ; la science de l'art ; l'histoire et la critique. Il suffit de bien entendre que le problème fondamental de l'esthétique est celui de la valeur ou des valeurs que nous éprouvons dans les œuvres d'art. Toute réflexion sur l'art qui ne s'attachera pas à déterminer ou à préciser ces valeurs est ou bien dérisoire, ou bien mal orientée. Les esthétiques du passé, liées à telle ou telle école, sont insuffisantes et s'écroulent comme des châteaux de cartes en s'opposant l'une à l'autre. Les grandes esthétiques philosophiques du XIXe siècle, celles de Kant, de Hegel, de Schopenhauer sont en réalité des interrogations sur l'art et sa nature, et non sur la valeur ; elles sont préoccupées d'appliquer au domaine de l'art leurs principes généraux d'explication, et non de dégager les enseignements des expériences que ce domaine seul nous permet de faire. On peut faire la sociologie, la psychologie, la psychanalyse, la métaphysique de l'art, etc., sans toucher au problème de la valeur. Et dire de l'œuvre d'art qu'elle est le produit de la sexualité, de la race, de la société, etc., c'est ne pas tenir compte de l'essentiel, c'est-à-dire de la hiérarchie de valeurs que nous établissons entre les œuvres d'art les plus diverses et qui est tout le mystère.

L'analyse des formes semble d'abord de plus de profit : elle envisage en effet dans l'œuvre d'art ce qui est le plus important, le forme, en dehors du contenu. Elle étudie l'architecture des œuvres, sans se préoccuper de ce qui les habite, elle dégage des rythmes et des structures, les éléments d'un langage. Malheureusement, comme ce langage est imprécis, comme les formes sont insuffisantes à rendre compte des œuvres : on peut les retrouver partout, dans la nature comme dans l'art, chez des artistes mé-

diocres comme chez des maîtres, dans des copies et dans des faux comme dans des chefs-d'œuvre. N'est-ce pas la preuve que l'analyse des formes elle aussi est impuissante à rendre compte de la valeur esthétique? De ce qui s'ajoute à telle forme plutôt qu'à telle autre ; à telle forme dans telle œuvre, dans tel éclairage plutôt qu'à la même forme ailleurs et dans une lumière différente? Mais enfin, l'esthétique est-elle possible? Et cette mystérieuse valeur peut-on l'appréhender?

Les partisans de la science de l'art préfèrent l'ignorer que de s'engager dans une longue poursuite. Ils prétendent étudier les œuvres d'art sans se préoccuper du domaine esthétique, et se borner à l'analyse des structures dans la nature comme dans l'art. Mais qui ne voit que l'œuvre d'art, créée par l'homme, ne peut se ramener à ses structures : elle a un sens, et c'est par là qu'elle est une valeur : « Je regarde la Pièta d'Avignon : l'objet de ma contemplation, ce n'est pas seulement le jeu des couleurs et des lignes, mais aussi bien la douleur, le drame, la pitié — tout ce que nous voyons et tout ce que nous sentons, puisque *tout y prend forme...* » Et au passage M. Picon évoque ces accidents fâcheux pour la science de l'art, mais dont je ne suis pas bien sûr qu'ils ne soient pas aussi des écueils pour les esthéticiens, les faux — faux Vermeer, ou faux Rimbaud... En reprenant le texte de son pamphlet *Flagrant Délit* dans le très intéressant recueil où l'on peut suivre le mouvement surréaliste en mouvement depuis 1937 (1) M. André Breton vient de rafraîchir notre mémoire sur l'affaire de *la Chasse spirituelle* et les déplorables incertitudes de l'expérience esthétique qu'elle mit en lumière : est-ce l'expérience générale et réfléchie de l'art qui est en question, est-ce l'évaluation spontanée de l'œuvre dont on nous propose la connaissance concrète? Je n'oserais pas affirmer en tout cas que critiques et esthéticiens soient à l'abri de ces confusions...

Après la philosophie de l'art, l'analyse des formes et la science de l'art, passons à l'histoire : depuis le XIXe siècle, la place de l'histoire dans notre culture, et même dans notre culture artistique et littéraire, est considérable. Mais on n'a pas de peine à montrer que le point de vue historique néglige lui aussi le point de vue proprement esthétique, c'est-à-dire le point de vue de la valeur. On ne comprend point un texte par la méthode des sources, on s'en éloigne au contraire ; on ne connaît pas un art en le mettant en rapport avec sa civilisation et en négligeant la distinction des œuvres belles ou laides que cette civilisation peut produire. Le point de vue purement historique aboutit à faire des catalogues sans distinctions : et si pour le passé, c'est encore possible, parce que le temps a fait son œuvre ; pour le présent, l'échec est patent. On connaît ces abracadabrantes histoires de la littérature contemporaine qui vieillissent en quelques mois ou en quelques années, parce que les valeurs se reclassent et se décantent. Et pour le passé lointain ou proche, l'importance d'une œuvre ne peut même pas se mesurer à sa « productivité », l'importance d'un écrivain

(1) André Breton : *La Clef des champs* (Éd. du Sagittaire.)

au nombre de ses disciples : « le génie peut être sans disciples, et la médiocrité peut avoir sa postérité ». Tout cela n'aboutit pas à nier l'importance de l'histoire pour la compréhension de l'œuvre d'art : mais à souligner que l'histoire constate plus souvent l'existence de la valeur esthétique qu'elle ne l'explique.

Reste la critique : elle se prononce sur la valeur des œuvres, elle juge, ou mieux elle reconnaît dans une œuvre la présence ou l'absence d'une valeur. Mais son jugement est-il un jugement esthétique? Comment le serait-il, puisque nous n'avons pas une esthétique de la littérature (tant que M. Picon n'a pas publié son second volume). Le classicisme s'adosse à une doctrine ; la critique des classiques a des règles, elle a une poétique, une dramaturgie derrière elle, elle a des dogmes, et elle peut donc se prononcer sur l'orthodoxie esthétique des œuvres. Mais depuis le romantisme? et surtout aujourd'hui? Le critique est-il donc condamné à décrire les chefs-d'œuvre consacrés sans jamais pouvoir en découvrir et en reconnaître un par lui-même? M. Picon nous propose ici une idée du critique exactement calquée sur son idée de l'expérience esthétique que nous citions tout à l'heure : « Le critique est celui qui se mesure avec la production de son époque, qui expérimente une conception d'ensemble de la littérature dans un contact constant avec l'actualité. » Après quoi, il ne trouve guère de critiques dans la réalité : le plus souvent aujourd'hui, le critique se détourne de la forme de l'œuvre pour s'attacher à son « message », à son contenu, pour essayer de l'expliquer et de l'approfondir. Il fait en somme une philosophie de la littérature, non une esthétique : et ce n'est peut-être pas inutile, mais pourquoi considérer l'œuvre d'art si ce n'est pour en parler en œuvre d'art? Et non point pour en parler en impressionniste, mais pour essayer au-delà des impressions, de tirer au clair les structures essentielles qu'elles impliquent.

M. Picon a ainsi montré que l'œuvre d'art appelle une réflexion en tant que telle, c'est à dire une réflexion esthétique et que toutes les disciplines qui réfléchissent sur l'art éludent à qui mieux mieux le vrai point de vue et le vrai problème. L'esthétique est introuvable. Est-elle impossible? Il va essayer de montrer que non au cours des cinquante dernières pages de son livre dans deux chapitres intitulés : l'esthétique comme méthodologie du jugement ; et l'art comme remords et comme joie. Il serait vain, nous le savons déjà, de vouloir revenir à une esthétique déterminée : l'histoire ne cesse de nous montrer « les métamorphoses d'Apollon » comme dit M. Malraux. Mais alors pourquoi ne pas chercher ce qui fait que pour nous, aujourd'hui, Apollon est toujours Apollon, ce qui est le dénominateur commun des différents styles, des différentes cultures : « Seule peut se concevoir aujourd'hui une Esthétique des esthétiques... » En effet, dans les musées vrais ou imaginaires, dans les bibliothèques, les styles du passé parlent à notre connaissance et à notre sensibilité. Et il ne suffit pas de faire une psychologie de l'amateur d'art ou une psychologie de l'art : parce que nous avons à considérer l'art comme valeur et non comme être. « La réaction à l'œuvre d'art n'est pas un événement psychologique, mais l'approche d'une valeur. »

Ainsi la réflexion esthétique s'efforcera de dégager non seulement des éléments techniques, mais encore des structures réelles, les constantes auxquelles se réfère notre sentiment : et s'il est vrai que des procédés, des structures peuvent être employés par des médiocres sans résultats, cela prouve que tel procédé, transporté hors d'une œuvre ne garde plus son pouvoir, mais non point que ce n'est pas à ce procédé que le chef-d'œuvre devait le sien. Nous avons donc à faire des expériences esthétiques concrètes avec l'espoir d'en tirer, non point un système d'axiomes, mais « une méthode générale de l'expérience ». Sur ce dernier point, M. Picon revient avec insistance et multiplie les formules : « L'esthétique n'est pas une construction de l'esprit : elle est un événement vécu... elle est une activité nécessaire qui transforme son objet même. *Une méthodologie de l'expérience esthétique vécue.* »

Les réflexions de M. Gaëtan Picon sont une source inépuisable de réflexions. Malgré sa longueur, le résumé que nous venons de faire ne donne qu'une faible idée de la richesse de cette pensée, de sa manière de dominer à chaque instant la plus vaste culture, de sa subtilité aussi qui répond à l'instant à l'objection que vous alliez formuler. Nous avons marqué chemin faisant quelques tournants, quelques points auxquels on pourrait accrocher une discussion. Mais cela nous entraînerait trop loin. Disons seulement qu'à la fin, nous sommes mal convaincus : nous voyons bien la nécessité d'une réflexion proprement esthétique sur la littérature, nous voyons bien que cette réflexion ne se trouve pas dans la critique telle qu'elle se pratique, nous voyons bien la possibilité idéale d'une esthétique de la littérature, nous en voyons mal aujourd'hui la possibilité concrète. Bienheureux second volume : et pourvu que les chemins de l'esthétique ne soient pas aussi escarpés que ces chemins de la liberté sur lesquels M. Sartre nous a laissés en panne depuis des années. On ne peut s'empêcher de craindre que l'esthétique polymorphe ou polyvalente que M. Picon envisage ne soit de peu d'enseignement ou de peu de précision. La langue des valeurs est une langue bien difficile : parler de véritable, d'authentique, de vécu met en défiance, parce que les critères de l'authentique et du vécu nous manquent, que nous craignons de retrouver sous ces mots un appel au sens intime qui ne nous avancerait guère.

Il est beau, il est exaltant, nous l'avons déjà dit de se sentir au sommet de la pyramide humaine, de considérer toutes les cultures de tous les peuples de la terre et de pouvoir en faire un usage esthétique, de pouvoir imaginer la culture de notre temps comme un miel de tous les miels. Mais est-ce tout à fait cela, ou bien est-ce tout à fait suffisant? D'une part, c'est une position un peu trop confortable, celle de conservateur-adjoint du musée imaginaire. Le transport de l'œuvre dans un musée, même imaginaire, ne la laisse plus subsister que comme un phénomène esthétique, et non point comme un phénomène qui appa tient à une culture à la fois totale et singulière. « Le musée rend les peintres aussi mystérieux pour nous que les pieuvres ou les langoustes » disait M. Merleau-Ponty dans un sens analogue. Je sais bien que

M. Picon me renverra à son dernier chapitre, l'art comme remords et comme joie, où en dix pages il rétablit les rapports de l'œuvre d'art avec le monde de la vie et du cœur : mais alors pour légitime et nécessaire qu'elle soit, la connaissance esthétique ne devient-elle pas un petit canton de la connaissance? Et quand, aux dernières lignes, célébrant le monde clos, mais toujours riche de nouvelles jouissances, de l'expérience esthétique, M. Picon nous dit qu'avec les grandes œuvres, « nous vivons comme nous aimerions vivre avec les êtres que nous aimons : en dehors du destin », je me demande si cela ne confirme pas au contraire notre sentiment d'éloignement de la vie réelle, car enfin une science non point de la manière dont nous vivons mais de la manière dont nous aimerions vivre me semble une sorte de science-fiction...

D'autre part, est-il suffisant de considérer l'art d'aujourd'hui comme un éclectisme ou un syncrétisme surmonté? « Ce qui singularise l'art contemporain », dit notre auteur, « n'est pas comme on le dit trop souvent à la légère, l'absence de style commun, mais le fait que l'art créateur n'a pas réussi à imposer son style à l'ensemble de la production artistique. » Mais pourquoi notre esthéticien ne nous donne-t-il pas tout de suite les caractères généraux de ce style de l'art créateur? Ce style existe-t-il? M. Boris de Schloezer le cherche vainement dans la production musicale, on ne le voit guère mieux dans la production littéraire...

Enfin, on le voit, bien qu'il s'agisse de chercher une esthétique de la littérature, *l'Écrivain et son ombre* ne se prive pas de prendre des exemples dans tous les domaines de l'art, de parler de la musique, de la peinture, etc. Assimilation légitime puisque l'œuvre littéraire est aussi une œuvre d'art. Mais n'a-t-elle point de caractères particuliers? et d'abord celui de se servir de la parole, c'est-à-dire d'un instrument qui est déjà un langage et un langage dont les caractères sont uniques? M. Jean-Paul Sartre dans un essai fameux sur la littérature rejette délibérément la poésie et ramène tout à la prose. M. Picon me semble faire exactement le contraire et considérer toute littérature comme une poésie. C'est sans doute plus proche de la vérité : mais ce n'est pas tout à fait vrai. Je sais bien que c'est à un titre de Nietzsche que le titre de M. Picon nous renvoie. Mais l'ombre nous ramène aussi à la vieille caverne platonicienne : aux hommes enchaînés qui ne voyaient devant eux que les ombres projetées sur la paroi de la caverne, aucune science vraie n'était possible, sauf une esthétique. Mais cette esthétique est-elle d'un grand secours? Encore une fois, il ne s'agit pas de la nier : mais quand M. Picon définit comme nous l'avons vu le critique idéal comme un critique esthéticien, ne limite-t-il pas à l'excès le rôle qu'il a raison de vouloir préciser? Bonne chance encore une fois à l'esthétique de la littérature. Mais le métier du critique est peut-être de travailler à une science totale de la littérature qui tienne compte de la chair et du sang, des formes et des contenus, de la philosophie, de l'histoire et de l'esthétique aussi. Je le voudrais même un peu simple : plus proche du jardinier que du bibliothécaire...

ROBERT KANTERS.

CE QUE CROIT JEAN ROSTAND

Voici, sous la signature d'un savant, un excellent manuel de la science, mais aussi de l'ignorance humaine : *Ce que je crois*, par Jean Rostand (1). Dans un autre ouvrage, *la Vie cette aventure*, où ont été recueillis ses récents entretiens à la radio avec M. Paul Bodin (2), le même auteur examine d'un peu plus près (mais d'une manière que le genre autorise à être moins rigoureuse quant à la forme) les réponses que l'on peut donner aujourd'hui aux questions relatives à l'origine de l'homme comme à son avenir. A quoi il convient d'ajouter deux volumes de morceaux choisis des œuvres de Jean Rostand, *Instruire sur l'homme* pour le cycle de la vulgarisation scientifique (3) et *Pages d'un moraliste* pour la part plus littéraire de son œuvre (4). Ainsi nous est donnée l'occasion de faire le point sur ce que sait et sur ce que croit un biologiste qui est aussi l'un de nos bons écrivains.

Ayant à exprimer *ce qu'il croit*, Jean Rostand prend garde, à son habitude, de ne point hausser le ton. Revenant même sur certains de ses propos passés, il les corrige par souci d'exactitude, notant par exemple : « Dans l'ignorance quasi totale où nous sommes de son point de départ et des causes de son déroulement, il est sans doute abusif d'affirmer — comme j'ai eu moi-même, parfois, l'imprudence de le faire — que l'évolution s'est accomplie de façon aveugle. » Ou encore, à propos de la conscience considérée comme un épiphénomène : « Après avoir été séduit par cette dernière façon de voir, qu'a si vigoureusement soutenue Le Dantec, j'en suis venu à concevoir quelque doute à son sujet. » Il précise dans *la Vie cette aventure* que nourri des livres de Le Dantec et de Haeckel, il croyait vers sa quinzième année que toutes les énigmes étaient sur le point d'être résolues. Les temps ne sont plus de cette optimiste jeunesse où, pour avoir lu la *Philosophie zoologique* de Lamarck et *l'Origine des espèces* de Darwin, Jean Rostand ne voyait aucune vraie difficulté à l'évolution. Que « des amibes primordiales se fussent peu à peu haussées à la dignité de l'homme lui semblait tout naturel ». Bien qu'il soit demeuré résolument transformiste, le problème lui paraît aujourd'hui moins simple :

J'ai beaucoup changé à cet égard, j'ai rabattu de ces illusions juvéniles, et acquis un sentiment extrêmement fort de notre ignorance essentielle. (...) Je suis absolument convaincu que tout dans la nature

(1) Éd. Grasset.
(2) Éd. de La Table Ronde.
(3) Éd. la Diane française.
(4) Éd. Fasquelle.

est de l'ordre naturel, et je ne me sens jamais tenté de substituer ou d'ajouter à nos explications insuffisantes des explications métaphysiques ou mystiques qui ne font, à mon sens, qu'épaissir un mystère déjà suffisamment épais. Mais, en revanche, je suis non moins persuadé que, de ce naturel de la nature, nous ne comprenons presque rien.

Profession de foi, ou plutôt de non-foi, que Jean Rostand renouvelle à plusieurs reprises dans *Ce que je crois* — lequel est tout autant un : *Ce que je ne crois pas.* Mais à cette exception près et à de rares autres, il se garde d'affirmer quoi que ce soit, multipliant les prudentes formules : *je croirais volontiers, je serais enclin à croire, je serais parfois tenté, etc.* C'est l'honnêteté du savant. Elle rend sans cesse des armes dont s'empare le croyant. Un chrétien lira ce probe petit livre avec un sentiment de sécurité et peut-être même de supériorité. Loin de le troubler dans ses propres certitudes, cet examen de conscience rigoureux ne pourra que l'y fortifier. Il paraît certain à Jean Rostand que l'homme dérive d'un animal, lequel dérivait d'un autre animal, et ainsi de suite, par évolution progressive, jusqu'aux formes élémentaires de la vie qui, étant apparues sur la terre il y a environ deux milliards d'années, seraient à l'origine de toutes les espèces. Biologie, anatomie comparée, embryologie, paléontologie, toutes les disciplines confirment le transformisme qu'à peu près tous les savants considèrent aujourd'hui comme prouvé. Mais nous ne savons rien sur la formation des premiers êtres vivants ; presque rien sur les mécanismes de l'évolution ; sans parler des origines de la matière, de l'origine de toutes choses et de l'origine des origines. Le *credo* que récite avec humilité Jean Rostand ne manquera pas de renforcer le chrétien dans la foi en son *je crois en Dieu :*

Je crois que l'homme vient d'un animal, mais je n'ai jamais dit que je croyais savoir ce que c'est qu'un animal.

Je crois qu'un enfant vient — corps et esprit — de ses parents, mais je n'ai jamais dit que je croyais savoir ce que c'est qu'enfanter.

Je crois que la vie vient de la matière, mais je n'ai jamais dit que je croyais savoir ce que c'est que la matière.

Les éducateurs religieux devraient rendre obligatoire dans leurs écoles l'étude de ce mince ouvrage. Il suffirait de quelques commentaires pour que sa puissance apologétique se révélât efficace. Ces maîtres avisés pourraient de même utilement mettre au programme *la Vie cette aventure,* dont le titre un peu trop accrocheur, à la Carrel, plairait aux jeunes. Mais qu'en penseront les agnostiques? Seront-ils menacés d'une nausée métaphysique aggravée? Il ne semble pas. Jean Rostand n'en est plus au désespoir militant et à la révolte des *Pensées d'un biologiste.* Il paraît avoir conquis et vouloir faire partager une sorte de sérénité sur laquelle nous reviendrons. Peut-être sont-ce les effets lénifiants de l'âge? Ceux-là même dont commence à être touché un autre moraliste, Albert Camus? *Actuelles II* confirme les premières tentatives de son *Homme révolté* pour dépasser le nihilisme. Jean Rostand ne se

satisfait pourtant pas de solutions aussi aventurées. S'il ne propose lui aussi aucun autre remède que celui du bon usage de la maladie humaine, il prend soin d'éviter l'ombre d'une tricherie. Risquant un pari sur « les grandes et indécidables questions », ce n'est pas « un pari frauduleux à la Pascal, où on nous fait le coup de l'angoisse et de l'infini », et pas davantage, aurions-nous envie d'ajouter, un pari non moins frauduleux à la Camus nous refaisant le coup de « la pensée de midi », mais, dit notre auteur, « un bon pari honnête et paisible où l'on peut garder toute sa tête. » Voici ce que Jean Rostand croit *avec ses g nes, ses hormones, ses réflexes, son passé, son expérience dérisoire, son misérable savoir...*



Jean Rostand ne croit point à la liberté, car, pour lui, la moindre action de l'homme est strictement déterminée par l'hérédité et le milieu. Il ne met pas en doute que « deux germes identiques placés dans des milieux identiques, produisent nécessairement deux hommes agissant identiquement ». En quoi il diffère de Claude Bernard pour qui le déterminisme loin d'être la négation de la liberté morale en était la condition indispensable. Mais, commentait Jean Rostand dans *Hommes de vérité*, « il ne semble guère douteux qu'en affirmant la liberté de l'âme, Claude Bernard n'infligeait un sérieux accroc à sa doctrine déterministe. » C'est là l'une de ses rares certitudes. Il estime que si deux hommes pouvaient avoir reçu le même patrimoine héréditaire, que s'ils pouvaient avoir depuis l'œuf subi les mêmes influences extérieures, ils seraient obligatoirement identiques et indiscernables à tous les égards, ils penseraient de même, voudraient de même, agiraient de même. Faisons taire la vaine protestation de notre esprit. Instruisons-nous. Et répétons-nous ce mot d'un autre « homme de vérité », Pasteur : « Il n'y a point parité entre celui qui apporte des faits et celui qui n'apporte que des mots. » Il reste que les faits ou prétendus tels sont souvent annihilés par d'autres faits.

Une autre des certitudes de Jean Rostand (ici nous nous sentons plus à l'aise) est pour dénier en bloc toute vérité au spiritisme : « Sur l'inanité des preuves alléguées, ma conviction dépasse largement le point de croyance : je suis vraiment sûr d'avoir raison, et, pour peu qu'on m'ait lu jusqu'ici, l'on conviendra que je ne suis pas coutumier d'aussi nettes déclarations. » En revanche, « sa négation se fait plus circonspecte en ce qui touche les faits de l'ordre métapsychique. » Non qu'il ajoute la moindre foi à la télépathie, à la clairvoyance, à la prémonition ou à la télékinésie. Il n'y croit pas, n'ayant jamais, en dépit de multiples essais pu être témoin d'une seule expérience convaincante. Mais il prend acte du fait que des savants comme le professeur Rhine ou Julian Huxley, que des « psychologues éminents » tels que Freud, Laforgue ou Merleau-Ponty souscrivent à des faits de cette sorte. Mais il pense devoir expliquer avec beaucoup de précautions les raisons de son refus. Mais il laisse apparaître une sorte de complexe de culpabilité. De pareils témoignages s'ils ne l'ébranlent pas le

surprennent grandement. En l'avouant, « il sait qu'il s'expose à être taxé d'orgueilleux entêtement, d'étroitesse intellectuelle, de sectarisme. (...) Très honnêtement, il ne pense pas que ces reproches soient légitimes. » Sa certitude, « il s'en rend compte, est parfaitement incommunicable à autrui, » encore qu'il puisse l'expliquer rationnellement, n'ayant pas assisté, il le répète, à une seule expérience où ne soit apparu à défaut de fraude, la coïncidence, l'imagination, la crédulité ou le manque d'esprit critique. Et pourtant que de tentatives ! Quelle patience ! Je me sentirais plus fort (vis-à-vis des tiers si ce n'est à mon propre égard) si j'avais mis cet acharnement à vérifier les fondements de la foi chrétienne ! Jean Rostand donne les détails. De 1910 à 1911 il a fréquenté la première Société d'Études psychiques ; plus tard, il a examiné longuement de célèbres médiums et jusqu'au fakir Tahra Bey (que le fait d'avoir vu *au cirque* avait suffi à ne pas faire prendre au sérieux à l'enfant que je fus). Puis il fréquenta « assidûment » l'Institut métapsychique de l'avenue Niel, écouta les voyantes les plus réputées, expérimenta avec des « magnétiseurs » : « Vous voyez, dit-il à M. Paul Bodin, que j'ai quand même une certaine expérience de la métapsychie... Eh bien, de tout cela, j'ai retiré une impression extrêmement forte de certitude négative. » Mais s'il avoue nettement dans *Ce que je crois* qu'*il y a pour lui plus d'inexplicable dans le protoplasme que dans l'ectoplasme*, nous le surprenons en position défensive. Attitude qui n'est jamais la sienne quant aux croyances métaphysiques en général et au christianisme en particulier. Alors qu'il se débarrasse dans ce petit livre en deux mots de la foi religieuse, il lui faut près de dix pages (l'ouvrage en comportant un peu moins de cent) pour s'estimer quitte vis-à-vis de la métapsychie. D'où je serais disposé à conclure que là est sa nostalgie personnelle, sa tentation particulière, son point faible et que si, un jour (hypothèse peu vraisemblable) il se convertissait par lassitude ou excès de solitude, ce ne serait pas à une religion quelconque mais à un quelconque occultisme. Cela mérite d'être examiné d'un peu plus près.

Si Jean Rostand souligne dans *la Nouvelle biologie* (en une page citée au cours de *Instruire sur l'homme*), la crédulité du grand Charles Richet qui alla jusqu'à prendre la température d'un fantôme, il n'en avoue pas moins dans *la Vie cette aventure* avoir fait autrefois l'acquisition d'un petit appareil avec quoi l'on prétendait mesurer « la force psychique ». Quant à Charles Richet, il l'admire « de s'être fait de la nature une idée si large qu'il y faisait entrer le surnaturel », commentant, sur le même ton révélateur d'une certaine vulnérabilité : « On a souvent reproché à Richet d'avoir hasardé là son autorité scientifique. Quoi de plus injuste qu'un tel blâme? N'y aurait-il, parmi le ramas de sottises et de tricheries où semble présentement se réduire la métapsychique, qu'un atome de vérité, il serait, cet atome d'un tel prix, et de nature à entraîner une si profonde révision de nos valeurs intellectuelles, qu'on ne peut louer assez ceux qui s'efforcent de l'extraire. » A M. Paul Bodin qui évoquait avec désinvolture cet ordre de

problèmes, Jean Rostand répond d'une voix où l'indignation le dispute à la conviction : « Où vous m'étonnez, c'est quand vous dites que vous n'attachez pas d'importance à ce genre de questions... Si un seul de ces faits auxquels vous semblez croire avec négligence — je dis bien, un seul — se trouvait réellement démontré, j'estime qu'il pourrait nous obliger à revoir toute notre conception des choses. Une porte serait ouverte, je ne sais sur quoi, mais ouverte... Nous nous sentirions moins emmurés, moins coincés par la matière... » Bien sûr, Jean Rostand est très difficile sur les preuves, plus peut-être « qu'en d'autres domaines où il accepte, de confiance, des démonstrations qui ne sont pas plus satisfaisantes que celles-là ». J'y vois une nouvelle indication qui tenterait à prouver ce que j'avançais : il désire beaucoup trop profondément que la métapsychie soit vraie pour ne pas se méfier. Et, aussi bien, voici l'aveu : « Depuis ma jeunesse, j'ai subi l'attrait des phénomènes dits supranormaux, et même je vous dirai qu'au départ, j'étais plutôt enclin à en admettre la réalité. » Ce qui se passera pour lui *à l'arrivée*, Jean Rostand l'ignore, mais « il ne considère pas comme tout à fait impossible qu'on révèle un jour l'existence de facultés spirituelles inconnues »...



En arrivant dans *Ce que je crois* à ce qu'il pense sur l'avenir, Jean Rostand ne manque pas de nous surprendre, comme souvent déjà dans ses œuvres passées. Il imagine un homme toujours ignorant quant à ses origines et à ses destinées, mais ayant « vaincu tous les obstacles matériels, résolu toutes les difficultés sociales, navigué parmi les astres, créé de la matière, peut-être même de la vie, fait progresser l'espèce en tirant de soi un surhomme ». Vingt pages de commentaires. Je note en marge du livre : « Ce qu'il croit est devenu ce qu'il espère. » Or voici que les derniers mots de l'ouvrage sont ceux-là mêmes que je viens d'employer : « Mais peut-être est-il temps que je m'arrête, car je m'aperçois que *ce que je crois* commence à ressembler un peu trop à ce que j'espère... » Nous ne prendrons pas si facilement la lucidité d'un Jean Rostand en défaut. Les moins surprenantes de ses anticipations n'étaient point celles qui concernaient cette société de demain où, affirmait-il, toutes les questions seraient résolues. Le *credo* de notre auteur est bien ici celui d'un homme qui a la foi :

Je crois que l'idée démocratique triomphera sans réserves, en ce sens qu'il me paraît impossible que l'instinct de justice ne fasse aboutir ses protestations et que l'avantage du grand nombre n'en vienne à prévaloir sur l'intérêt de quelques-uns. (...) Je suis à peu près sûr que l'époque ne peut plus être lointaine où l'on s'étonnera que durant tant de siècles, tant de choses aient pu rester le privilège de si peu de gens, et que la société ait pu se partager en groupes si inégalement traités qu'on y différait par la taille, par le quotient intellectuel, par la résistance aux maladies, par l'espérance de vie, par le taux de criminalité.

Et dans un autre texte, Jean Rostand loue Charles Richet d'avoir dénoncé le scandale d'une société qui, trop souvent négligente du mérite individuel, accorde tout d'avance au *fœtus des riches*. Diagnostics aussi peu contestables (et aussi impressionnants dans leur concision) que celui de M. Dionys Mascolo que je citais le mois dernier : « A l'instant où l'on est en train d'écrire ceci, tout le monde sait qu'un million d'Hindous seront morts de faim dans l'année... » Il est des façons plus lentes mais aussi sûres de mourir dans ces Indes proches qui sont aux lisières ou au cœur même de nos villes. Là où nous trouvons Jean Rostand optimiste, c'est lorsqu'il croit au triomphe certain de la démocratie, si malade partout dans le monde, si peu à la mesure hélas ! des problèmes de la vie moderne. Que ce qui n'est pas elle soit infiniment pire qu'elle, n'est pas une raison pour décider de sa nécessaire victoire. « Ne pas croire qu'une chose existe parce qu'il serait trop horrible qu'elle n'existât pas. Il n'y a pas de preuve par l'horrible. » Ces mots sont dans les *Pensées d'un biologiste*. De même apparaissait utopique ce passage d'*Hommes de vérité* où Jean Rostand insinuait que la politique, qui en est encore au stade de l'empirisme, pourrait devenir une science expérimentale. Tout se passe pourtant comme si cette liberté en laquelle il ne croit pas existait, rendant les réactions des citoyens sinon imprévisibles du moins inorientables autrement que par la force (la propagande pouvant être considérée comme une technique de violence). Il n'en demeure pas moins que dans l'état social actuel, la majorité des individus ne pouvant atteindre au développement satisfaisant de leurs facultés physiques et intellectuelles, notre société commet une suite de crimes biologiques : « Un jour viendra, on veut le croire, où les meilleurs d'entre les hommes ne considéreront plus comme la suprême récompense de voir les autres manquer de ce qu'ils ont en excès. » Revoici pourtant l'utopie. Bien sûr, dit Jean Rostand, il faudra arracher par la force ce qui eût dû être accordé de bonne grâce : « Mais force ne signifie point violence, ni surtout violence aveugle, — et je crois avec Bertrand Russell que l'on peut toujours faire les choses sans violence, bien que ce soit peut-être un peu plus long. » C'est la drôle de révolte que nous savons. Si l'on s'amuse au petit jeu des rapprochements, à ce Jean Rostand qui rappelle un peu trop Albert Camus, je préfère celui qui, dès les *Pensées d'un biologiste*, annonçait Jean-Paul Sartre. Au célèbre : « L'homme est une passion inutile » de ce dernier correspondait avant la lettre chez notre auteur ce cri de 1939 : « L'homme est un miracle sans intérêt. » Moins sensible dans le ton, le pessimisme demeure inchangé dans le fond — et total :

Quand même on serait tenté d'assigner une fin supérieure au déroulement de la vie et de la pensée, on n'en devrait pas moins convenir que tout cela est passager, transitoire, fugace, puisque, un jour, la terre, comme toute planète, doit cesser d'être un monde habitable, et que, de ce naufrage final, ne peut réchapper aucun des aboutissements de l'effort humain. Sans doute les mondes morts

seront-ils relayés par des mondes neufs, où peut-être se produiront d'autres cycles de vie et de pensée, mais, d'un monde à l'autre, il ne saurait y avoir aucune continuité, aucune transmission, aucun héritage, chacun d'eux formant un système clos dans l'espace comme dans la durée.

Pourquoi cette timidité soudaine dans l'imagination? Puisqu'il en est à anticiper, Jean Rostand ne peut-il imaginer un navigateur interstellaire, nouveau Noë qui embarquerait sur son arche Bach et Van Gogh? Il est vrai qu'à cette hypothèse que nous a suggérée le passage précité de *Ce que je crois*, notre auteur répond dans *la Vie cette aventure :* « Il n'est pas question, pour nous, de nous évader de notre système solaire, et quand notre globe sera en mauvaise posture, les autres planètes du système ne seront pas des lieux de tout repos. » Quoi qu'il en soit, on a souvent remarqué que les joies de l'art, musique ou peinture, sont indifférentes à Jean Rostand. Certains des participants de l'hommage sur lequel s'achève *Instruire sur l'homme* le signalent de nouveau. L'absence de la moindre référence aux domaines musical ou plastique frapperont les lecteurs de *Ce que je crois.* Quelques allusions, en revanche, à ces questions dans *la Vie cette aventure* (où il ne s'agit plus seulement de ce qui lui tient à cœur), mais il en a seulement à l'origine du génie, non à ses résultats. S'il est fait une allusion à la célèbre toile de Gauguin, *D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?* c'est par M. Paul Bodin et parce que le thème de cette composition est celui-là même qu'il veut entendre son interlocuteur traiter. Jean Rostand ne répond pas plus sur Gauguin que sur Mozart. Les croyants ne manqueront pas d'en tirer un nouvel argument contre lui, qui un peu trop facilement font servir les artistes à leurs fins. Jean Rostand affirme :

Tout ce qui est dans l'homme de plus élevé, de plus rare, de plus spécifiquement humain, tout ce pour quoi nous serions portés à le mettre à part dans la nature — qu'il s'agisse des plus hauts témoignages de la pensée logique ou des plus pures manifestations du sentiment — je ne parviens à y voir que l'épanouissement, que l'amplification, que la majoration de ce qui déjà se montre dans la vie pullulante et anonyme des micro-organismes, dans la sensibilité des amibes, dans les tactismes des plasmodes de Myxomycètes qui glissent vers la sciure de bois, dans la micro-mémoire des Paramécies qui apprennent à ne pas ingérer de colorants nocifs.

C'est passer sous silence ce qui est peut-être un miracle plus grand encore que le raisonnement et les sentiments de l'homme : la création artistique, Mozart, précisément et Gauguin. Quant au hiatus séparant la pensée de ce qui n'est pas elle, on a scrupule à retrouver le ton des antidarwiniens, après la parution de l'*Origine des espèces*, tel que Jean Rostand lui-même en a recueilli des échos dans une étude citée par *Instruire sur l'homme :* « Quoi, l'homme, avec tout son génie, avec ses nobles aspirations et ses élans, le génie de Newton et celui de Shakespeare, l'impératif catégorique

de Kant et les quaternions d'Hamilton, tout cela serait issu de l'animal obscène et velu qui grimace dans les ménageries? L'absurde et impudent sacrilège! etc. » Et pourtant ce sont bien là les mots qui nous viennent spontanément. La consolation est bien mince de dire avec le R. P. Teilhard de Chardin que l'homme est *monté* du singe. M. Paul Bodin demande à Jean Rostand s'il a jamais douté de l'explication scientifique concernant le passage de la bête à l'homme. Il répond : « Jamais! » Comme déjà dans *Ce que je crois* où nous lisions :

L'une des choses que je crois avec le plus de force — l'une des rares dont je sois à peu près sûr — c'est qu'il n'existe, de nous à l'animal, qu'une différence du plus au moins, une différence de quantité et non point de qualité; c'est que nous sommes de même étoffe, de même substance que la bête. Cette solidarité, cette continuité entre le règne animal — voire tout le monde vivant — et le canton humain, elle me semble devoir s'imposer à toute personne ayant disséqué un insecte, assisté au frémissement d'un protoplasme, vu un œuf se modeler en embryon. Comment penserais-je que quoi que ce fût d'essentiel pût appartenir en propre à l'une seule des millions d'espèces qui peuplent la terre? Pas un être organisé, si humble soit-il, dont je ne me sente le frère, et non pas effectivement, mais rationnellement.

Comment douter de notre origine animale, lorsque nous découvrons des vestiges relativement peu anciens « de bêtes qui n'étaient plus tout à fait des bêtes, d'hommes qui n'étaient pas encore tout à fait des hommes »? En ce qui concerne le mode d'apparition des premiers humains, Jean Rostand « n'ayant aucune théorie à proposer, ne peut qu'avouer son ignorance »; ce qui ne l'empêche pas d'affirmer : « Je ne dis pas qu'on n'arrivera pas, en usant de moyens artificiels, à élever un peu le singe au-dessus de lui-même, mais jamais on ne fera un homme, même pas un sous-homme, même pas un préhomme... Aucune [opération] ne saurait provoquer, dans le cerveau du singe, les profonds remaniements de structure qui sont la condition même de l'hominisation. » Le croyant marque ici le plus beau de ses points.

Quant à la conscience proprement dite, j'avoue avoir longtemps été bien mal informé. Jean Rostand nous dit dans *Ce que je crois* sur le mode de l'affirmation la plus catégorique (dont il use peu, nous l'avons vu) : « Quelque idée qu'on se fasse de la nature du psychisme, il est une réalité biologique, essentielle et ubiquitaire. La conscience — l'esprit, si l'on veut — n'est certainement pas l'apanage des cellules nerveuses; elle existe à l'état potentiel ou larvé dans toute cellule de tout organisme : elle accompagne toutes les manifestations de la vie... » Bien plus, notre auteur fait état d'hypothèses « accordant la vie — et donc jusqu'à un certain point l'esprit — dès le niveau de la matière ». Il cite Le Dantec parlant volontiers de la conscience des atomes; un biologiste comme Vandel voyant dans l'organisation de la matière le premier avatar de l'intelligence; et Julian Huxley, tenté d'associer à toute matière quelque chose qui répond à la même définition que

l'esprit chez les animaux supérieurs. Le monisme de notre auteur ne nous étonne en conséquence pas, ni qu'il soit indifféremment matérialiste ou spiritualiste : « Que tout soit appelé matière, ou tout appelé pensée, cela revient quasiment au même. » Nous ne pouvons, dans notre incompétence, qu'enregistrer les déclarations de ces spécialistes. Et n'en penser pas moins si nous voulons, ce qui ne changera rien aux certitudes (actuelles) de la science. Voltaire écrivait à l'abbé Spallanzani : « Quand un homme tel que vous annonce qu'il a ressuscité des morts, il faut l'en croire. » Or son ironie portait à faux si nous en jugeons par les commentaires de Jean Rostand qui, citant cette lettre dans *les Origines de la biologie expérimentale et l'abbé Spallanzani* démontre que ce savant, quand il parlait d'un retour à la vie à propos de certains animalcules « ne commettait pas une hérésie biologique ».



Si le moraliste qui nous est cher en Jean Rostand n'est pas absent de *Ce que je crois* et de *la Vie cette aventure,* nous n'y trouvons point trace de jugements portant sur le comportement d'autrui. Sans doute est-ce que, tous comptes faits, il n'est pas assez sûr de ces sortes d'appréciations pour se permettre de nous les communiquer en de tels ouvrages où c'est aussi bien de lui seul qu'il s'agit dans le premier et des problèmes de l'espèce dans le second. Nous retrouverons ce moraliste sans illusion en un autre recueil de morceaux choisis parus récemment sous le titre *Pages d'un moraliste.* Des extraits des principaux ouvrages non scientifiques de Jean Rostand parus chez le même éditeur de 1920 à 1931 y sont réunis : *la Loi des riches, Ignace ou l'écrivain, Valère ou l'exaspéré,* etc. Il a fallu couper. C'est la loi regrettable du genre et que nous avons également déplorée en lisant *Instruire sur l'homme.* Des passages ont sauté que nous sommes dès lors tentés de préférer. Par exemple dans *Julien ou une conscience :* « Peut-être Julien, entêté de partage, n'est-il qu'un maniaque de la propriété, et qui ne souhaite l'égalité entre les hommes qu'afin de pouvoir jouir sans remords de ce qu'il a. » Dans *De la vanité et de quelques autres sujets :* « Comment ne pas se défier des croyances qui flattent le cœur? Si nous avons une certitude, c'est que rien n'est tel qu'il nous le faudrait. » Dans *Journal d'un caractère :* « Quand on veut passer pour vertueux, il faut savoir s'indigner très haut de ce qu'on sort de faire. » En relisant ces anciens livres, on est frappé par la continuité de la pensée de Jean Rostand dont la rigueur n'a pas connu de défaillance, ni le pessimisme de corrections appréciables depuis l'origine. Tout se passe comme si les savants n'abandonnaient une excessive indulgence dans leurs appréciations morales que pour une sévérité excessive. A-t-on jamais rien formulé de plus dur (et peut-être de moins juste) que ces mots de Louis de Broglie affirmant que la matière paraît déterminée comme un homme paraît intègre : à condition de n'y pas regarder de trop près? Seule l'amertume de Jean Rostand s'est atténuée avec l'âge, au point de n'être presque plus sensible.

A son interlocuteur de la radio qui lui demande si telle phrase terrible était son dernier mot (« Sachons gré aux tracas de la vie, ils nous divertissent de son horreur »), Jean Rostand répond ceci qui s'achève sur un des aveux les plus émouvants auxquels on vit jamais moraliste s'abandonner :

Sûrement pas. D'abord cette phrase n'a rien à voir avec la science... C'est le moraliste et non le biologiste qui l'a écrite... Ensuite, elle ne doit à aucun titre être prise comme une conclusion... Contrairement à une opinion commune, j'estime que les « pensées » ne doivent exprimer que des vérités individuelles et momentanées... Au moment où la vie nous dispense une de ces épreuves dont elle n'est pas ménagère, la souffrance déborde le présent, et, pour ne pas être en reste avec elle, on est bien forcé de calomnier la vie.

De même que le moraliste reste toujours présent dans les œuvres scientifiques de Jean Rostand, l'expérience du savant affleure dès ses tous premiers livres où il n'est d'autre science apparente que celle de l'homme (la jonction entre ses activités littéraires et scientifiques ne s'étant effectuée qu'en 1939 avec *Pensées d'un biologiste*). La vocation scientifique de notre auteur précéda son talent d'essayiste. Il avait sept ans quand il lut le premier tome des *Souvenirs entomologiques* de Fabre qui « littéralement, le transporta », neuf lorsque le célèbre entomologiste proposait à Mme Edmond Rostand un scarabée sacré pour « le fervent néophyte », dix quand le même Fabre l'appelait « mon jeune disciple », onze lorsque Metchnikof lui écrivait : « Votre jeune enthousiasme pour les sciences me fait vous prédire une belle carrière de savant. » (Ces textes sont reproduits dans *Instruire sur l'homme.*) Dès cette époque, il était, nous dit-il, « violemment transformiste. » S'il s'est un peu éloigné de l'entomologie, il reste de ceux dont Fontenelle disait que le moindre insecte les touche plus que toute l'Histoire grecque ou romaine. La première publication scientifique de Jean Rostand date de 1920 et sa première œuvre vulgarisatrice de 1928. Mais ses travaux scientifiques sont assez anciens, de même que ses méditations à leurs sujets, pour que Roger Martin du Gard ait pu sans anachronisme dater de 1918 dans *Épilogue* cette note d'Antoine Thibault mourant :

Me suis remémoré les passionnantes conversations que nous avons eues, à Paris, quand Zellinger amenait son ami Jean Rostand passer la soirée avec nous... Singulière condition que celle de l'Homme dans cet immense univers. Elle m'apparaît aujourd'hui avec la même clarté qu'alors, quand nous écoutions Rostand la définir de sa voix incisive et désabusée, avec la prudente précision d'un savant, l'émotion lyrique et la fraîcheur d'images d'un poète.

Et c'est vrai qu'il est un poète — et se trouve réintroduit par cette voie au plus secret de cet univers de la beauté dont nous l'avions imaginé un peu vite exclu. Grand écrivain, d'abord, avec une admirable science de la virgule et tel que Roger Martin du Gard encore le célèbre dans l'hommage terminal d'*Instruire sur l'homme.* (« Un savant lorsqu'il écrit bien, écrit mieux que personne, » note

André Maurois dans sa préface.) Nous le voyons capable de transfigurer les noms scientifiques et de faire d'une énumération d'insectes une sorte d'incantation. Ainsi dans une étude sur Fabre, belle et peu connue (insérée dans *Instruire sur l'homme*) cette page où apparaissent « l'étrange Courtilière au ventre velouté, l'odorante Cicindèle, le lourd Xylocope couleur de vapeurs d'iode, le satanique Staphylin aux blanches cornes caudales, la glabre et incarnate larve du Cossus, le mâle céruléen de l'Hoplie, la Rosalie alpestre aux teintes de pastel »... De Darwin, qui prétendait que la pratique de la science l'avait privé du sentiment poétique, il nous dit que « c'est tout simplement que la poésie pour lui avait changé de forme. Jeune homme, il la cherchait dans les drames de Shakespeare ; plus tard, il la trouvait dans les corolles des Orchidées ». Là où ce fils de poète, Jean Rostand, n'a jamais cessé de la voir. Nous le découvrons susceptible d'indulgence pour les inexactitudes poétiques d'un Fabre, dont il ose même louer, lui savant rigoureux, les défaillances. Car « il faut le prendre tel qu'il est, avec son côté roman et conte de fées. Ce n'est pas pour produire plus d'effet qu'il embellit la vérité, mais parce qu'il la voit ainsi ; et la vérité de Fabre est tout de même une façon de vérité »... De même voit-il « une solidarité profonde entre les puériles élucubrations de Lamarck et les admirables divinations de la *Philosophie zoologique* ». Ou encore, indulgent en un autre domaine, pardonne-t-il à Pasteur ses moments de mauvaise foi dans la discussion, lui, Jean Rostand, qui est toujours si probe, car « c'était la mauvaise foi de celui qui, conscient d'avoir raison en bloc, veut gagner du temps dans le détail ». La fraîcheur d'âme de Jean Rostand, sa bonté, cet amour désespéré et tendre de l'existence, sa foi en l'homme en font le plus fraternel et le plus aimé des *hommes de vérité* dont l'exemple devrait nous permettre de mieux vivre tout en comprenant mieux la vie.

CLAUDE MAURIAC.

LES ESSAIS

APPRENTIS-SORCIERS

Je n'ai pas l'intention d'analyser ici le captivant ouvrage d'Albert Ducrocq : l'Ère des robots (1). *Ce serait plutôt l'affaire d'un spécialiste — encore que le mérite de ce livre soit, justement, de mettre à la portée des profanes (de ma sorte) les arcanes essentielles de cette science fascinante et pour eux assez obscure : la cybernétique, ou « science des machines capables de se gouverner », selon l'étymologie*

(1) Éd. Julliard.

(qui, assure Jean Paulhan, ne prouve rien...). Saine entreprise, et qu'on voudrait rassurante... *Car si, déjà, les automates d'un Vaucanson ou le joueur d'échecs de Maelzel avaient quelque chose d'insolite et d'un peu inquiétant, en ce qu'ils imitaient (bien sommairement) la vie, que dire des robots de la cybernétique, donnant à qui ignore leurs secrets le sentiment presque gênant d'une existence propre, autonome, — voire consciente? Au reste, leurs créateurs et Albert Ducrocq lui-même conviennent que, dans leur fonctionnement, quelque déterminable, quelque conditionné soit-il,* le hasard *a sa part et son rôle à jouer. Voilà qui laisse rêveur. Relisons* Frankenstein, *ancêtre de nos romans dits de « science-fiction »... Les savants ont une manière de jouer avec les secrets de la vie qui n'est pas, elle, tellement rassurante — et l'on se prend parfois à trouver aux créateurs de robots comme un air d'apprentis-sorciers...*

Il est vrai que lesdits romanciers de « science-fiction » sont là pour nous assurer, avec un idéalisme ingénu ou camouflé, de la maîtrise finale de l'homme sur ces super-machines auxquelles il rêve de donner naissance. L'optimisme scientiste est une belle chose. Albert Ducrocq, lui-même, s'en fait l'avocat chaleureux : « Abstraction faite, — *écrit-il,* — de ces noms prestigieux que l'Histoire nous présente aujourd'hui à la manière de phares solitaires dans la nuit des temps, l'homme n'apparut sur la Terre qu'au XVIIIe siècle : auparavant, la planète était peuplée d'enfants... » *Cette enfance de l'homme prit fin lorsque* « le merveilleux disparut », *lorsque lui succéda l'assurance que* « les lois de la matière relevaient non de l'art ou du sentiment, mais de la mécanique » *car, dès lors,* « l'homme avait conquis la force. » *Bien sûr. Mais encore?... Dans son livre sur Einstein* (1), *Antonina Vallentin rapporte un mot troublant du savant. On assurait à Albert Einstein que, si ses travaux avaient permis la mise au point de la bombe atomique, sa responsabilité n'était en rien engagée dans l'utilisation qu'on en avait faite, qu'on pourrait en faire : « Oui, dit Einstein, mais c'est tout de même moi qui ai pressé le bouton... » Le forgeron de jadis, qui trempait l'acier d'une épée, n'était pas non plus responsable du sang qu'elle ferait couler. (Encore ne tuait-elle qu'un homme à la fois...) Et M. Nobel, après avoir inventé la dynamite, a pu se donner bonne conscience en fondant un prix de la Paix — qu'on décerne, à l'occasion, à quelque général.*

Tout cela ne nous éloigne pas tellement des robots. Ceux auxquels donne naissance la cybernétique en sont bien encore à « interpréter » des œuvres d'art (comme la Calliope *de M. Albert Ducrocq) ou à prendre l'aimable apparence d'animaux domestiques. Mais je rêve parfois au* dernier *robot, dont la perfection sera telle qu'il sera capable* aussi *de détruire son créateur — et la création tout entière. Cette part du « hasard », soulignée par M. Albert Ducrocq, dans le fonctionnement des super-machines — ça ne vous dit rien? Le jour où la vie et la mort de l'homme se joueront à pile ou face dans les circonvolutions compliquées de quelque cerveau électronique, qui pourrait dire ce qui en résultera? Aujourd'hui déjà, où c'est dans quelques cerveaux*

(1) *Le drame d'Albert Einstein*, à paraître aux Éd. Plon.

humains *que se décide le sort de millions d'êtres, n'en avons-nous pas comme un avant-goût?*

Ah, je pense avec amitié à ce M. Walstrom, ingénieur à Los Angeles (Californie), dont les journaux annonçaient récemment qu'il avait mis au point, au prix d'un long travail, un appareil parfaitement inutile, *incapable de produire quoi que ce soit, fût-ce du bruit... et qu'il travaille à présent à construire une machine à calculer* « dont la particularité est qu'elle se détraque dès sa mise en marche ». *Humoriste, poète, mystificateur, il n'importe : ce M. Walstrom me plaît. Il est peut-être de ces hommes-enfants dont nous parle Albert Ducrocq — pour qui* « conquérir la force » *n'est pas un objectif tellement important. Il ne croit peut-être pas au* « *progrès* ». *Il ne croit peut-être à rien. Je pense encore à ce qu'écrivait Montherlant :* « Tout le mal qui est fait sur la terre est fait par les convaincus et par les ambitieux. Le sceptique sans ambition est le seul être innocent... »

Non, la cybernétique — même expliquée par l'optimiste Albert Ducrocq — n'est pas tellement rassurante...

CLAUDE ELSEN.

PIERRE EMMANUEL

L'OUVRIER DE LA ONZIÈME HEURE

Pour la petite génération dont je fais partie, Pierre Emmanuel signifie particulièrement la Voix des Poètes de la Résistance. Ce sont des souvenirs. Et pour nous qui moins de deux ans après la Libération très très vite avons vieilli, il n'est point prématuré de rappeler aujourd'hui ces souvenirs comme Pierre Emmanuel le fait dans : *l'Ouvrier de la onzième heure*.

Rappeler ce temps-là, qui libéra autant nos faiblesses que nos courages, c'est rappeler les camaraderies et les dialogues qu'il permit, et qui, cahin-caha, se sont prolongés quelques années...

C'est déjà fini.

Jusqu'alors, tous ceux qui tentèrent d'évoquer *notre* avant-guerre, *notre* guerre, et la Libération, étaient visiblement encore de parti pris. L'image qu'ils en donnèrent était peinte ou en rouge, ou en blanc, ou en noir. Nous nous en trouvions flattés, écœurés ou révoltés.

Et sans doute ceux très nombreux qui au nom de principes moraux, sociaux, théologiques et politiques, ont détesté la Résistance trouveront dans l'autobiographie de Pierre Emmanuel de quoi se confirmer dans leur bonne conscience.

Pierre Emmanuel a pris ce grand risque en nous livrant sa confession.

Car il ne s'agit pas pour une fois d'Histoire de France, mais de l'histoire d'un homme, d'un seul homme, tel qu'il est, haut, bas, plein, creux, vivant, désolé, isolé, Pierre Emmanuel : un seul homme, un homme très seul.

Je ne sais pas comment les autres sont bâtis, mais à chaque page, je suis obligé de reconnaître qu'une part de moi-même, inavouée et rarement la plus flatteuse, est dévoilée. Si Pierre Emmanuel m'oblige à me passer, sans rémission, au crible, c'est que lui-même, le pre-

mier, s'examine sans aucun ménagement. L'exactitude de son examen semblerait même provenir de quelqu'un placé en dehors de lui, au-dessus de lui, si, parfois, le ton ne s'échauffait, retrouvant une exaltation dont ce livre est avant tout le procès.

En arriver là, réclame une belle qualité d'âme.

A cette qualité d'âme tient la qualité d'un style.

Chaque mot porte.

A ce propos, pour être exact, je dois dire que tout en accordant à la Résistance et au communisme la place la plus importante parce que les deux le méritent, Pierre Emmanuel prolonge son examen de conscience de 1936 à la mort des époux Rosenberg. C'est pourquoi *l'Ouvrier de la onzième heure*, devient en quelque sorte la suite de cet autre livre : *Qui est cet homme*, que l'on a envie et besoin de relire. De telles œuvres sont riches et rares. Pour livrer et donner une présence de soi-même aussi forte, détachée, et féconde, il faut, je crois, beaucoup plus que de la lucidité et du courage : La connaissance de Dieu.

(Éd. du Seuil.) R. M.

MARCEL PROUST

CORRESPONDANCE AVEC SA MÈRE

(1887-1905)

Marcel Proust est de ces écrivains qui mettent le meilleur d'eux-mêmes dans leur œuvre : comment s'étonner que les lettres écrites à une mère, si chérie soit-elle, ne l'emportent pas en intérêt sur tel volume de la *Recherche du temps perdu?* Le désir évident de lui plaire, de la rassurer, de poursuivre avec elle la confiance et l'abandon de l'enfance oblige Proust à lui cacher toute une partie de lui-même, une fois qu'il a cessé d'être ce qu'il était jadis, ce qu'elle croit qu'il est resté : le petit garçon qui ne pouvait s'endormir si sa maman, après l'avoir bordé, ne lui avait donné comme viatique pour le voyage nocturne, le plus tendre des baisers.

Cette affection qui garda toujours quelque chose des amours intransigeantes et absolues de l'enfance, explique le grand nombre de lettres qui ne contiennent guère que des tendresses, des cajoleries et des bulletins de santé. Elle ne légitime pas la place démesurée donnée aux questions de pourboire dans les hôtels, aux notes de blanchisserie, aux potins mondains, aux affaires de pur snobisme. En revanche, elle donne un relief étonnant, une douceur poignante à telle lettre de décembre 1903 où l'amour filial, la graphomanie, le goût du détail et l'obsession de la maladie sont mêlés d'une façon si particulière que seul Proust peut l'avoir écrite : « Sentir nos sommeils et notre veille répartis sur un même espace de temps aura pour moi tant de charme. Je m'étais couché à 1 heure et demie dans ce but, mais ayant eu besoin de me relever, il m'a été impossible de retrouver mon épingle anglaise (qui ferme et rétrécit mon caleçon). Autant dire que ma nuit était finie. J'ai cherché à en trouver une autre dans ton cabinet de toilette, etc., etc., et n'ai réussi qu'à attraper un fort rhume dans ces promenades (fort est une plaisanterie), mais d'épingle pas. Je me suis recouché, mais sans

repos possible. Du moins très bien tout de même, je charme la nuit du plan d'existence à ton gré... »

Cette correspondance intéressera surtout ceux qui s'occupent de l'histoire littéraire et qui étudient l'œuvre proustien : ils y verront, dans leur naïveté, les documents qui ont servi à l'élaboration de certains passages de la *Recherche du temps perdu*. Philip Kolb qui a présenté ces lettres de façon exemplaire, si soucieux de tout expliquer qu'il va jusqu'à donner les dates de naissance et de mort de François Maigre, le coiffeur de Proust, a relevé toutes les « concordances. » Il nous est loisible de comparer la scène originale avec la scène transformée par l'art du romancier : on verra que Marcel Proust invente à peine ou que les lignes de métamorphose sont déjà esquissées, toutes inconscientes qu'elles sont, dans le premier jet de la lettre.

Si nous n'apprenons rien de nouveau sur Proust, nous faisons connaissance avec Mme Proust par ses propres lettres autant que par celles de son fils. Elle écrit fort bien, avec une vivacité, un charme et une précision qui sentent Mme de Sévigné Cette femme cultivée, volontaire et vigilante, excita les premiers essais littéraires de son fils et soutint ses efforts défaillants de traduction. Elle rêvait pour lui de gloire, mais elle mourut bien avant que la gloire échût en effet à Marcel Proust. Qu'aurait-elle pensé de l'œuvre romanesque, désormais fameuse, de son fils, si elle avait pu en avoir connaissance? Je gage qu'elle avait l'esprit assez distingué et l'âme assez haute pour n'en retenir que le génie.

(Éd. Plon.) MARCEL SCHNEIDER.

TATIANA TOLSTOI
JOURNAL

Il est difficile d'être l'enfant d'un grand homme. Si l'on se révolte contre lui, on s'use en vain et la postérité ne nous pardonne pas cette insoumission devant le génie. Si en revanche on s'abandonne, on risque fort d'être dévoré par son propre père : le génie ressemble à Saturne.

Tatiana Tolstoï, dont vient de paraître chez Plon le *Journal* de 1878 à 1919, soit de sa quatorzième à sa cinquante-cinquième année, a su éviter ce double écueil : elle s'oppose à Tolstoï en esprit, mais elle s'unit à lui par le cœur. Elle admire tout en conservant sa lucidité et elle aime sans faiblesse. Son *Journal* constitue un document émouvant et exemplaire de la façon dont on supporte cette situation délicate : être la fille aînée d'un écrivain illustre.

Nul esprit d'opposition systématique à son père, comme il arrive souvent dans ce cas particulier, ne se manifeste chez elle. « On m'a élevée de façon remarquable, écrit-elle en 1880. On m'a donné juste ce qu'il fallait de liberté, et l'on m'a disciplinée avec mesure aussi. Maintenant on me laisse libre de me former à ma guise... » Mais elle ajoute : « Je sais bien ce que papa désire : que je sois la princesse Marie (Marie Bolkonsky, dans *Guerre et Paix*), que je ne pense jamais aux amusements, aux jeunes gens. » La pauvre Tatiana se fait un scrupule d'aimer la toilette, les bals, les plaisirs de la société. Plus

tard elle rougira de recevoir de l'argent de ses paysans quand elle leur vendra des terres. « Comme toujours lorsque je me suis tant soit peu amusée, écrit-elle en 1887, je commence à me tourmenter et à broyer du noir. Dès l'instant que je vis, j'ai des devoirs à remplir. »

On voit combien la forte personnalité de Tolstoï assiégeait les esprits de ses enfants : le scrupule religieux (une religion fort libre, sans dogmes) et moral (une morale rigoureuse, absolue) obsède chacun d'eux. A Yassnaïa Poliana, chacun tient son journal, fait examen de conscience, se pose toujours des problèmes d'ordre moral et social. Ce devait être une atmosphère étouffante, contraignante à tout le moins. André Maurois, qui a bien connu Tatiana Tolstoï et qui préface ce *Journal*, écrit en conclusion que ce livre lui semble l'épilogue de *Guerre et Paix*. Chez les Bolkonsky pourtant l'atmosphère familiale était plus libre, plus aimable, plus cordiale aussi; les désaccords entre Tolstoï et sa femme gâtaient plus d'une soirée et l'écrivain, malgré lui peut-être, était plus rigide que le vieux prince. « Papa ne cesse de me faire réfléchir au bien et au mal, écrit sa fille : non qu'il m'en parle, mais en sa présence je sens toujours clairement ce qui doit — ou au contraire ne doit pas — me préoccuper dans la vie; ce qui est important ou sans intérêt. »

Les principes de Tolstoï, nous les voyons incarnés dans sa fille : « Fais ton devoir, advienne que pourra — Aimer et servir. » Elle a pris ces deux devises, elle a essayé de les faire passer du plan de la morale dans celui des faits. Elle qui avait tant médité sur le droit de propriété, sur le don de ses terres aux paysans, l'Histoire a mis un terme à ses tourments et à ses débats intérieurs : la Révolution de 1917 l'a dépouillée de tout. En exil, dans la pauvreté, dans la gêne parfois, elle ne s'est jamais plainte, elle songeait à son père. La pensée qu'il l'approuvait suffisait à la rendre heureuse.

Tatiana méritait d'être la fille de Tolstoï; il suffit de lire son *Journal* pour s'en convaincre.

(Éd. Plon.) M. S.

JEAN PARIS

HAMLET
OU LES PERSONNAGES DU FILS

Cet essai a un mérite rare : sans trop solliciter les textes il rejette tous les schémas d'explication traditionnels qui faussent le théâtre de Shakespeare, comme tout théâtre. Jean Paris ne dit pas que le théâtre est action, ne s'interroge pas sur l'utilité de telle ou telle scène ni sur la prétendue obscurité d'un personnage qui ne serait due qu'à la négligence du génie. Jean Paris ne refait pas Hamlet. D'un théâtre symbolique où les idées se mêlent aux passions, où l'intelligence, l'histoire, l'avènement d'un monde et d'une époque prennent pour le charme de l'éternité des visages jeunes et éphémères, il donne une interprétation symbolique également et tout intellectuelle. L'idée essentielle de ce nouvel Hamlet, que l'auteur dit révolutionnaire, est très voisine de celle que Brasillach découvrit si brillamment à propos de Giraudoux et de Racine.

Brasillach l'appelait le mythe du miroir. L'Infante est l'image atténuée de Chimène, Suzanne de Judith, Fortinbras et Laërtes sont les doubles d'un Hamlet qui ne prend toute sa signification qu'incarné en Laërtes et Fortinbras. C'est la loi merveilleuse d'un art où l'auteur se répond à lui-même. Œnone est la part trouble de Phèdre qui se veut innocente et pure. Grâce au miroir, Jean Paris donne à Hamlet, une portée historique et philosophique où l'avènement d'un univers se confond dans un chaos qui devient clarté avec l'avènement d'un royaume.

Seulement la beauté et la force de la thèse sont compromises par l'abus des ablatifs absolus, des relatifs de liaison, par un style dont la secrète ou inconsciente latinité évoque par sa gaucherie le Valéry des mauvais jours.

(Éd. du Seuil.) JEAN-BERNARD RAIMOND.

ÉDOUARD DOLLÉANS

HISTOIRE DU MOUVEMENT OUVRIER DE 1921 A NOS JOURS

Avec ce troisième volume, M. Édouard Dolléans arrive à la période la plus récente et la plus troublée de l'histoire du monde ouvrier. C'est celle du passage en Allemagne du socialisme révolutionnaire au national-socialisme, de l'expansion à la répression, puis à la renaissance d'un syndicalisme démocratique. Pendant cette période, la Russie a connu la révolte des marins de Cronstadt, en 1921, contre la bureaucratie soviétique, mais aussi toute la série des plans quinquennaux et la consolidation du stalinisme. En France, c'est l'époque du 6, puis du 12 février, des conventions collectives et l'apparition, en tant que force politique, du syndicalisme chrétien; c'est encore, après la guerre, la scission à l'intérieur de la C. G. T. et la création, en 1947, de la centrale Force Ouvrière. Aux États-Unis, avec l'élection de Roosevelt à la présidence en 1932, le syndicalisme se développe et prend du poids, mais la loi Taft Hartley de 1947 retient l'élan des deux grands syndicats, AFL et CIO, élan que la victoire sur la General Motors (une des plus grandes sociétés de construction automobile américaine) avait donné.

Période troublée donc, mais aussi contradictoire puisque, tandis qu'ils perdaient leur liberté avec Hitler, les ouvriers allemands voyaient le nombre des chômeurs se réduire de plus de 5 millions à 38 000 seulement en 1939, et qu'en Russie les derniers plans quinquennaux se préoccupent de l'amélioration du logement ouvrier et des conditions de travail. Période troublée, contradictoire, dont l'exposé resterait confus si M. Édouard Dolléans ne l'ordonnait selon trois grands principes. Le premier est qu'il importe moins de rechercher des explications que de jeter une lumière égale sur tous les faits significatifs; comme dit Alain, retenir que « le but réel de la science n'est pas tant d'expliquer que de découvrir ». Le second s'appuie sur cette conviction que le monde ouvrier trouve sa force au dedans de lui-même, que ses liens avec l'extérieur restent mystérieux comme ceux de toute créature avec son entourage. Le

troisième serait qu'il s'agit moins de faire de l'histoire que de la sociologie, c'est-à-dire d'orienter toutes les analyses en fonction du présent.

Alors, il apparaît que les deux événements décisifs, de 1921 à ce jour, sont d'une part la révolution russe et d'autre part la grande dépression économique de 1929. Après ces deux coups, dans une volonté presque constante de dépasser les concepts du XIXe siècle, la tendance profonde est de substituer à un État de citoyens un État de producteurs. Et deux voies s'ouvrent, à ce moment, devant les politiques. Ou bien, les intérêts des industriels sont assimilés à des intérêts nationaux et jouissent d'une sorte de prééminence; on se dirige vers toutes les formes du fascisme et du national-socialisme. Ou bien, ce sont les intérêts de la production qui sont assimilés à des intérêts nationaux, et au nom de la production un régime de dictature s'instaure comme en Russie.

Voilà ce que fait ressortir avec force M. Édouard Dolléans, à cette vue d'ensemble s'ajoutant toute une série d'analyses sur l'éclatement des anciennes professions artisanales, leur reconstitution à l'intérieur même de l'usine et on se souviendra à ce propos du livre de M. Hyacinthe Dubreuil dont nous avons rendu compte récemment. « L'histoire du monde ouvrier » reprend encore, après James Burnham et sa « Managerian Revolution », l'étude critique d'une nouvelle classe sociale : celle des techniciens. Mais ici elle se trouve précédée de tout un exposé historique qui ajoute grandement à son autorité.

(Éd. Armand Colin.) JACQUES NANTET.

LES ROMANS

LE ROMAN INDIGESTE

Il y a longtemps que Raymond Guérin s'est juré de tout dire. Il l'a fait dans l'Apprenti, Parmi tant d'autres feux*; il s'y acharne encore aujourd'hui dans* les Poulpes. *Sans doute s'imagine-t-il créer de cette façon un homme enfin complet, digérant, forniquant, borborygmeux et ratiocinant, plus authentique que toutes les marionnettes que les littérateurs ont fait danser au cours des âges devant nos yeux.*

Curieuse naïveté. On remarquera tout d'abord que, loin de tout dire, Guérin n'écrit que ce que les autres ont omis d'écrire, certes souvent par hypocrisie, mais aussi peut-être par une très juste estimation de ce qu'est l'homme et des moyens qu'il faut employer pour évoquer sa complexité. Son réalisme est un contre-idéalisme, sa prétendue impartialité un choix qui lui est imposé par sa colère contre les bien-pensants et par la grossièreté des mots qu'il utilise, dont il ne mesure

pas l'excessive efficacité. L'inventaire du réel qu'il nous offre à feuilleter est faussé d'avance.

Mais il y a plus grave. En se mettant au service de la vérité, Guérin ne s'est point posé de questions sur les règles élémentaires qui en commandent la recherche. C'est un homme pressé. L'apparence lui suffit. Il se laisse diriger par l'impression. Rien ne l'écarte jamais de l'égocentrisme le plus étroit. Et finalement il conclut, avec la même déconcertante désinvolture que nombre de nos écrivains d'aujourd'hui, de l'expérience personnelle à la pseudo-objectivité du mythe universel. Ce que nous savons de la relativité de la pensée humaine ne l'a pas incité à distinguer différents aspects du réel, mais l'a autorisé à tout mélanger. Comme dit Gascar dans les Bêtes, *« il est toujours plus simple de croire » que d'expliquer. On sacrifie à l'allégorie, on se crée une image légendaire de soi-même pour s'épargner de réfléchir. Il y a de la veulerie dans cet idéalisme en surimpression sur une réalité terrible, dont tant de nos contemporains nourrissent leurs œuvres.*

Et maintenant, résumons-nous. Guérin n'est pas un naturaliste, puisqu'il rejette toutes les règles intellectuelles qui garantissent l'authenticité de notre savoir, puisqu'il n'a même aucune foi en la réalité du monde. Mais il n'est pas plus un idéaliste, puisqu'il subordonne le pouvoir de l'esprit à la sensation, à l'humeur, au tempérament, et le réduit au rôle de commentateur impuissant d'une réalité donnée. Comme il se définit lui-même à travers son personnage, il n'est « ni volontairement maître, ni volontairement esclave ». Il dit non à tout.

Ce qui laisse perplexe devant une telle prise de position, ce n'est pas que des hommes aient pu l'adopter. Les temps que nous vivons sont assez monstrueux pour l'expliquer. Mais ces gens-là se taisent. Guérin au contraire défend et exalte son refus. Il fait acte de révolte. Il écrit. Au nom de quoi? Par le moyen de quoi? Comment ne se rend-il pas compte que dans la mesure même où il parle, il se distingue de son propre personnage? En empruntant à la civilisation son plus haut mode d'expression, fatalement il se compromet. Déjà les uns affirment que son souci de tout dire fait de lui un esclave de la réalité, tandis que d'autres, sensibles à son cri de révolte, en font un futur maître. Il n'y a rien là que de très naturel. S'il aligne des mots, le romancier se condamne à sortir de son silence désapprobateur, à décrire servilement ou à juger hautainement. Ce choix le guette à chacune des pages de son œuvre, et le malheur veut qu'en s'obstinant à ne pas le voir, il s'enferme dans une équivoque stérile.

En vain Guérin s'efforce-t-il de définir les Poulpes *comme une « fiction » et « l'ébauche d'une mythologie de la réalité ». Cette œuvre aspire à être complète, mais, à y regarder de près, elle est d'une indigence rabâcheuse et hâtive. Elle se donne pour un appel à la résistance, mais elle lasse et démoralise. Elle ridiculise la parole et recourt pourtant aux procédés artistiques les plus éprouvés qui soient. Littérature ou antilittérature ratées? On hésite à trancher tant il est vrai qu'on ne peut décrire la ruine de la société sans entraîner le langage dans le désastre. Mais il est également évident que pour persuader le lecteur de cette catastrophe, on ne peut faire que de bons livres. Il y a fort à parier que Guérin s'estime aussi incompris d'être traité*

d'excellent que de mauvais écrivain. Au fait, il n'est ni l'un ni l'autre, car loin d'être une synthèse de ce qu'il pense de sa condition de romancier, sa biographie de M. Hermes ressemble à un « débourrage » de crâne torrentiel et bourbeux, d'une effrayante abondance, auquel l'auteur se livre pour se masquer les vraies alternatives et les options obligatoires qui devraient se poser à lui. Il ne saurait faire honneur aux exigences de son sujet : il souffre d'embarras gastrique.

On reconnaîtra là l'un des drames de notre époque. Il est évident que depuis un siècle les rapports que l'homme entretient avec l'univers, ses semblables et lui-même ont totalement changé. L'espace où il se meut de même que le monde intérieur où il médite n'ont plus rien à voir avec le passé. Certains feignent de l'ignorer et continuent de considérer les moyens d'expression humains comme éternels et indépendants de la réalité dont ils rendent compte. Ils ont tort. D'autres ont compris qu'une révolution avait eu lieu. L'actualité les passionne. Ils se remplissent de sensations nouvelles. Disons aussi que les événements fondent sur eux, les étouffent et les écrasent. Ils n'ont pas le temps d'assimiler, ni l'à propos de se mettre au régime pour habituer peu à peu leur esprit à tant de nourritures insolites. Baffreurs ou gavés de force, les voilà qui se précipitent aux lavabos. L'angoisse qui les étreint et qu'ils nous font partager, le dégoût qu'ils éprouvent pour tout, leur manière même de résister au mal, par une sorte d'apathie, ou de s'y complaire par veulerie, sont les signes qui accompagnent une indigestion. Si bien que leur prétendu universalisme ne traduit pas tant leur appétit de savoir que l'incapacité totale où ils sont de supporter le XXe siècle. Ce sont des inadaptés.

Faute de se donner du recul, de se forger des armes neuves, par bêtise, paresse, précipitation, par méconnaissance de ses pouvoirs et de ses devoirs, la littérature est malade. La plus élémentaire prudence commanderait qu'elle se munisse de formes et de techniques inédites avant de manger de l'homme complet... pour le vomir. Tout le monde sait que le vin nouveau fait éclater les vieilles outres. Joyce, semble-t-il, l'avait compris.

GEORGES PIROUÉ.

MAIS LA CHARITÉ, QU'EST-CE QUE C'EST?

Périodiquement, les romanciers font du curé. Mais les raisons que Bernanos avait d'animer — *anima mea!* — son curé d'Ambricourt dépassent de beaucoup trop les bonnes intentions de Graham Greene, Daniel Pézeril, Béatrix Beck, Gilbert Cesbron (pour ne citer que les plus populaires), pour qu'on puisse jamais comparer le *Journal d'un curé de campagne* à l'un de ces nombreux romans qui exhibent des prêtres, et dont les deux derniers parus sont signés par M. Roger Bésus, un militant instruit, ouvert et tenace, et par M. Bruno Gay-Lussac, un homme de lettres, généreux et passionné.

Ces deux derniers romans, publiés à la même heure, ont été à peu près partout étudiés et comparés. Ils situent peut-être plus que leurs auteurs, les deux maisons d'édition qui les poussent : les éditions du Seuil, avec *Cet homme qui vous aimait,* de Bésus ; les éditions Julliard, avec *la Mort d'un prêtre,* de Gay-Lussac. Parmi les éditeurs qui se sont imposés depuis la Libération, ces deux-ci sont incontestablement les plus vivants et les plus courageux, — sur le plan de l'esprit, et celui du commerce.

Ces deux livres donc — qui ne sont pas des premières œuvres puisque Bésus s'est déjà attiré une solide audience avec *le Refus,* et Gay-Lussac le prix Barthou avec *la Ville dort* — méritent le succès, leur succès, même si ce n'est qu'un succès de circonstance qui pourrait devenir pour Gay-Lussac le Prix Goncourt ou autre, et pour Bésus d'être publié en feuilleton dans un grand quotidien, sans parler des adaptations radiophonique et cinématographique... D'ailleurs les critiques littéraires les ont chaudement accueillis, longuement résumés, et sauf Luc Estang dans *la Croix,* paresseusement commentés.

Il faut le dire, ce ne sont pas des œuvres très originales. Leurs personnages sont de confection : le châtelain qui invariablement a une fille appétissante, le maire, le docteur anticlérical, l'instituteur anarchiste, le commerçant, la mauvaise tête, l'idiot du village, enfin la bonne du curé comme vous pouvez voir :

(Gay-Lussac) : Adossée au mur, une vieille femme solide et joviale tricotait, une pelote pressée sous le bras. Elle leva les yeux au-dessus de ses lunettes. Il murmura, le souffle coupé :

— Vous n'auriez pas dû m'attendre, madame Bertie ; votre famille doit s'impatienter.

— Allons donc ! vous voudriez pas que je laisse là votre dîner.

Le prêtre jeta un rapide coup d'œil sur la table :

— Je me serais bien débrouillé.

— Alors, vous l'avez vue, votre église? Elle vous plaît? dit-elle, gouailleuse.

— Oui, elle me plaît.

Mme Bertie avait retiré ses lunettes et roulait son tricot :

— Moi, je n'en connais pas de plus pauvre, dit-elle avec dépit. C'est normal, depuis dix ans que nous n'avons pas de

(Bésus) : Des larmes bordaient les paupières lasses de cette femme qui approchait la soixantaine, cette longue femme triste, vêtue modestement, qui attendait le jeune prêtre désigné par l'Évêché de Bayeux pour occuper la paroisse vacante de Brétigny...

... Il aperçut (son) ombre, noire et qui bougeait. Le sifflement aigu du vent dans les arbres passait au-dessus de sa tête. Malgré lui, il frissonna, appuya sur la droite. Mais l'ombre commença d'obliquer. Elle voulait manifestement le rejoindre. Il s'arrêta.

— Monsieur le curé?

Il reconnut à la voix que cette ombre était celle d'une femme âgée.

— Oui, dit-il.

Il avança d'un pas pour soutenir celle que l'émotion après le froid faisait chanceler...

— ... Pardonnez-moi, mon-

prêtre... Allez, je m'en vais. (P. 12, 13.)

sieur le curé... mon émotion... je veux dire, le froid... Je suis Adélie Boissel, votre servante...

Et ils avaient repris la route qui mènerait le prêtre au cœur de sa paroisse. (P. 9, 40 et 51.)

La porte est ouverte. Les décors sont conséquents, et déjà démodés : Bésus divise son village par l'artifice d'un Centre de recherches atomiques gagné par le communisme. Gay-Lussac divise le sien entre maquisards et demi-miliciens, entre pauvres et riches. Ces deux paroisses comme il se devait sont à peu près mortes. Vous pouvez imaginer les problèmes d'apostolat que cette situation conventionnelle soulève. Je ne crois pas que Gay-Lussac soit très préoccupé par ces problèmes dont il pose cruellement quelques détails dans son livre. Bésus, au contraire, les connaît par cœur, les illustre, les provoque, les remue, et cela fait un étalage sympathique, discutable et, à la longue, décevant, mais je comprends que les catholiques qui se disent militants, pour ce livre, puissent se battre, car ils sont là chez eux et baignent dans leur jus : qualités et défauts, sublimes et insupportables, tout y est !...

L'esprit appelant la forme, là est la différence essentielle entre ces deux romans : l'épaisse histoire de Bésus est apologétique et romaine ; le petit drame de Gay-Lussac est littéraire et chrétien. A preuve, ces dialogues entre deux générations de prêtres :

(Gay-Lussac) : ... Puis, d'une voix lointaine :

— Vois-tu, ils ont raison ! Ceux qui sont chargés de franchir les grandes étapes, ce n'est pas parmi nous, curés de campagne, que l'Église les choisit. Notre boulot, c'est d'obéir. Tu as fait le tien ce soir, et rudement proprement ! Maintenant, il faut que je fasse le mien : c'est moins rigolo... On a beau se dire qu'on n'est bon à rien, ça fait tout drôle quand on pense aux belles idées qu'on se faisait au séminaire. Mais tu as été gentil, et çà ça compte. Dans un sens j'ai de la veine !...

Il se tut. Les deux hommes se tenaient tout près l'un de l'autre, et soudain le vieux prêtre sentit la main de l'abbé Milo qui serrait la sienne. Ils restèrent sans rien dire, les

(Bésus) : ... Des paroissiennes comme çà, si seulement on en avait encore beaucoup...

Il s'interrompt pour se tamponner les yeux avec un grand mouchoir déjà humide.

— ... Bien sûr, elle et ses semblables, vous les traitez peut-être de bigotes, comme c'est la mode aujourd'hui...

Il ne peut prononcer de longues phrases sans que sa voix fléchisse.

— ... Et on le leur a fait suffisamment sentir qu'on avait assez de leur présence. Mais par qui les a-t-on remplacées? Devant qui dites-vous votre messe chaque jour?

L'abbé Annebault s'aperçoit que cette voix brisée porte loin. Il hausse les épaules.

— Bien sûr, l'église est vide !

Le vieillard penche en avant.

doigts maladroitement enchevêtrés.

— Je t'ai tutoyé... Ça t'ennuie?

— Vous me soulagez, balbutia le jeune prêtre.

— Quel âge as-tu?

— Trente ans.

— Trente ans... Écoute, je vais te dire quelque chose. Pour de vieux prêtres comme moi, l'obéissance est le dernier acte de foi. N'oublie pas ça : rester dans l'Eglise avant tout, même si le Christ ne nous parle plus. Il y a beaucoup de vieux prêtres à qui Il ne parle jamais, tu m'entends? — il lui serra le bras avec vigueur. — Et cependant le Christ est partout, sur la face des hommes d'abord. Si un jour tu ne peux plus prier, souviens-toi qu'il existe toujours un chemin pour garder l'Espérance : le regard des autres.

La pluie glisse contre les carreaux. Tout est silence. Sur sa croix le Christ semble s'abandonner non d'amour mais de lassitude.

— Allez, je vous plains... non, je ne vous plains pas, Dieu saura où vous trouver. Mais pour le reste ! La Société oublie le Christ, eh bien, le Christ, à son tour, l'oublie...

L'abbé Annebault a un sursaut que le vieillard a prévu : la main faiblement dressée, il le retient de parler.

— Pour une conversion faite, combien d'abandons?... Je sais que l'optimisme est de règle, mais...

Oppressé, il demeure la main haute pour conserver la parole.

— ... Nous sentons bien que tout se débande autour de nous... Cette idée de faire de la France un pays de Mission, n'est-ce pas un symptôme de décadence définitive plutôt qu'une raison... d'espérer?

Oui, c'est émouvant, trop facilement émouvant. Gay-Lussac « fait » du cinéma, quand Bésus « fait » du théâtre, théâtre qui tourne vite en feuilleton, les proportions aidant (corps 10, 40 lignes à la page, 455 pages) (à titre de comparaison, le roman de Gay-Lussac tient dans 227 pages, 35 lignes à la page, corps 12)...

Mais quelque tempérament que vous ayez, si vous n'avez pas encore lu ces deux ouvrages, vous finirez par les lire, car ils sont passionnants, et vous serez passionnés, comme les critiques littéraires eux-mêmes qui ont pu traiter hâtivement de chefs-d'œuvre deux livres chaleureux certes, mais qui, somme toute, restent mélodramatiques, à gros effets, et mal écrits.

Bagarres, assassinats, avortements, morts, viols, opérations chirurgicales, agonies, accidents, enterrements, suicides, miracles... rien ne manque des gros moyens. Il est vrai que Gay-Lussac, lui, ne vise qu'à dramatiser, et il y parvient sans peine. Sans doute n'a-t-il pas le *regard* de son oncle François Mauriac, ni le *pouvoir* de Graham Greene, mais des deux il a retenu quelques recettes. Son roman est une adroite succession de faits divers. Celui de Bésus, une maladroite collection de faits dramatiques. Bésus en resterait excusable puisque tous les moyens jusqu'à la grandiloquence et l'extravagance lui sont bons pour démontrer à tout prix ce qu'il veut démontrer, oui, il resterait, *par amitié*, excusable, si son écri-

ture était ou plus exceptionnelle, ou plus modeste. Bésus hélas ! croit bien écrire. Gay-Lussac de son côté veut bien écrire. Moi ça m'agace, et me gâche le plaisir de lire. Tenez, au hasard...

(Gay-Lussac) : Des mouches se posaient sur l'estomac affaissé où se prolongeaient les vibrations du cœur... (P. 65.)

Une odeur fade montait de la rue étroite où circulaient les derniers trolleybus dont le grésillement électrique sur le câble aérien semblait arroser d'étincelles la ville brûlante... (P. 117.)

Son regard erra timidement sur les lits... (P. 122.)

Une morve brune, figée sur la lèvre supérieure, ressemblait à une blessure purulente. L'autre enfant offrait son dos nu et le chapelet saillant de sa colonne vertébrale... (P. 130.)

Des voix montaient de l'enceinte du domaine, coupées de silence que déchirait parfois un rire absurde qui traversait le crépuscule comme une étoile filante... (P. 185.)

Etc...

(Bésus) : Le ciel demeurait immobile au-dessus du vent qui usait un chêne tortu, dans le bruit que fait un archet sur une corde grave... (P. 32.)

Une flamme aiguë brunissait ses petits yeux sombres... (P. 46.)

L'ombre est une mer profonde où elle va se jeter... (P. 209.)

Il y eut comme une écharpe d'intimité pour les nouer tous les trois... (P. 320.)

N'est-ce pas plutôt la confiance imperturbable du prêtre qui donne un faîte au rassemblement qu'ils forment tous quatre?... (P. 344.)

Et par ce début d'après-midi, octobre achevé, Pévédec devenu maire de Grétigny, sur le chemin couvert de feuilles mortes, il va au château... (P. 405.)

Etc...

Oui, etc. Et c'est dommage, car ce ne sont pas des défauts de jeunesse. Visiblement Bésus et Gay-Lussac ont une grande confiance en leur œuvre, à tel point que le roman de Gay-Lussac du premier au dernier mot se retient de respirer, tandis que celui de Bésus au contraire halète, s'essouffle, tousse, crache, mouche. Bésus fait feu de tout bois, Gay-Lussac fait feu de bois sec, celui-ci pour le plaisir du beau feu, celui-là par un constant souci de déchaîner *son* incendie.

Enfin, quant à la forme, ils ont tous deux ceci en commun, qui n'est pas seulement propre à eux seuls, ni à la littérature contemporaine, mais aux journaux, magazines, modes et cinémas, — l'impudeur. Toute pudeur n'est pas respectable, mais toute impudeur est un irrespect. La complaisance, entre autres de ces deux romanciers, à nous titiller en même temps que leurs personnages, n'est plus du tout, au XXe siècle, une qualité. Qu'en conséquence le roman de Gay-Lussac paraisse morbide, et celui de Bésus frelaté est très regrettable.

Ces constatations faites, ces deux œuvres restent importantes. Mais leur importance n'est ni littéraire, ni dogmatique, ni apolo-

gétique. Privées des prétentions et des intentions de leurs auteurs, ces deux œuvres deviennent apostoliques, et je ne peux que me réjouir du succès qu'on leur fait et qu'elles ont. Arrivant à la suite de *la Puissance et la Gloire*, des *Saints vont en enfer*, de *Léon Morin, prêtre*, et du *Petit monde de Don Camillo*, *Cet homme qui vous aimait*, et *la Mort d'un prêtre* travaillent pour le clergé. C'est en effet grâce à des livres comme ceux-ci — très publics — que la rue, les usines, les partis et les paroisses regardent les prêtres avec d'autres yeux. Ils aident à démoder définitivement l'anticléricalisme, et à démolir sournoisement l'indifférence qui accablait l'Église militante. Aujourd'hui si le prêtre, ville et campagne, n'est plus ridiculisé, méprisé ou ignoré, le succès des (satisfaisants, — mais ce n'est point mon propos ici d'en parler) *Don Camillo* y est pour beaucoup. Romanciers, merci ! Voici que le prêtre est redevenu un très pauvre homme, comme vous et moi, dont les difficultés quotidiennes ont été ramenées aux nôtres, car tous ces livres soulignent largement, profondément, son humanité. Le public y est très sensible, que l'humain convainc mieux que n'importe quel discours ou miracle. Et en quelque sorte, ces romans ouvrent la porte au prêtre, dans des milieux avec lesquels l'Église militante avait perdu, et recherchait le contact. On ne peut mesurer *le bien* que ces romanciers font. Ils préparent le terrain. Le fruit sera donné plus tard, qu'ils ne récolteront pas. Ils font tomber la soutane, et rendent le prêtre aux hommes, le prêtre au cœur du monde, le prêtre pauvre, le prêtre malheureux, le prêtre faible, le prêtre misérable, le prêtre solitaire, le prêtre qui est sur la terre...

Mais du prêtre qui est au ciel, hélas ! ils n'en parlent pas. *Cet homme qui vous aimait* et *la Mort d'un prêtre* arrivent en fin de série, et c'est dommage que le reproche retombe sur eux. Mais quoi, ça suffit. On a maintenant trop représenté le prêtre en Fernandel, Jean Marais, Michel Vitold, Pierre Fresnay, etc... et la vérité éclate que le prêtre n'est pas cela. Que les hommes ressentent aujourd'hui le besoin du prêtre au point de l'accommoder à leur propre sauce intérieure est sympathique, excitant, mais que serait ce prêtre des hommes — héros de roman — s'il n'était le prêtre de Dieu — héros de l'Église !

Tous ces prêtres littéraires ne sont prêtres que par à-coups, quand le dehors par hasard rejoint le dedans. Alors que le curé d'Ambricourt, lui, était constamment prêtre, et c'est l'un des plus grands hommages qu'on puisse rendre à Bernanos : Il savait un peu ce que c'était que la charité !

Roger Bésus et Bruno Gay-Lussac citent en pleine page la première épître de saint Paul aux Corinthiens (XIII, 13) : *Maintenant donc, ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance, la charité; mais la plus grande de ces choses, c'est la charité*, — derrière quoi ils écrivent leur bouquin. Oui, mais la charité, qu'est-ce que c'est ! Est-ce bien, est-ce seulement le cœur à cœur du curé de Bésus ou le cœur à corps du curé de Gay-Lussac? Le cœur du prêtre, est-il ce pot de fleurs-ci, et ce pot de chambre-là? L'amour qui habite le prêtre et qu'il nourrit de Dieu n'est-ce que ces pauvres petits sentiments, mi-hauts, mi-bas, mi-forts, mi-faibles, sans

liens, sans passé, sans avenir, d'homme à homme, d'*église* à homme, sans Dieu? Car il ne suffit pas hélas! d'avoir le nom de Dieu à la bouche pour glorifier Dieu... pour donner Dieu... pour recevoir Dieu.

Peut-être aurais-je dû commencer par le commencement (1), par m'arrêter aux titres de ces deux romans, qui disent si bien tout en si peu de mots.

Cet homme qui vous aimait! affirme Bésus. *Et qui ne cessera de vous aimer*, ajoute quand même la bande publicitaire qu'on doit peut-être plus à l'éditeur qu'à l'auteur. Cet *infinitif* ne corrige pas l'*imparfait* précédent. L'amour dont Bésus réchauffe son gracieux prêtre n'est pas tout à fait cet amour présent et infini, terrible et à base de Dieu que je guettais, que j'espérais. Peut-être parti sur un autre pied (titre : *Cet homme qui vous aime*, bande : *et ne cesse de vous aimer*), nous eût-il donné un roman plus fort que nous, non pas dans la mauvaiseté comme c'est souvent et si facilement le cas ici, mais plus fort que nous dans le meilleur de nous.

Bruno Gay-Lussac, lui, comme s'il était dépourvu d'intentions, pose un titre bref, sans discussion : *la Mort d'un prêtre*. Discutons-le. Il y a quand même de quoi. Car de quelle mort, au juste, s'agit-il? La mort du corps d'un prêtre? La mort de la foi d'un prêtre? L'agonie d'un sacerdoce? Le romancier sait-il lui-même sur quel pied il danse, quand c'est une espèce de cri de victoire que pousse la bande publicitaire : *l'alleluia des misérables!...* On joue ici avec les mots.

Tous deux ont bien joué avec l'image du prêtre, le prêtre, cette charité vivante de Dieu. Et la forte leçon que tire le clergé de ces sortes de livres, serai-je indiscret moi aussi en vous la communiquant?... « Ils m'obligent, m'a dit un curé de banlieue, à une exigence sacerdotale absolue... »

Laissez-moi donc pour conclure rappeler cette exigence qui fait du prêtre à la fois une crèche, un calvaire et un tabernacle, et que le bon P. Chévrier avait défini ainsi, au charbon, sur les murs de sa très pauvre cellule de Saint-Fons :

Le prêtre est un homme dépouillé... Le prêtre est un homme crucifié... Le prêtre est un homme mangé...

ROBERT MOREL.

(1) ... Et finir par la fin!... car il est significatif que le roman de Bésus s'achève très conventionnellement, très volontairement, sur la prière dite salvatrice d'un des personnages entré en religion, — et que celui de Gay-Lussac s'arrête sur une surprise, un miracle qui semble avoir échappé au romancier lui-même (j'aimerais le savoir), où l'on voit que l'Esprit a pris possession subitement de la Lettre. Bésus en conclusion sait très bien ce qu'il veut, mais Gay-Lussac sait-il très bien ce qu'il peut?... « Tout est amour, » déclare sentencieusement le curé de Bésus. Sachant combien nous nous méprenons sur l'amour, je préfère l'humble aveu du curé de Bernanos : « Tout est grâce! »

PIERRE GASCAR

LE TEMPS DES MORTS

Sommes-nous entrain d'assister à l'avènement du roman « magique »? Cette année, *les Fiancées sont froides*, de Guy Dupré, *Lisbeth*, de Louis-Paul Guigues et les deux ouvrages de Pierre Gascar : *les Bêtes* et *le Temps des morts* font une assez belle avancée vers ce domaine où tremble un nouveau Merveilleux.

Ces trois écrivains manient avec virtuosité différentes sortes d'hallucination; les situations dans lesquelles se meuvent les héros mettent sans cesse en question l'univers tout entier, proie des forces invisibles... Le sens du sacré des êtres, des objets, et ce qu'il y a de religieux dans leur existence est mis à jour, souligné. Le style aussi procède de l'envoûtement : cadences rares, formules frappées avec soin, presque des incantations.

Dans *les Bêtes*, ce sont les animaux que Gascar élève au rang des mythes, dans *le Temps des morts*, c'est un lieu : le cimetière, ce sont des objets : une croix, des fleurs, du gazon. Il crée par accumulation de la même image, du même mot, une sorte d'obsession. Gaston, le rat géant, multiplié inexplicablement, tournoie. Il est partout. C'est un dieu. On pense aux statues égyptiennes dont le regard ne s'oublie pas. On pense à ces oiseaux noirs que la phrase du Grand Albert fait surgir. Ils envahissent l'univers intérieur de celui qui a usé de ce charme. Ils le font mourir de folie. A moins qu'une autre formule ne soit prononcée, conjurant le danger. Les rats sont les frères de ces oiseaux maléfiques. Des égouts, ils vont gagner la rue, la ville... L'homme a perdu le mot qui l'eût sauvé.

Dans *le Temps des morts*, c'est la mort qui règne. Les prisonniers parqués dans ce camp disciplinaire, ce ne sont pas aux gardiens qu'ils sont livrés, mais à ELLE. La tombe creusée, elle a besoin d'un mort, comme une église de prêtre, comme un enfer de démon.

« — Cimetière du camp, cria de nouveau l'un de nous. L'autre prit la gamelle qu'on lui tendait et l'emplit. La mort parlait. De plus, son bon était en règle.

« La mort, à partir de ce jour... ...;je commençais à la chercher sur le visage de mes camarades, ainsi que dans le poids de l'heure, la couleur du ciel, les lignes du paysage. »

Le pas de vis de Sa ronde vertigineuse se resserre. Des accents frappent, au passage, nos paisibles certitudes.

« Est-ce que, la mort venue, on cesse de mourir? »

« Chaque mort réinvente la mort. »

Dans cet espace nouveau, au rythme de ce temps des morts qui n'est plus le nôtre, le tragique de toute fin est accentué par la cadence d'innombrables trains de mort.

Nul désespoir, pourtant. Quelque chose de paisible, dans les rites de vie de ces hommes. Le passage où la tombe sert d'asile à un fugitif est peut-être la clef de cette méditation grave et belle. La mort protège la vie. Voici la mutation prodigieuse. Le cycle est accompli.

(Éd. Gallimard.) GÉRARD MOURGUE.

FÉLICIEN MARCEAU
BERGÈRE LÉGÈRE

Quand on y réfléchit, ce livre n'avait aucune chance sérieuse au prix Goncourt. Félicien Marceau ne doit pas avoir sa licence de philosophie, et cela se voit. S'il veut remporter des couronnes, il devra changer sa méthode et cacher son jeu, cacher ses dons, écrire mal, penser, penser surtout, penser lourdement. Cette histoire, qui est celle d'une petite fille de treize ans (âge pervers et intéressant pourtant), et qui se passe à Bruxelles, en 1930, à quoi rime-t-elle, je vous le demande? On n'y apprend rien sur la guerre d'Indochine, rien sur les camps de déportation, rien sur le problème noir aux U. S. A. : ce sont des lacunes déplorables que Félicien Marceau devra songer à combler. On y parle un peu de l'amour, et de ses désordres, mais l'auteur rappelle fâcheusement beaucoup plus Crébillon ou Marivaux (romancier) que Sade, et c'est de Sade qu'il convient de descendre : Sade, le divin marquis. Non, décidément, on ne voit dans ce roman aucun des tics à quoi de nos jours se reconnaissent les écrivains de génie. A la réflexion, il est même surprenant qu'ils se soient trouvés, dans je ne sais plus quel jury, des esprits retardataires pour lui accorder leurs suffrages. Après la prochaine guerre, qui permettra, on ose l'espérer, une nouvelle épuration des Lettres, des romans comme celui-là ne devront plus avoir la moindre chance devant des jurys qui ne risqueront pas d'être sensibles au charme, à la vivacité, à l'ironie, à la tendresse. Si vous êtes snob, je ne vous conseille pas de proclamer que vous avez aimé *Bergère légère*, on vous rira au nez... Et si vous aimez les romans, cessez de fréquenter les salons et les cafés à la mode.

(Éd. Gallimard.) M. B.

GABRIEL VÉRALDI
A LA MÉMOIRE D'UN ANGE

« L'ennui naquit un jour de l'uniforme ôté. » On a déjà rencontré cette boutade sous la plume (si je ne me trompe?) de Montherlant. Le héros du roman de Gabriel Veraldi pourrait fort bien l'avoir signée. Il s'en revient de guerre, et d'une guerre « brillante », bourré de souvenirs qui ne sont pas jolis-jolis mais qui font les mémoires de héros et que les héros racontent avec un cynisme élégant et une grande gourmandise mélancolique. Personnellement j'ai le tort de faire la petite bouche devant ces histoires de chasse. Par chance, elles importent peu dans ce roman : simple toile de fond.

Travaillé, donc, par sa mémoire, Gabriel Darne doit se résigner à la paix, c'est dur pour beaucoup. D'autant plus dur pour notre Ulysse que son Ithaque est Vichy (quelles occasions de s'affirmer peut offrir à un ex-héros militaire une ville d'eaux enfoncée dans la léthargie de l'hiver?), que sa Pénélope a épousé le fils du notaire, et qu'en dehors de son chien (c'est classique) personne ne l'attend plus. On comprend que dans ces conditions le « retour au calme » préconisé par les professeurs de gymnastique après les exercices violents, soit difficile. Gabriel va cependant s'y efforcer, systématiquement.

Sa richesse l'y aidera, ainsi qu'une très solide culture : Gabriel est la proie d'une véritable boulimie intellectuelle. Pour notre plaisir, il fait une importante consommation d'idées générales et particulières.

Première étape de son ascension : il voit dans la débauche non seulement une morale mais une métaphysique conduisant au détachement des choses. D'où : premièrement, ivresse méthodique — au whisky de préférence (le whisky répond à l'idée platonicienne de l'alcool, alors que les pinards et spiritueux français, trop étroitement liés à des chauvinismes de province et des parfums de terroir, se révèlent trop concrets); deuxièmement, déphosphorisation également méthodique par un érotisme résolument pratiquant. Cette philosophie fatigante mais — paraît-il — efficace, Veraldi la baptise « pompéisme ». « Quand une apocalypse locale anéantissait Pompéi, au lieu de se frapper la poitrine et d'implorer un dieu trop occupé à ne pas être, des couples raisonnables faisaient l'amour [...] Comme nous sommes à peu près dans la même situation historique, vive la plus sage des morales, la seule : le pompéisme. » C'est recommander le « jouisse qui peut » général.

Deuxième étape : la police intervient (pour une histoire de mineure maladroitement pompéisée), et la fatigue, et — surtout — le détachement des choses. Derniers jours du pompéisme : les spiritueux conduisent au spiritualisme, la déphosphorisation à la démonophysique — et le détachement des choses au mysticisme. Il y a aussi que la religion ressemble à la poésie : un peu de science en écarte, beaucoup de science y ramène — et la culture scientifique de Gabriel est profonde. Poussé par son intense curiosité intellectuelle, toujours méthodiquement (mais selon une méthode opposée à l' « abêtissez-vous » de Pascal), il multiplie les expériences spiritualistes, les exercices du yoga. Il va très loin, se promène — et nous entraîne — aux frontières d'un monde étrange et lumineux.

Devenu ange, il rencontre Hélène. De son pompéisme passé, l'ange a gardé son sexe; il aime Hélène, va réussir à l'arracher au suicide, mais le hasard et les « autres » en décident autrement. Gabriel termine son ascension dans la fulgurante et glaciale apothéose de la mort.

Tout est à retenir de ce livre excitant; le ton, surtout, « désespéré mais pas sérieux » lorsque Veraldi rapporte les différents épisodes du pompéisme à Vichy, — d'une grandes force et simplicité pour parler de choses difficiles : de la faim considérée comme une cure de désintoxication, de la mort vue comme un vertige, de l'hygiène de la sainteté, de l'amour et de l'angoisse. Quand j'aurai dit que l'on peut (et sans outrance) à propos de ce roman évoquer l'*Odyssée*, les livres d'Abellio, *la Chute d'un ange*, les *Pensées* de Pascal et même les *Essais* de Montaigne, aurai-je assez souligné sa foisonnante richesse? Pour moi, je ne serais guère éloigné de voir dans l'ange de Gabriel Veraldi le Werther 1952 qu'attirent les romantismes successifs de la débauche, de l'au-delà, de la faim, de l'amour et de la mort.

(Éd. Gallimard.) JEAN-LOUIS BORY.

HENRI TROYAT

LES SEMAILLES ET LES MOISSONS

Il en est qui méditent sur l'art du roman, et cherchent avec difficulté des techniques nouvelles. Viennent-ils à produire, ils donnent le jour à de petits monstres, mort-nés. D'autres ne cherchent pas à surprendre et ne se contraignent pas. Ils ont simplement le pouvoir, qui semble naturel et facile, de faire vivre des êtres de chair et de sang. Henri Troyat est de ceux-là.

Il avait fait, jadis, un bon livre, *l'Araigne* (1), avec un personnage sortant de l'ordinaire, et de la condition commune. Il semble s'attacher plus volontiers, maintenant, à l'humble réalité quotidienne. *La neige en deuil* (2) montrait des paysans montagnards, *la Tête sur les épaules* (1) des bourgeois modestes. L'écoulement des années, une génération chassant l'autre, les âges de la vie, avec leurs joies et leurs peines, cette nécessité insensible qui fait passer les enfants là-même où leurs parents sont passés, tels sont les thèmes du nouveau roman d'Henri Troyat : *les Semailles et les moissons.* (1)

Il fallait un don singulier pour animer des personnages aussi peu exceptionnels : le forgeron d'un bourg limousin, sa femme, leurs deux enfants, dont, simplement, la vie s'écoule. Le père vieillit, la mère meurt, la fille se marie, et le garçon grandit. On connaît leur maison : la forge où le père travaille, l'épicerie où la mère s'affaire, la chambre où les époux se retrouvent, la journée finie, et où la mère rendra le dernier soupir, la chambre de la fille où, plus tard, un enfant naîtra. Rien de leur vie ne nous est caché : la tâche quotidienne, les repas en famille, les brèves querelles des parents, les sottises du garçon, les rêves honnêtes de la fille. Il est aisé d'intéresser avec des personnages extraordinaires, et des aventures surprenantes ou scabreuses. Henri Troyat réussit le tour de force de nous faire aimer une famille sans histoire.

Cette réussite a son secret : Henri Troyat ne triche pas. C'est un vrai romancier, qui n'a pas honte de son art. Il écrirait tout naturellement, si l'occasion s'en présentait : *la Marquise sortit à 5 heures.* Chez lui, la soupe au lard qu'on pose sur la table a un parfum, le sabot du cheval qu'on ferre une odeur, et la maison d'une famille modeste son charme. Cette connaissance exacte de la réalité est bien différente du réalisme d'un Zola, et d'un Flaubert. Il s'agit ici d'un respect presque *amoureux* du réel. Le village, les chemins dans la campagne, la maison, sont le cadre familier où on a été heureux et où on a pleuré : rien n'en saurait être négligeable et bas. Chaque heure apporte sa peine, son travail, sa joie ou son repos, et chacune mérite qu'on s'y arrête et qu'on en goûte la saveur particulière. C'est donc le monde le plus ordinaire et le plus banal que nous restitue Henri Troyat et, en même temps, celui qui est le plus proche de nous et le plus cher. Le temps qui passe, dans ce monde paisible, n'a rien de cette course à la mort qui obsédait Proust. Le fils prendra

(1) Éd. Plon.
(2) Éd. Flammarion.

à la forge la suite de son père. La mort de la mère ne dissociera pas la famille : sa fille la remplacera.

Celle-ci, Amélie, est au centre du roman. Jeune fille, elle comprenait mal sa mère, son attachement farouche et exclusif pour son mari, ses sautes d'humeur, le sens et la valeur de sa vie monotone. Mais quand elle aimera à son tour, ce sera de ce même amour, tyrannique et passionné, soumis à la fois, et elle connaîtra le même labeur et les mêmes joies. Amélie, il est vrai, quitte le village pour suivre son mari. Mais elle y reviendra à la fin du livre, et c'est là qu'une enfant naîtra qui s'appellera Marie, comme sa grand-mère. Ces trois femmes, on croit le deviner, auront un même destin. Tout ici, comme la succession des saisons, suit le rythme d'un éternel recommencement, et le bonheur est dans la soumission de chacun au mouvement naturel de la vie.

Le malheur, quand il vient, naît d'un événement extérieur à la vie, absurde : la guerre, sur laquelle se ferme le livre. Mais les événements historiques ne jouent pas dans ce roman le rôle essentiel qui était le leur dans l'admirable trilogie *Tant que la terre durera* (1). Amélie et Pierre étaient heureux, ils avaient fondé un commerce qui prospérait, ils s'aimaient, et un enfant allait naître : une guerre les sépare. Tel est le vrai malheur, qui frappe au hasard, et rompt le cours normal des choses : la tuerie sans raison. Encore cette guerre, qu'on voit commencer ici, est-elle bien différente de celle que montrait Roger Martin du Gard dans *l'Été 1914*. Pourtant il est dans les deux romans une scène identique : on vient d'apprendre la mort de Jaurès, et la foule inquiète se presse dans les rues. Mais la perspective est tout autre. Troyat évoque seulement cette scène : quelques drapeaux, un vieillard qui crie « A Berlin ! » Il n'insiste pas. Dans *les Thibaut*, la guerre apparaissait tantôt comme un engrenage inéluctable, tantôt comme un cataclysme universel que la bonne volonté des hommes, et leurs efforts conjugués, pouvaient empêcher. Ici, c'est un événement auquel on ne pensait pas, dont on ignore les causes, et dont on ne voit guère qu'un aspect : la séparation de deux jeunes gens qui s'aiment, et la brisure tragique de leur bonheur. Plus encore, la guerre elle-même, dans ce livre, prend vite sa place dans la réalité quotidienne. Au village où la jeune femme est retournée, seule désormais, l'existence de toujours recommence. On attend les lettres des absents, on se communique les nouvelles, et on ne se révolte pas quand arrive celle des premiers morts : habillé en costumes du dimanche, on va visiter les familles éprouvées, et la disparition inhumaine des êtres chers semble s'insérer, elle aussi, pour finir, dans la vie de tous les jours.

Ce livre n'est que le premier volume d'une série. On sait déjà qu'Henri Troyat possède l'art d'animer non seulement quelques personnages, mais de nombreuses vies et plusieurs générations. *Tant que la terre durera* est le témoignage de cette aisance à faire mouvoir des masses, dont bien d'autres seraient accablés. Ce volume-ci refermé, il ne reste au lecteur qu'un regret : devoir attendre, pour retrouver des êtres auxquels il s'est attaché. Mais dès à présent, on

(1) Éd. de la Table Ronde.

croit comprendre le propos d'Henri Troyat : montrer des vies humaines qui, dans un mouvement incessant et inéluctable, passent et se succèdent, comme les moissons succèdent aux semailles, et les semailles aux moissons.

(Éd. Plon.) JOSÉ CABANIS.

MARCEL MOUSSY

ARCOLE OU LA TERRE PROMISE

Marcel Moussy vient du théâtre. Après avoir adapté *Lorca*, il a fait jouer *Un dernier métro pour Cythère* qui lui a rapporté un prix. Sans doute a-t-il d'autres pièces dans ses tiroirs, mais il semble, pour le moment, préférer le roman. En deux ans, deux livres. C'est une prise de position. Il est toutefois important de préciser ce point de départ : ce romancier écrit souvent comme un auteur dramatique.

Marcel Moussy vient également d'Algérie. Il s'est volontairement exilé. Répondant récemment à une enquête sur Barrès, il s'en est expliqué clairement : « La thèse (de Barrès) m'avait si peu convaincu que je devais, quelques années plus tard, réaliser moi-même ce projet de déracinement que je commençais alors d'envisager. L'attachement au clocher, le conservatisme par les racines me semblaient et me semblent essentiellement étouffants et stériles. Je suppose que c'est à Paris que Barrès a pris conscience de sa Lorraine. » Je suppose pour ma part que c'est à Paris que Marcel Moussy a pris conscience de son Algérie. Je sais qu'il y est devenu professeur et libraire, qu'il s'y est acclimaté. Le recul lui permet ainsi de confronter deux traditions, d'en mesurer les différences, d'engager un dialogue entre deux races et deux civilisations.

Si cette ambition n'était qu'apparente dans *le Sang chaud* (livre fait de souvenirs d'enfance et qui, comme bien des premiers romans, avait un ton presque autobiographique), elle éclate avec force dans *Arcole*. Je ne cacherai pas plus longtemps que j'aime beaucoup *Arcole*. C'est d'abord un roman d'aventures. Cela change des romans philosophiques, politiques, ou métaphysiques; des confessions, des journaux intimes, des analyses plus ou moins cliniques de toutes les déformations sexuelles, des reportages sur les clochards, sur la zone, sur les camionneurs, sur les assassins, sur la police ou sur la bourgeoisie dite pourrissante, des subtiles peintures de sentiments grossiers et des grossières peintures de sentiments subtils.

Au moment où tout le monde croit avoir quelque chose à dire, Marcel Moussy se contente d'avoir quelque chose à raconter. Une histoire claire, simple, mais mouvementée, pleine d'incidents et d'imprévu, une histoire où passent les révolutions, les guerres, les conquêtes, où l'on fait le coup de feu, où l'on s'échappe de prison par la fenêtre, où l'on grimpe la nuit à une corde lisse pour faire l'amour à une jeune Américaine enfermée dans un palais arabe, où l'on se déguise, où l'on conspire, où l'on aime. Ayant entrepris de raconter l'odyssée des premiers colons envoyés en Algérie par le gouvernement français, escortés par la troupe et accompagnés par un prêtre, Marcel Moussy déroule son récit avec une imagination

surprenante. Les épisodes s'enchainent sans un temps mort. Il y en a de charmantes comme la cueillette des champigons dans la brume, de cocasses comme la tournée d'inspection de la générale de Saint-Arnaud, de terribles comme l'épidémie de choléra. L'intérêt se poursuit sans défaillance jusqu'au bout. Ou presque. Car, à mon goût, on quitte un peu vite Arcole et les colons pour suivre les aventures personnelles du jeune Frédéric Dumourier. Si l'imagination de Marcel Moussy reste égale à elle-même, on regrette un peu de ne plus entendre parler des habitants d'Arcole avec lesquels on vivait depuis les premières pages. Mais il fallait que le jeune Frédéric revienne à Paris, connaisse le faubourg Saint-Antoine et fasse le coup de feu avec les prolétaires de l'époque pour que son retour à Arcole prenne tout son sens.

Car ce roman d'aventures est aussi un roman à thème. C'est l'histoire d'un déraciné. Par suite de circonstances fort pittoresques, Frédéric Dumourier se trouve obligé de quitter sa famille, sa tranquillité bourgeoise, sa civilisation. Il se retrouve en Algérie. C'est à Arcole qu'il prend conscience de lui-même, qu'il se découvre enfin et devient un homme. « L'attachement au clocher, le conservatisme par les racines » lui semblent, à lui aussi, étouffants et stériles. Coupé de toute tradition, de tout passé de toute attache, il est comme un bateau à la dérive, et longtemps il se laisse porter par les courants divers, mais il finit par choisir sa route.

On voit que c'est un sujet grave et très actuel. Il faut savoir gré à Marcel Moussy d'avoir choisi entre la thèse et le roman et, puisque roman il y a, de l'avoir mené jusqu'au bout sans faiblir. Si son style est parfois un peu recherché, on reconnaît dans les dialogues la marque d'un homme de théâtre. Marcel Moussy a le sens de la scène à faire.

En bref, il y a dans le livre un ton, un parti pris, une adresse, une imagination qui surprennent. Il y a là un écrivain.

(Éd. de la Table Ronde.) JACQUES TOURNIER.

MARGUERITE DURAS

LES PETITS CHEVAUX DE TARQUINIA

Des romans de Mme Duras, voilà sans doute le plus irritant, mais aussi le plus significatif. Un groupe d'intellectuels (on ne nous dit pas qu'ils le sont, mais cela semble évident) passe ses vacances en Italie et s'ennuie. Que faire d'autre, quand on est intellectuel et qu'on s'ennuie, que de parler? Ce roman est une longue conversation. L'auteur, étant honnête, n'essaie pas de nous faire croire que ses héros pensent et disent des choses profondes. C'est au contraire leur banalité qui l'intéresse, ce par quoi, tout intellectuels qu'ils soient, ils ressemblent à l'homme le plus simple. « On est aussi cons que les autres, dit un des personnages, mais on est doués de la même connerie. C'est pourquoi on s'entend. » Inutile donc d'espérer de beaux discours ou de subtiles maximes. Les propos de ces personnes cultivées sont décousus, superficiels, inachevés, voire incorrects. « Il y a des gens qu'on se comprend avec, » dit l'un et un autre : « Pourquoi qu'on est tous méchants comme ça? »

Malheureusement, l'honnêteté en littérature ne paie pas. Ces paroles saisies sur le vif ne nous semblent pas vraies. Écrites elles sonnent faux. Pourquoi? Il y aurait lieu ici de se demander dans quelle mesure un certain parti pris de vérité, de « vécu » n'est pas pour le romancier la forme même du mensonge. Les dialogues des *Petits chevaux de Tarquinia* font souvent penser à ceux qu'Hemingway prête à ses personnages dans *le Soleil se lève aussi*. Mais Hemingway est un artiste et ne veut être que cela. Ses dialogues ne sont vrais qu'en apparence. Ou plutôt, s'ils nous paraissent vrais, « vécus », c'est parce que l'auteur, à notre insu, a pris à l'égard de ses héros et de son histoire le recul sans lequel il n'y aurait pas de roman, c'est-à-dire pas de romanesque. De là vient l'étrange séduction de ce livre lugubre. La vérité du *Soleil* est imaginaire et les propos des personnages sont aussi éloignés, malgré les apparences, des propos de la vie quotidienne que le récitatif d'opéra peut l'être du langage parlé.

Mme Duras, elle, n'a pas voulu tricher, parce que son but était moins de séduire que de témoigner, et en témoignant de prendre parti (1). Sans doute les soucis politiques ne jouent-ils dans ce livre de vacances qu'un rôle secondaire. Mais ils sont présents à tout instant; on ne saurait, si on les néglige, comprendre le comportement des personnages. « L'expérience politique, dit l'un d'eux, ça existe, on le voit tout de suite quand elle manque à un homme. » Ces intellectuels provisoirement désœuvrés (mais au fait que font-ils dans la vie? on ne nous le dit pas non plus) sont des hommes de gauche. Ils pensent bien et le savent. Ils le savent même un peu trop. C'est l'aspect le moins plaisant du livre. Quand nous voyons les personnages de Mme Duras s'apitoyer, entre deux apéritifs, sur le sort des parents d'un démineur tué dans la montagne et disserter gravement de la liberté et de l'amour, nous ne pouvons nous empêcher de sourire. De leur bonne foi, et de la mauvaise foi des autres, ils ont une certitude agaçante. Qu'on nous comprenne bien. Nous ne reprochons pas à Mme Duras d'être « de gauche » : il vaut mieux, pour un romancier, être « de gauche » et le dire, plutôt que d'être « de droite » et le cacher. Ce qui irrite, à la lecture des *Petits chevaux*, c'est moins l'opinion des personnages que la satisfaction discrète qu'ils en tirent, c'est leur assurance, leur tranquillité.

Il reste que ce livre, monotone et agaçant, finit par dégager une sorte de charme difficile à expliquer, analogue à celui que l'on peut trouver, dans un genre très différent, aux romans, monotones eux aussi, de Dormandi ou de Gadenne : quelque chose de triste et de minutieux, le charme acide de l'ennui.

(1) Mme Duras nous parait commettre ici la même erreur que M. Mascolo, lorsqu'il oppose dans son livre sur le communisme la parole littéraire, qui est un jeu et qui ne fait que « déplacer le silence », — et la parole élémentaire, qui procède du « besoin » réel de parler et assure entre les êtres une communication véritable. Entre le langage de l'écrivain et celui de l'homme du besoin, il y a sans doute une rupture ; mais c'est dans la mesure où l'écrivain prétend faire de la parole un *autre usage*, que le besoin seul n'explique pas.

Ajoutons qu'il y a dans les *Petits chevaux de Tarquinia* une histoire d'amour, brève et profonde, qui est sans doute la clef du livre. Il faudrait en parler plus longuement : ces pages sont les meilleures que Mme Duras aient écrites.

(Éd. Gallimard.) BERNARD PINGAUD.

CAMARA LAYE
L'ENFANT NOIR

Il y a quelque trente ans, MM. Durkheim et Levy-Bruhl se penchaient sur l'âme noire pour l'étudier dans de gros et doctes volumes de psychologie; Picasso et les esthètes parisiens se passionnaient pour l'art nègre; entre un week-end à Bucarest et une promenade à Odessa, Paul Morand poussait une pointe sur Dakar et succombait aux sortilèges africains : l'Europe qui s'ennuyait, et à laquelle les augures les plus distingués avaient annoncé sa décadence, pouvait encore jeter un regard de dilettante sur les continents voisins qui s'éveillaient de leur sommeil millénaire et la faisaient déjà trembler de leurs bâillements.

Le temps de ces divertissements touche à sa fin. L'âme noire est aux portes de l'Occident, qu'elle vient de bouter hors des siennes. On ne peut plus ignorer le visage de l'adolescent gigantesque qui grandit sur l'horizon du monde.

L'Enfant noir, ce recueil de souvenirs auquel M. Camara Laye donne le titre de roman, eût-il été édité en 1935? Nous en doutons. Ne tombons pas dans le travers de distinguer entre valeur littéraire et mode : l'auteur de *l'Enfant noir*, à moins d'un génie extraordinaire, n'eût pas eu de talent en 1935 : c'est l'après-guerre qui lui en donne.

Cela dit, il faut dire que ce livre se lit sans un instant d'ennui, ce qui est inespéré, et d'une traite, comme on boit une calebasse de lait de coco. Pas de piments surprenants : une simplicité transparente et un exotisme sans apprêt. Roman? Plutôt une autobiographie tôt interrompue : l'auteur n'a aujourd'hui que vingt-cinq ans. D'où le troublant accent de vérité.

La première page s'ouvre sur une image curieuse : un bambin de cinq ans, dans le village de Kouroussa, en Haute-Guinée, joue à enfoncer une baguette dans la gueule d'un serpent jusqu'à ce que ses doigts soient tout près des crocs du reptile. Quelques pages plus loin, il est pubère, on le circoncit. Rite effrayant et mystérieux sur lequel M. Marcel Griaule nous eût livré mille considérations philosophiques. Ici, rien que des notions directes d'images et sur la peur des incirconcis, coiffés d'un interminable bonnet à pompon et vêtus d'une jupe couleur de vieux sang, le « boubou », qui leur descend jusqu'aux pieds. « Soudain l'opérateur est apparu. Je m'étais à peine aperçu de sa présence qu'il s'est trouvé devant moi. Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur : j'ai senti comme une brûlure, et j'ai fermé les yeux une fraction de seconde... Quand j'ai rouvert les yeux, l'opérateur était penché sur mon voisin. En quelques secondes, la douzaine d'enfants que nous étions cette année-là sont devenus des hommes. » La vérité a des sortilèges différents de l'art.

Nous eussions aimé dire de l'auteur qu'il a du cœur; mais M. Cronin, l'auteur des *Clefs du royaume* a du cœur. Camara Laye ne fait guère étalage de bons sentiments; s'il aime sa mère, c'est comme les fromagers doivent aimer le sol de la Haute-Guinée. La langue reste au long des 255 pages d'une parfaite simplicité, mais non point plate : « A mesure que la matinée avançait, la chaleur gagnait, prenait une sorte de frémissement et d'épaisseur, une consistance à quoi ajoutait encore un voile de fine poussière faite de glèbe foulée et de chaume remué. » Étonnante aussi la scène où la mère du narrateur oblige, par la parole, un cheval rétif à se lever. Gide eût sans doute aimé ce livre : pas de style, c'est souvent le meilleur style.

(Éd. Plon.) GERALD MESSADIÉ.

MAKHALI-PHAL
LE FEU ET L'AMOUR

Dans une case solitaire un ermite — il y a en lui du Zarathoustra et du Faust — sculpte des idoles, tout un peuple bavard et grimaçant d'images animées qui se rangent pourtant simplement selon leur appartenance au Bien ou au Mal. Le soir, les morts reviennent des champs et on les entend tousser tandis qu'ils rangent leurs houes dans la grange... Mais la dernière idole sera plus difficile à classer. L'émerveillement fait balbutier notre sorcier : à peine éveillée des limbes de la création, sa nouvelle créature lui cache, puis lui offre trois fruits. Il vient de faire un androgyne. C'est ainsi que les solitaires découvrent l'amour...

Une enfant clopinante erre dans la grande forêt cambodgienne. Épouse de cinq ans, sa nuit de noces l'a toute barbouillée de sang, veuve de dix ans, elle a échappé de justesse au bûcher rituel; mère, elle serre dans ses bras un enfant à peine plus jeune qu'elle...

Les appartements des épouses impériales. Une dolente musique retentit annonciatrice de Son Altesse Jaune. Elle paraît sur sa terrasse assise comme une poupée de nacre sur l'épaule d'un vieil eunuque qui la promène au long des jets d'eau, du pas pesamment pénétrant et rituel de ses grandes bottes de soie. Son Altesse Jaune n'a jamais marché. Ses pieds — témoins douloureux de son altière noblesse — sont plus petits que les plus petits, des serres d'oiseau-mouche...

Il faudrait citer ainsi chaque page d'un livre somptueux et cruel qui nous entraîne dans un univers antique et lointain, imaginaire. Makhali-Phal compose à merveille l'or, le noir et le rouge. On peut s'abandonner au charme de ce livre, à l'émerveillement qui naît de chaque mot. Mais il y a plus, on peut se reprendre de ce plaisir intense pour se demander s'il survit à sa première impression. On constate alors que la forme et le fond sont d'une seule coulée. On cherche en vain un procédé, un vocabulaire, une trace d'érudition, — bref tout ce qui rend si difficile aujourd'hui la lecture de *Salammbô*. Et cependant il s'agit aussi d'une incursion dans la nuit des temps et des espaces. Ce livre évoque le problème de la création littéraire parce qu'il le résout avec un bonheur exceptionnel.

Je ne vois pas dans notre génération un auteur qui parvienne mieux que Makhali-Phal à nous illuminer de joie par sa littérature.

(Éd. Albin Michel.) MICHEL TOURNIER.

HENRI RODE

LES PASSIONNÉS MODESTES

Henri Rode a le don de raconter. Son nouveau livre est vivant, comme l'était *Alarmande*. Il y a une histoire, des histoires et tout est toujours imprévu. On devine pourtant, en se hâtant vers la fin d'un roman où les rebondissements, les coups de théâtre ne sont pas rares, la maîtrise totale de l'auteur. Il joue avec ses personnages, comme un Dieu avec ses créatures.

Des thèmes, des hantises semblent s'imposer à Henri Rode. Juliette dans les *Passionnés modestes*, et Germaine dans *Alarmande* sont du même univers. La laideur excluait Germaine du monde facile et spontané des femmes amoureuses et comblées. Mais Germaine aimait et son appétit de puissance tenait à la terre. Elle participait à la vie et par là le roman rejoignait des sources vives de lumière, de soleil, de pluie. On croyait à Germaine. On croit moins à Juliette. Elle est exclue du monde des femmes, du monde tout court, par un accident qui fut celui d'un héros stendhalien dans *Armance*. Ce n'est peut-être pas par hasard que le jeune narrateur d'Henri Rode, comme par jeu, s'appelle Olivier, premier nom d'Octave de Malivert. *Armance* n'échappait à l'artificiel que par la puissance d'évocation d'une société sur son déclin et la puissance aussi d'inspiration des thèmes profondément stendhaliens. Avec Henri Rode, le romanesque inhumain de Juliette s'entoure de silhouettes fragiles. Que Juliette domine sa famille, on l'imagine facilement. Quant à Olivier, il reste peu compréhensible. Assunta, l'humble italienne asservie à Juliette, Besati le mari dérisoire, tous ces personnages manquent de sagesse et de mesure.

De ce livre où dominent les déséquilibrés dont la folie reste inexplicable se dégage une idée peu à peu obsédante. Le talent d'Henri Rode est certain et les quelques pages sur la guerre sont peut-être le meilleur accès à cet univers trop voulu. Le mieux serait de lire les *Passionnés modestes* en commençant par la fin. Le mystère des personnages y gagnerait en vérité.

Henri Rode n'aurait-il pas un tempérament d'auteur dramatique?

(Éd. Corrêa.) J-B. R.

VIVIANE SALANDRA

LAURENT

Gaucheries ou influences, les premiers romans, en général, portent des traces de doigts. Ici, il n'y en a pas. Sauf erreur, c'est pourtant un premier livre. Il est intact comme un caillou. Par son accent, par son sujet, par le milieu qu'il évoque, il me paraît même neuf et hardi.

Le récit est fait par un petit garçon. Ce petit garçon, un jour,

découvre qu'il aime sa jeune belle-mère et celle-ci en découvre autant de son côté. On voit assez combien cela pouvait tourner au trouble ou à la tragédie. Rien de trouble. Rien de Phèdre ni de Vénus à sa proie attachée. Ce que l'auteur a voulu montrer ici, c'est ce qu'on pourrait appeler un transfert de sentiment. Déçue par son mari, la jeune belle-maman va chercher la tendresse du côté du petit garçon. Mais, en changeant de direction, le sentiment reste net. Sauf en un court passage où s'amorce une aberration plus grave, le sentiment qui unit ces deux êtres reste franc, reste raisonnable. Il garde, si j'ose dire, quelque chose de conjugal.

Et pas de tragédie non plus. Viviane Salandra a placé son *Laurent* dans un milieu où le trouble et la tragédie sont également mal venus. Pas des intellectuels, diable non. Pas des bourgeois non plus, dans le sens où cela sous-entend des principes, des racines, une hypocrisie, une cuisson et une re-cuisson. Ce sont des riches, ce qui est autre chose. Riches récents vraisemblablement, comme semble l'indiquer la vitalité du père (personnage particulièrement excellent). Milieu non pas vulgaire, mais où il semble que vienne sans cesse s'interposer un épais matelas fait de billets de banque, de simplicité, d'égoïsme et d'instinct de conservation. C'est une sorte d'égoïsme qui, à la fin, dénoue et littéralement pulvérise la tragédie. Le divorce est là qui, apparemment, arrange tout. Restent trois meurtris qui, de toute évidence, la vitalité aidant, auront bientôt oublié leurs bleus. Abîmes à droite, abîmes à gauche, le récit, assez miraculeusement, ne trébuche pas une seconde.

(Éd. Gallimard.) FÉLICIEN MARCEAU.

DANIELLE HUNEBELLE
PHILIPPINE

Sous ce titre emprunté à Maurice Bedel, se profile, de temps en temps, le visage vitriolé du marquis de Sade. Les coteaux modérés et le démon noir de la luxure, voilà une curieuse rencontre. Cette contradiction se retrouve dans tout le livre, et même dans sa forme. Mal composé, il est bien écrit. Ou plutôt il est écrit lâchement, mais avec un constant bonheur dans l'expression. L'alinéa arrive parfois comme un cheveu sur la soupe, mais la phrase, elle, retombe toujours sur ses pieds. Elle est vive, elle est nette. On ne chantera jamais assez les vertus de la phrase bien faite. Car la phrase bien faite n'est jamais complaisante. La complaisance était le premier danger qui guettait ce roman presque constamment trouble. La clarté de sa phrase le sauve.

Cette Philippine, en gros, est une ingénue. Mais, d'un vieux monsieur mis en prison et dont cette captivité, comme Sade, a fait un obsédé, elle reçoit des lettres à faire rougir un singe. Voilà l'ingénue devenue libertine. Ce passage est fort bien fait. Imperceptiblement et comme à petits coups de pattes, le ton du roman a changé. La sécheresse est là et, bientôt, toujours comme dans Sade ou comme chez Laclos, le libertinage se fait méchanceté. Toute la seconde partie du livre est foncièrement méchante. Nouveau danger. Car, dans le roman, quoi qu'on dise, la méchanceté, ce n'est pas lourd. Je croirais

assez volontiers qu'il n'y a pas de grands romanciers sans bonté, thèse qui demanderait quelques nuances et un plus ample développement. Ce qui vient sauver *Philippine*, c'est la ferveur. Une fichue ferveur, s'entend, et dispensée tout de travers. Ferveur tout de même. Celle de Philippine; celle, ensuite, de Julie, troisième personnage de l'affaire. Ajoutons que ces trois personnages sont parfaitement décrits. On s'étonne de l'admiration de Philippine — et de l'auteur — pour ce vieux monsieur dont franchement aucun trait n'est supportable. Mais enfin ces traits existent. Le personnage est frappant, comme d'ailleurs celui de Philippine et, davantage encore, celui de Julie, la bavarde, la véhémente, avec son sécateur qui coupe l'objection sur les lèvres d'autrui, toujours à la pointe d'elle-même, voire un peu au-dessus.

(Éd. Gallimard.) F. M.

VIVETTE PERRET
LA VIE PRIVÉE

Plus qu'un roman, c'est un récit maintenu constamment dans le même éclairage : Une seule conscience, un seul regard, qui est celui d'une jeune fille. Pas de relief, de mise en scène : un bref et sensible tableau, aux couleurs précises et justes. Une intimité donc, mais qui suggère, au-delà de la peinture, un univers humain où l'attente, le cœur fermé, l'émotion retenue sont des constantes secrètes. Au-delà des événements d'une vie de jeune fille pendant l'occupation — fin de l'enfance, premier amour, puis véritable amour, peurs, peines, dangers — c'est l'éducation d'un cœur, un cœur fermé. Un peu différemment peut-être, un cœur ouvert à un seul sentiment, à un seul être. L'auteur n'a pas haussé son sujet, mais l'a pris au niveau de la vie vraie, laissant à peine affleurer, çà et là, la tragédie. C'est un livre d'une discrétion et d'une gravité constantes, tout en nuances, qui annonce un écrivain remarquablement doué pour définir la plus secrète vérité de la vie « privée ». Et que le titre du livre puisse avoir deux sens n'est pas hasard : cette « vie privée » est une vie pas encore épanouie, une vie d'attente, attente de l'amour et de la paix dans l'absence et la guerre. On imagine la suite de cette sonate brève, claire, et on en souhaite l'épanouissement, avec l'entrée d'un thème qui n'est qu'esquissé, mais qui se dessine dans les dernières pages : celui du don d'un être à un autre.

(Éd. Gallimard.) GILBERT SIGAUX.

HENRI QUEFFELEC
UN HOMME D'OUESSANT

Après avoir situé un de ses romans dans l'île de Sein, Henri Queffélec nous conduit dans l'île d'Ouessant. L'histoire qu'il nous conte se passe en 1783, sous le règne de Louis XVI, alors que la guerre d'Amérique vient de dépeupler l'île de beaucoup de ses hommes et fait des veuves. De l'interdiction formulée à nouveau par l'évêque du continent de piller les épaves sous peine d'excommunication, de la lutte des femmes contre ceux

des hommes qui, revenus de guerre, se refusent au mariage, naît le trouble dans ce monde fermé, sombre, sauvage où chacun, jour après jour, épie les bruits du vent et de la mer.

Un ancien marin du roi, une veuve tourmentée et hautaine, un recteur qui représente dans l'île l'autorité sont les protagonistes d'un drame qui se noue au milieu d'une population qui, dès qu'il y a promesse d'épave et de butin, en devient comme hallucinée.

Henri Queffélec a vigoureusement dessiné ses personnages, tous plus ou moins tenus par un sens obscur du tragique et aussi par la contradiction. A celle-ci le recteur lui-même n'échappe pas : certes, il veut faire respecter les ordres de l'évêque et condamne sincèrement le pillage, mais le Christ placé sur le mur de sa chambre et devant lequel il prie, n'en reste pas moins une épave, produit d'un ancien naufrage.

Le style de Henri Queffélec apparaît heurté, déchiqueté, tendu, mais aussi bien retrouve-t-il souvent et sans contrainte, un ton d'épopée.

(Éd. du Mercure de France.) JEAN FOLLAIN.

MARIE-JOSEPH BLAISE
MORTEFAING

C'est une histoire qui commence bien. On songe bien entendu au *Grand Meaulnes*. Le style est agréable, non sans beauté. Marie-Joseph Blaise aime les Vosges et les peint avec tout leur charme : un ciel bleu et pur, mais froid et les arbres noirs comme les ombres de l'innocence. Le monde de l'enfance emprunte au mélancolique visage de Sébastien une poésie qui invite le lecteur à suivre un conte dont les intentions sont peut-être déjà trop soulignées. *Mortefaing* roman poétique réduit à ses seuls paysages et aux boucles blondes de la jeunesse serait une merveilleuse histoire. Mais les symboles envahissent un univers qui ne les supporte guère. On veut bien se laisser charmer par un éden à jamais perdu, le paradis des enfants où Sébastien avec une tendre sévérité tend des pièges au bonheur. Que l'enfance se confonde avec la bonté et la justice, c'est une image séduisante, mais qui devient vite un thème plus facile quand Sébastien et Bernard ont vingt ans. Sans doute la communauté des jeunes travailleurs de la scierie est-elle une éphémère solution aux grèves, aux droits des travailleurs, aux prérogatives des patrons. La poésie qui tient chez Marie-Joseph Blaise à un don certain de l'écriture est compromise par une philosophie qui manque tout à la fois de mystère et d'humour.

(Éd. Pierre Horay.) J.-B. R.

ALAIN BOSQUET
NI SINGE NI DIEU

Dès les premières phrases, on le sent : c'est un livre brillant. Le mot, je le sais, a pris un sens péjoratif. A force de naviguer dans des romans qui tiennent du fourre-tout, du grenier en désordre et du chantier de démolitions, nous avons tendance, devant tout ce

qui brille, à crier au Louis XV, à la babiole, à l'insignifiant. On dirait que le bon style constitue maintenant un obstacle, qu'il forme à la surface de l'œuvre comme un vernis sur lequel le lecteur dérape. Il faut presque du courage pour encore écrire convenablement. Alain Bosquet a ce courage.

Car, sous son vernis, sous ces formules brillantes, glacées et qui sont, de nos jours, plus fréquentes dans la poésie que dans le roman, il y a quelque chose. Ce quelque chose, c'est la rage. C'est la rage qui gonfle et anime cette histoire d'une sorte d'escroc de l'art qui, frappé d'amnésie, cherche à se retrouver. La rage contre quoi? En l'occurrence contre un destin particulier, mais aussi contre la vie elle-même. La rage du Werther 1953. Cette rage qui marquait déjà le précédent roman d'Alain Bosquet, *la Grande Éclipse* et qu'on retrouve — en mal écrit — dans pas mal de romans contemporains. Ça grince, ça mord, ça devient fureur dévastatrice, cruauté, folie meurtrière, *schadenfreude*, sadisme. Et un lointain rappel du romantisme noir, dans la nuance von Arnim. Ce n'est peut-être pas sans complaisance, mais ça existe, et l'auteur ici nous l'impose avec une force et un éclat singuliers.

(Éd. de la Table Ronde.) F. M.

JEAN MASARÈS

L'INUTILE

Décidément, le désespoir, la nausée sont eux aussi soumis au temps et demandent, si l'on veut encore s'en servir comme thèmes littéraires, un renouvellement d'expression.

Voici le roman d'un homme comme tant d'autres, Pascal Bertaud. Il aime Mireille sans l'aimer, entre dans la Résistance sans y croire, écrit un essai sans franchir les limites qui l'empêchent de communiquer avec les autres. Que fait-il alors? Quelques gestes, plus ou moins manqués — pousse quelques cris vrais, qui révèlent son mal — va à son ministère, en revient, y retourne après la Libération. « Il avait espéré de la lutte clandestine une révélation sur lui-même... il savait maintenant que la lutte ne lui apportait rien. Pascal était un bon employé au ministère des Travaux publics. Il serait un bon fonctionnaire de la Résistance. »

Qu'y a-t-il donc dans ce roman qui ne sonne pas juste? Il tente de dépasser l'anecdote, pour peindre un homme en marge de la vie, de sa propre vie. Et c'est peut-être là le défaut essentiel d'un sujet de ce genre. L'événement est trop large, l'homme trop passif pour qu'ils réagissent l'un sur l'autre. « Il cédait sans arrêt » tel est le jugement le plus terrible, le plus définitif, appliqué à Pascal. Dès lors, il n'y a plus qu'une double description, celle des faits qui se déroulent par eux-mêmes, et la description quasi clinique d'un impuissant dans tous les sens du mot. L'auteur essaie vainement d'établir une communication entre ces deux domaines. Sur le plan romanesque il ne pouvait mener à bonne fin une pareille entreprise qu'en faisant du désespoir lui-même un élément dynamique, une sorte de fatalité issue des événements, ou une passion intérieure dévorant Pascal Bertaud.

La vie présente ce genre d'homme coupé de tout, à la recherche d'une signification. Le rôle du romancier est précisément de lui en donner une, car un Pascal Bertaud est toujours la mauvaise conscience et le remords sous-jacents à une époque donnée. A ce titre il est lui aussi « exemplaire ». Mais l'inutilité par elle-même n'est pas une catégorie romanesque.

(Éd. Julliard.) GUY LE CLEC'H.

JACQUES PERRY
LE MOUTON NOIR

Beaucoup plus que l'histoire d'un monstre naissant, le livre de Jacques Perry me paraît être celle d'un égoïste. On en connaît le thème : un homme qui s'est peu intéressé à sa femme et à son fils, se voit obligé, par la mort de sa femme, à s'occuper du garçon. Il découvre que celui-ci est marqué par le mal. Il décide de lutter contre cet ennemi invisible. Il est vaincu. La lutte était inégale. On en peut tirer plusieurs morales. Ce qu'on a pas manqué de faire. L'Église même est entrée en jeu. Je serais pourtant fort étonné que Jacques Perry ait voulu soutenir une thèse. Comme tout romancier véritable il s'est attaché à peindre un *caractère*. Il a choisi un égoïste, homme de quarante ans qui a vécu sans jamais s'occuper de personne, s'est marié avec indifférence, a eu un enfant sans s'y intéresser, et qui, enfermé dans une tour d'ivoire (son atelier de dessinateur) travaille, fait l'amour et ne pense qu'à lui. Pour faire toute la lumière sur ce caractère, Perry invente un concours fort plausible de circonstances, qui l'oblige à faire pénétrer dans sa tour d'ivoire un jeune garçon de douze ans. Comment l'égoïste va-t-il s'en accommoder? Par une réaction qui a toutes les apparences de la noblesse d'âme, mais n'est en fait que le comble de l'égoïsme. Au lieu d'ouvrir sa tour pour sauver son enfant, il l'y enferme avec lui. Il va jusqu'à la transporter dans une montagne inaccessible, isolée de tout être humain. Le garçon ne verra, n'entendra, ne connaîtra que son père, recevra tout de lui, sa nourriture matérielle, intellectuelle, morale, spirituelle. On dit que ce garçon est un monstre, parce qu'il commit au collège quelques actions, que j'ai du mal à ne pas qualifier d'anodines. Le monstre est de toute évidence le père. Il échouera d'ailleurs, dans son dessein. Mais pas avant d'avoir fait fructifier chez son fils, les graines qu'il voulait justement étouffer. Le pauvre garçon, devenu fou par cet esclavage, n'aura qu'une ressource : empoisonner son geôlier. Comment l'en rendre responsable? Le geôlier d'ailleurs, voit s'éloigner sa victime avec soulagement et nous avoue, dans les derniers paragraphes, qu'il n'a pas pu résister au plaisir d'enfermer quelqu'un d'autre dans sa prison : une femme, cette fois. Quelques satisfactions purement physiques permettront peut-être à la malheureuse de supporter sa réclusion.

Jacques Perry a très habilement fait jouer ses deux personnages. Il laisse toujours l'enfant à contre-jour. Silencieux, secret, il n'avoue jamais rien. C'est un continuel point d'interrogation. Son père profite de ce silence constant pour se poser des questions sur lui-même. Ce qui l'intéresse dans l'aventure, c'est le bénéfice personnel qu'il peut en retirer.

Aveugle, il prête à ses actes des noms émouvants : tendresse, dévouement, sacrifice, il se plaint, il s'admire, se considère comme un héros, il reste étonné de son échec, il croyait avoir tout fait, il en arrive aux conclusions de tous : son fils est marqué par le destin, on ne peut rien pour lui. Voilà qui vous donne la conscience tranquille. Car rien jamais ne trouble la conscience de cet homme et c'est son péché capital. Ni la mort de sa femme, ni la fuite de son fils ne l'inquiètent. Il demeure sûr de lui.

Il est assez rare de rencontrer chez un jeune romancier, une audace aussi éclatante. En refusant tout événement extérieur, tout pittoresque, en ramenant ses personnages à deux, dont un pratiquement muet, en choisissant de tout écrire à la première personne, en prenant résolument parti pour la peinture de caractère, contre l'histoire et l'anecdote, Jacques Perry a tenté une prouesse, et l'a tenue. Et sans que cela sente l'effort. Cette danse sur fil de fer est si aisée qu'on oublie le vide qui l'entoure. C'est à cela qu'on reconnaît les artisans de classe.

(Éd. Julliard.) J. T.

LA POÉSIE

ANDRÉ BRETON
LA CLÉ DES CHAMPS

Au début de 1916, dans cette ville de Nantes giflée de giboulées d'octobre où j'écris, un jeune homme aux cheveux roux, Jacques Vaché, s'assurait auprès de l'interne en médecine André Breton une « présence étrange, à interminables éclipses, présence néanmoins persistante dont ne bénéficient auprès de moi, écrit Breton, aucun des êtres qui m'ont quitté, de quelque prestige qu'ils aient joui à mes yeux. » De la rencontre de ce jeune homme « passé maître dans l'art d'attacher très peu d'importance à toutes choses » naquit André Breton. Plus de trente ans après, chacune des évocations de ce jeune homme lui fait crier une « reconnaissance éperdue ». Ce n'est point ici le lieu de suivre la trajectoire de cette personnalité magique d'André Breton, la seule sans doute dans les lettres d'aujourd'hui à rayonner d'une sorte d'aura qui est, pour ses fervents comme pour ses ennemis, le signe sensible d'un très rare et parfois irritant pouvoir. Celui qui lui a permis d'assumer magnifiquement toutes les épreuves, toutes les attaques même les plus basses, toutes les désertions les plus cruelles. Il fait penser un peu à ces rois des hautes époques historiques, abandonnées par la plupart de leurs familiers et de leurs troupes, mais dont on sait bien mieux alors qu'ils demeurent les plus redoutables.

Voici que d'André Breton paraît *la Clé des champs*, recueil d'articles, de discours, de préfaces, d'études diverses dont la composition s'échelonne de 1937 à 1951. Que les ennemis et les contempteurs s'affligent : non, le chef n'est point acculé à une vaine défensive.

Ce ne sont point les coups de boutoir des dernières forces. Non plus qu'il se trouve réduit à défendre une glorieuse mémoire en embaumant le mouvement surréaliste pour le livrer aux fabricants d'histoire littéraire. Si le recueil comprend quelques somptueux textes d'éloquence tels que *Pont-Neuf* ou *la Tour Claire*, nous sommes loin de l'oraison funèbre.

Certes, nul mouvement n'a été plus profondément éprouvé par des trahisons comme par la diffusion même d'une certaine esthétique pseudo-surréaliste à l'usage d'un large public. Mais, dès les premières pages du livre, *le Merveilleux contre le Mystère* et *Limites non-frontières du Surréalisme* on peut être assuré de ce qu'André Breton ne renie rien. Rien de l'adhésion au matérialisme dialectique, rien de la position révolutionnaire et de la nécessité de la lutte pour l'instauration d'un nouvel ordre social, celui qui fera le triomphe de la vie. Rien de ses enthousiasmes pour la doctrine freudienne, annonciatrice d'une science des mœurs qui libérerait l'homme d'institutions et de servitudes morales dérisoires. Dans la Russie léniniste et trotskyste, André Breton, comme ses camarades de la première heure, avait mis tous ses espoirs. Elle devait opérer cette grande réconciliation de l'homme avec la Vie. Quelle affreuse déception ce fut de constater que s'appesantissait sur ce pays d'espérance ardente, la plus odieuse exploitation de l'homme par l'homme et de l'homme par le chef déifié, plus redoutable encore que le Dieu « de provocante mémoire » dont on avait prophétisé l'abolition. André Breton est demeuré un homme fidèle, un homme de liberté, alors que nombre de ses amis se livraient dans un abominable engagement dont, usant de tant d'occasions ambiguës, ils se faisaient les plus fervents zélateurs. Quelle tristesse dans la *Lettre ouverte à Paul Eluard* écrite en 1950 : « Toi à qui je connus longtemps ce respect et ce sens sacré de la voix humaine jusque dans l'intonation ... comment, en ton for intérieur, peux-tu supporter pareille dégradation de l'homme en la personne de celui qui se montra ton ami? » Si un témoignage était encore nécessaire de ce que Breton, lui seul, n'a pas changé, de ce qu'il est demeuré « pur » pour reprendre un mot très en honneur, *la Clé des champs* l'apporterait. Il continue partout d'écrire le nom de la Liberté. que ce soit dans la *Visite à Léon Trotsky*, la *Comète surréaliste* ou *Pourquoi nous cache-t-on la peinture russe contemporaine?* Une plus longue expérience, une plus longue réflexion avec l'appoint de découvertes multiples ont amené André Breton à dénoncer l'assujettissement du révolutionnaire au social. Puis à s'exposer dans une situation dangereuse (et ridicule au dire de ses ennemis acharnés) : celle d'Inventeur d'un grand Mythe social. « Aucune tentative d'intimidation, écrit-il dans l'un des premiers articles du livre, ne nous fera renoncer à la tâche que nous nous sommes assignée et qui est, avons-nous précisé, l'élaboration du mythe collectif propre à notre époque. » S'il n'a donc rien abandonné de sa grande idée révolutionnaire, il envisage maintenant d'autres moyens, des moyens plus inaliénables, pour la réaliser. On peut bien parler d'une tentation de mysticisme, de la nostalgie d'un nouveau phalanstère ou de je ne sais quel messianisme. André Breton demeure tel qu'en lui-même.

Tel qu'en lui-même, c'est-à-dire comme un homme qui connait l'étendue d'un grand désir et d'une attente que les doctrines et les partis ont exploité sans jamais leur accorder de véritable satisfaction. Comme un homme qui ressent pour tous les autres la nécessité d'un « rajustement de la condition humaine à ses données fondamentales en cette époque « d'inhumanisme ». Il n'est point là d'orgueil ni d'affirmation d'une supériorité et surtout pas celle que semblerait devoir lui conférer sa qualité de maître du surréalisme. Dans le très émouvant *Discours aux étudiants français de l'Université de Yale* prononcé pendant la guerre, il allait jusqu'à avouer : « J'éprouve quelque anxiété à me trouver devant vous; c'est comme si je me sentais très pauvre, comme si ce que le monde demande était par trop disproportionné avec ce que je peux vous donner... Pourquoi me sentirais-je pauvre? Parce que le quart de siècle d'existence qui nous sépare, occupé à ce qu'il fut, ne prête à ma génération sur la vôtre la moindre autorité... » André Breton ne se présente donc nullement commme un sauveur, mais il réaffirme avec force les propositions essentielles : valeur sans pareille de l'automatisme qui seul permet de résoudre les vieilles antinomies du subjectif et de l'objectif, du passé et du futur, du rêve et de la réalité, etc. vrais « alambics de souffrance » qui ont assujetti l'homme à un état d'infériorité sur lequel tous les siècles ont surenchéri; nécessité de soulever le voile du « hasard »; espoir persistant dans la dialectique d'Héraclite, de maître Eckhardt et de Hegel; volonté d'incorporation au mécanisme psychique de l'Humour noir et préparation d'ordre pratique à une intervention sur la vie mythique qui prenne d'abord, sur le plan pratique figure de nettoyage. » Breton tel qu'en lui-même comme un sourcier, du « monde invisible des réparations solennelles » où le secret sera dévoilé. Le Grand Sourcier de ce nouvel Age d'Or qu'aura ouvert la clé du surréalisme : « L'imaginaire est ce qui tend à devenir le réel. » De là la fonction sacrée du poète, celle du langage et de l'écriture si malmenée par les tâcherons prétentieux de l'époque. Ceux-là, les avilis, les marchands, les spéculateurs de toute espèce se font déjà justice en dénonçant André Breton. Au moment qu'ils se croient installés, une grande œuvre inépuisable se venge et les met en déroute. Ce qu'exprime magnifiquement André Breton c'est, malgré le pessimisme de certaines déclarations, une confiance dans la jeunesse, dans celle des plus anciens mythes comme dans celle du surréalisme émancipateur. Il pourrait l'affirmer aujourd'hui dans les mêmes termes qu'il y a vingt-cinq ans lorsqu'il écrivait : « Je ne ferai qu'affirmer ma confiance inébranlable dans le principe d'une activité qui ne m'a jamais déçu, qui me paraît valoir plus généreusement, plus absolument, plus follement que jamais qu'on s'y consacre, et cela parce qu'elle est seule dispensatrice, encore qu'à de longs intervalles des rayons transfigurants d'une grâce que je persiste, en tous points à opposer à la grâce divine. »

JEAN-PIERRE FOUCHER.

RENÉ DE OBALDIA

LES RICHESSES NATURELLES

Rien de plus annonciateur que le mince recueil publié voici déjà quelques mois dans la collection qui révéla « Métrobate » : une soixantaine de courtes pièces, à la fois contes et poèmes, liées aux premières conquêtes d'un esprit poétique de qui l'on peut attendre, dans l'ordre du lyrisme et de l'humour créateur, la découverte de nouvelles clefs. On a paresseusement évoqué à son propos Max Jacob et Henri Michaux. Pourquoi Henri Michaux? L'univers de René de Obaldia est un univers du matin : rien d'obscur, d'étouffant ou d'étouffé; la cruauté et le sang, lorsqu'elle apparaît et qu'il coule, restent parés d'une éclatante fraîcheur. Fraîcheur matinale d'un *autre* monde, bizarrement proche du nôtre, et dont la cocasserie, l'enfance et les coutumes saugrenues n'éveilleraient pas en nous cette émotion fraternelle s'il ne s'y mêlait une très humaine moralité :

« Appuyée de ses deux mains sur le fer, la femme ne bouge plus. Mille pensées la traversent. Elle songe au premier homme qui l'a prise. Au membre monstrueux. Une brûlure intolérable s'inscrit dans la durée. Son enfance éclate dans ses tempes. Elle hait sa mère de toutes ses forces. Ah! comme elle la hait! »

Car l'Ève qu'Adam de Obaldia tire d'une de ses côtes pour mieux l'asservir à ses monstrueux et charmants caprices, a beau être, sous des visages différents, engrossée *(Le Ballon)*, victime des sangsues *(Femmes légères)*, humiliée par l'*Aveugle* qui l'oblige à lui lire d'abominables obscénités, ou bien ridiculisée comme *la Veuve* en proie à son désir inassouvi, elle n'en fascine et n'en courbe pas moins son créateur sous son miracle. Un double courant chaud d'érotisme et de tendresse vivifie les meilleures de ces fables. Tantôt, c'est l'adoration encore adolescente, presque tremblée; elle paraît muer, chercher sa voix d'homme : « Il aura plu hier, et de la terre sainte naîtront des jeunes filles au langage de sœurs »; tantôt, c'est la reconnaissance du *Matriote* qui s'élève alors jusqu'à l'invocation :

« Salut! femmes, mes ténèbres bien-aimées. Vous êtes ma terre et je ne vous déserterai pas. Ah! dites; que peut un homme casqué, un homme tout armé devant vos seins nus? Les ruines s'accumulent. Le néant appelle le néant. L'atrocité fait loi. Les hommes flambent dans leur pestilence. *La Matrie est en danger*.

«Et me voici, solaire! Présent! Ma poitrine se dilate au rythme des marées. Je bondis d'étoiles en étoiles. Mon sang éclate de rire. Mes cuisses sont aussi fermes que mon intelligence!... Que les cadavres m'assassinent! Je me battrai pour la substance. Matrie! O Matrie! »

Ce recours à la féminité, s'il ne se manifeste que dans quelques pièces, donne son lyrisme et sa gravité à un livre dont l'admirable pudeur semble avoir ramené de la Chine le secret de son sourire. Léger, brûlant et pur, parce qu'en lui revit l'esprit d'élégance et d'*inutilité* de la grande époque, il est aussi de ceux qui pour nous valent une amitié.

(Éd. Julliard.) GUY DUPRÉ.

ROBERT MALLET

LES SIGNES DE L'ADDITION

Voici un recueil de poésie qui ne donne pas la migraine, mais dispense plutôt une sorte d'exaltation bienfaisante. Parlez de poésie bienfaisante, on vous rira au nez, car la poésie d'aujourd'hui est généralement une entreprise de crispation : fort heureusement, on la lit peu... Il faut donc lire Robert Mallet.

Son livre, après *De toutes les douleurs* (1) et *Amour, mot de passe* (2), indique la fonction généreuse qu'il entend assigner à la poésie. *Les signes de l'addition*, qui se présentent sous la forme de poèmes en prose, constituent en réalité un *fablier* riche d'apologues, de comptines, de faux récits, d'arguments de ballets extraordinaires, mêlant la vie des symboles et les leçons de la vie. On part sur une pente sûre, histoire de l'homme qui écrit « je t'aime » sur le sol, histoire d'un montreur à qui l'on a volé ses marionnettes, histoire de l'homme qui fit mouler le corps d'une morte accaparante, histoire de la chatte attachée, histoire de l'homme en état d'ébriété véritable, etc... La pente prend vite des allures inquiétantes, rappelant certaines mésaventures du Plume de Michaux. Soudain l'on débouche fort clairement sur une déclaration (d'amour, d'ennui, de blasphème...) qui est plus un précepte qu'une morale de l'histoire. Une *mise en garde*, exactement. Chacun de ces « Signes » compose en s'additionnant une somme où le surréel et l'impératif de conseil (essayez... protestez... aimez...) se marient comme dans certains récits orientaux.

Certes, je désigne ici ce que je préfère de ces « Signes ». Robert Mallet montre mieux ses obsessions (de la guerre, du suicide, des autorités gouvernementales, de la religion...) quand il les met en scène et il est peut-être permis d'aimer moins les moments où ces obsessions sont décrites de l'intérieur, sans support concret, car la faiblesse des bons sentiments s'y fait jour alors. Le poète est plus heureux dans des fragments comme *les Épaves*, *l'Alouette* et *Palais-Royal*.

Robert Mallet a pris un grand risque en ne répugnant pas à lancer un message aussi noble sous des dehors volontiers ironiques (« Faire du ciel et non de sa chambre un grenier »). Si ses apologues nous touchent parfois comme des paraboles et nous confessent indiscrètement, c'est qu'il valait la peine de courir ce risque. Qu'une poésie paraisse aujourd'hui utile me semble son plus bel éloge.

(Éd. Gallimard.) FRANCOIS-RÉGIS BASTIDE.

JEAN CAYROL

LES MOTS SONT AUSSI DES DEMEURES

« Les mots sont aussi des demeures » répète Jean Cayrol dès le début de ce recueil et il ajoute encore un peu plus loin : « Des demeures ouvertes, hospitalières, dont l'accueil n'est pas réservé aux notables d'une poésie secrète, froide, aux aguets,

(1) Éd. Robert Laffont.
(2) Éd. Pierre Seghers.

mais à ceux qui connaissent l'usure insensée de la parole et veulent *méditer* sur une langue souveraine, folle dans sa sagesse, incorruptible, brûlante. »

Certes il s'agit bien d'une poésie ouverte chez Jean Cayrol et qui tend au déchiffrage des données et symboles d'un vaste monde. Cette poésie a des à-coups d'éloquence, de sauvages affirmations, et des énumérations ferventes. Quand elle se blottit dans une sorte d'humour fébrile, c'est pour mieux signifier et forcer le cœur des êtres et des choses. Chez Cayrol, même lorsqu'elle ne s'exprime pas directement, survit toujours latente l'interrogation métaphysique et humaine.

(Éd. des Cahiers du Rhône.) JEAN FOLLAIN.

ÉRUDITION

UN GRAND HUMANISTE BELGE

Nous voudrions ici rendre publiquement à Fernand Desonay l'hommage de gratitude que plusieurs érudits, qu'il aide à s'affranchir d'un lassant conformisme, ne cessent de lui présenter dans le prudent secret de leur cœur.

Humaniste belge, membre d'une université que tempère et anime une longue tradition de liberté mentale et communale, il n'a pas à redouter, chaque fois qu'il publie l'une de ses aventureuses études, les persécutions d'une orthodoxie tatillonne. Nul de ses compatriotes n'organise autour de lui la conspiration du silence. Seiziémiste incomparable, il possède dans son pays le droit reconnu de divulguer sans provoquer de scandale, les conclusions de son esprit non-prévenu.

On sait que, depuis un siècle et demi, plusieurs générations de savants de librairie, mettent tous leurs soins, d'ailleurs méritoires, à peindre de Ronsard, de sa vie, de ses engouements, de ses conditions, de ses mœurs, le tableau le plus artificieux qui soit.

Pour ces fort honnêtes gens, qui semblent n'avoir jamais senti s'égarer leur cœur, Ronsard fait figure de virtuose de la culture livresque. Entêté d'Homère, de Pindare, d'Anacréon, de Lycophron, de Virgile, de Catulle, d'Horace, de Pétrarque, de Marrille, il contamine entre eux les thèmes qu'il leur dérobe, et les transpose dans la langue poétique qu'il institue avec un patient génie.

Certes, on sait bien que Ronsard troussa des filles, aima des dames, fit des voyages, présida certains offices, et conseilla des grands. Mais entre les épisodes de son existence journalière et les

résultats de son labeur littéraire on n'aperçoit que des rapports vagues, lointains, sans importance, en somme.

Prétendre que les *Hymnes* de Ronsard, qui sont les plus beaux poèmes cosmiques que le génie français ait engendrés avant l'avènement du romantisme, traduisent les diverses apparences d'une inquiétude occulte et d'une terreur panique, c'est s'exposer à devenir la victime de la haine de maintes doctes personnes que cette proposition hérétique menace dans leur sécurité magistrale.

Prétendre que les sonnets et les chansons de ces *Amours*, où Ronsard célébra les charmes de Cassandre, sont autre chose que le divertissement scolaire d'un harmonieux élève de Pétrarque, c'est s'élever contre la doctrine sacro-sainte qui veut que l'on ait épuisé le sens et la beauté d'un poème, lorsque l'on en a patiemment énuméré les sources.

Sans se dissimuler les dangers qu'il court, sinon par la malice de ses propres collègues, du moins par le dépit de tels étrangers, Fernand Desonay a l'audace d'analyser dans le premier livre de son *Ronsard, poète de l'Amour : Cassandre* (Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique) les modes littéraires de la sincérité de Ronsard.

Il reprend d'abord un contact exquis avec le paysage vendômois, où celui-ci a passé sa jeunesse, et avec les demeures dont les nobles lignes ont encadré ses passions. Puis il montre — non sans quelque partialité, car il semble injuste envers l'efficacité des Grands Rhétoriqueurs — que Ronsard est l'inventeur, ou du moins le représentant, d'une sensibilité artistique sans seconde.

Alors que les poètes du moyen âge oscillent indifféremment entre l'obscénité et le formalisme, Ronsard, conscient de l'unité et de la stabilité provisoire de sa personne au sein de l'universel changement, essaie de l'exprimer tout entière, chaque fois qu'il cadence un vers, ou combine une strophe.

A Pétrarque, il ne demande pas l'art d'opposer des propositions antilogiques, mais celui de devenir lui-même. En lui, *une certitude s'est élevée : que la vie passionnelle, même dans ses contradictions, surtout dans ses contradictions, l'emporte sur les impératifs de la Foi, sur l'obéissance à un Dieu lointain, sur l'on ne sait trop quel espoir en un Destin qui nous dépasse. Et le poète s'est rapproché de la nature, pour s'y éprouver plus seul et plus recueilli, et tout vibrant, tel une harpe éolienne* (p. 272).

Tel une harpe éolienne qui, malgré tant d'imitations, rend un chant *absolument* inédit, un chant qui exprime, tout à la fois, dans une merveilleuse composition : l'innocence et la paillardise, l'enfance et la maturité, le manque d'apprêts et la galanterie, la joie démoniaque de vivre et la divine mélancolie.

Ce chant, que l'on a essayé d'étouffer par incapacité d'en entendre la nature complexe, comment ne pas remercier Fernand Desonay de lui frayer par son livre un passage, et de lui permettre à nouveau de jaillir?

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

L'HISTOIRE

PAUL RENUCCI

L'AVENTURE DE L'HUMANISME EUROPÉEN AU MOYEN AGE

(IVe-XIVe siècles)

Comment la culture antique a-t-elle composé avec le christianisme, malgré l'iconoclasie des premiers chrétiens qui soulignaient l'opposition d'une science ou d'un art profane, et des données de la Révélation, seules nécessaires à l'homme et à son salut? Est-il vrai que l'humanisme italien de la Renaissance s'oppose à la civilisation médiévale, selon l'opinion commune des historiens modernes, et les prétentions des humanistes eux-mêmes? Tels sont les deux problèmes posés par M. Renucci, les deux aspects et les deux intérêts de son beau livre, composé avec fermeté, érudition et entrain.

Pourquoi donc la culture antique n'aurait-elle pas été sacrifiée à une conception pessimiste de la Révélation et du Salut, où l'œuvre de l'homme se fut abimé dans la grandeur de Dieu, où l'avènement du christianisme eut périmé les efforts d'une histoire abandonnée par Dieu. En vérité, cela aurait pu être, et quelles conséquences pour l'histoire de notre civilisation, qui, dans ce cas, n'aurait pas connu ses retours périodiques à l'héritage gréco-latin! Tout aurait été changé. Et d'ailleurs, la tendance hostile à la culture antique n'a jamais cessé d'exister à l'intérieur du christianisme, de Tertullien à Pierre Damien, de la Réforme au Jansénisme (un jansénisme provincial et plus rigoureux encore que celui de Port-Royal!), et même aujourd'hui, dans un catholicisme progressiste. Mais cette tendance n'a jamais triomphé. Dès le haut Moyen Age, la société chrétienne a refusé d'admettre que Dieu avait abandonné l'humanité non biblique jusqu'à l'Incarnation. Tout un monde de légendes est né de cet effort pour retrouver dans l'Antiquité des traces de révélations partielles, discontinues : ainsi Auguste et Virgile font figure d'inspirés, Aristote transmet à Alexandre une gnose chrétienne. Des philosophies profanes comme le platonisme, le stoïcisme, sont considérées comme des systèmes ésotériques que la Révélation a confirmés, éclairés et répandus. Ainsi, dans l'Occident du XIIe siècle, naissait un humanisme qui reconnaissait la grandeur d'une Antiquité illuminée. Bernard de Chartres écrivait : « Nous sommes comme des nains juchés sur les épaules des géants. Nous voyons plus de choses qu'eux [les Anciens] et plus lointaines, non parce que notre vue est plus perçante que la leur, mais parce qu'ils nous élèvent, et ajoutent à notre taille leur stature gigantesque. »

Les clercs du Moyen Age retenaient surtout de l'Antiquité l'effort qu'elle tenta pour percer le mystère de l'être et du monde : son aspect scientifique et philosophique, au détriment de son art, de son esthétique. Cet humanisme de Chartres et de Paris fut d'abord métaphy-

sique. Mais la pensée rationelle, que l'Occident, médiéval retrouvait à travers des versions et des commentaires arabes, syriaques, juifs (en Sicile, en Espagne, aux carrefours des mondes chrétiens et musulmans), risquait de contredire les données de la Révélation : on admit, après Averroès, que la connaissance naturelle pouvait s'opposer à la vérité surnaturelle, sans cesser d'être nécessaire, car si les plans de connaissance étaient différents, leur contradiction ne les détruisait pas. Cela pouvait entraîner une crise ou de l'humanisme rationnel, ou de la doctrine révélée. Le thomisme évita cette crise en intégrant l'aristotélisme tout entier au christianisme; c'est, selon le mot de Gilson, la « première hellénisation de la conscience occidentale ». M. Renucci observe que la seconde se situe beaucoup plus tard, non pas dans l'Italie du XVe siècle, mais à Paris, en Angleterre, au XVIe. Désormais la Foi était associée à la Raison. Le domaine de la Raison humaine ne s'arrêtait qu'aux extrêmes limites où elle était alors relayée par la Foi : la vérité naturelle, puis surnaturelle, restait une. Le rationalisme aristotélicien était intégré au dogme, et l'Église romaine garda toujours jusqu'à présent une préférence pour cet humanisme thomiste auquel elle revint au XVIe siècle, avec les jésuites espagnols, au XIXe siècle, avec le néothomisme.

Il y a donc un humanisme médiéval. M. Renucci pense que l'humanisme italien moderne ne s'y opposait pas à l'origine autant qu'on l'a soutenu, quoique, bien entendu, il s'en est ensuite distingué. L'humanisme médiéval était de source française : Chartres, puis Paris. C'est entre Loire et Rhin que les traductions espagnoles, siciliennes, vénitiennes, étaient pensées, interprétées et assimilées. Et pas seulement les œuvres scientifiques. Avant que le thomisme fixât autour d'Aristote, l'Antiquité retrouvée, les légendes poétiques gréco-latines avaient nourri les conteurs de langue d'oïl : la matière de Troie, d'Alexandre. Et M. Renucci montre comment le premier humanisme italien est resté tributaire de ces apports francs. Toutefois, s'il fut ainsi éveillé, il affirma bientôt son autonomie, au moment où, au XIVe siècle, le rayonnement de Paris commença à décliner : Dante se trouve à la charnière des deux humanismes, celui d'Aristote et de saint Thomas, (et de Sigier de Brabant), soit l'humanisme scientifique du XIIIe siècle — celui de Virgile, soit l'humanisme esthétique de Pétrarque, des cicéroniens, — celui des Gibelins aussi, qui annonce l'humanisme politique de Machiavel. M. Renucci a souligné le fait important que si, au début, la documentation italienne n'était guère plus complète que la documentation parisienne médiévale, les premiers renaissants l'interprétèrent dans un autre sens : le contenu métaphysique leur devint assez indifférent, sauf dans la Florence platonicienne (qui n'explique pas toute la Renaissance). Le Beau se substitua au Vrai, et le Vrai fut, dans une certaine mesure, abandonné à l'Église. Enfin l'éveil de l'italianisme, des querelles politiques inconnues au reste de l'Occident (Sacerdoce et Empire, Guelfes et Gibelins) accentuèrent l'empirisme du génie péninsulaire.

Au terme de son évolution l'humanisme moderne, s'opposait à l'humanisme médiéval, non pas comme la Raison à la Foi : tous deux étaient également rationnels. Mais l'humaniste moderne — héritier

en cela de l'averroisme, longtemps enseigné à Padoue, un des centres de l'humanisme — n'admet plus que la Raison perde ses droits où la Révélation commence. Non pas pour s'opposer, mais pour collaborer : « Comme si, observe M. Renucci, l'homme offrait à la Révélation divine l'aide de son intelligence, au lieu d'être le complément de vérité qui devait achever son savoir, le rendre universel. » Le concours de la Raison pouvait donc soulever d'autres interprétations de l'Écriture. Ainsi l'humanisme moderne, s'il n'était pas agnostique, « agrandissait le royaume de l'incertitude. » Mais bientôt les esprits religieux ne purent supporter cette prétention de l'intelligence humaine : d'où les crises de la Réforme et de la Contre-Réforme, et à leur terme, une séparation entre la foi en Dieu et la confiance en l'homme « héritée du Moyen Age par le nouvel humanisme ». Ce divorce qui caractérise le monde moderne, n'a pas connu de « conciliation à la manière thomiste. »

(Éd. Les Belles Lettres.) PHILIPPE ARIÈS.

LÉONARD DE VINCI PAR LUI-MÊME
Textes choisis, traduits et présentés
par André CHASTEL

Le passage, souligné par M. Renucci, de l'encyclopédisme médiéval à l'esthétisme moderne est illustré par le cas de Léonard de Vinci, tel qu'il est esquissé dans l'excellente préface donnée par M. André Chastel à une anthologie de Léonard — qui a paru bien avant le livre de M. Renucci. « On s'est finalement aperçu que c'était faire honneur de trop de choses à Léonard savant... Beaucoup d'énoncés qui servent à établir la doctrine scientifique de Léonard, sont des passages recopiés de traités médiévaux. » Il fallait « que l'architecte fût le maître de toute une encyclopédie » : c'était la règle de Vitruve, mais aussi le reflet de l'universel médiéval.

Toutefois, si « on souligne l'utilité d'être au courant de ce qui se fait dans toutes les branches du savoir », seul « l'*artista del disegno* est capable de les exploiter exactement pour l'homme ». La curiosité encyclopédique a exaspéré l'idéal artistique. C'est à l'Art que Léonard demande la connaissance du monde, et à la peinture : « La peinture, a écrit Léonard, concerne les surfaces, couleurs et formes de tout objet créé par la nature : la philosophie pénètre à l'intérieur pour définir les propriétés inhérentes. Mais elle ne conduit pas à la même vérité que l'œuvre du peintre qui saisit la vérité première de ces corps, car l'œil est ce qui s'abuse le moins. » M. Chastel insiste aussi sur le goût des divertissements, des mises en scènes et des jeux. Beaucoup de ces machines savantes n'étaient que montages d'illusionnistes. Mais ces divertissements où « le jeu apparaît... comme une préfiguration de l'œuvre d'art » représentent « tout un aspect de la culture florentine » : « Le maître des menus plaisirs devient une sorte de démiurge. »

(Éd. Nagel.) PH. A.

LE THÉATRE

PIERRE BRASSEUR, L'ODÉON ET LE CIRQUE

« Il paraît que Kean est un héros d'estaminet, un crâne de mauvais ton. Je l'excusais facilement : s'il fût né riche ou dans une famille de bon ton, il ne serait pas Kean, mais quelque fat bien froid. » Se souvient-on de ce passage des *Souvenirs d'égotisme* où Stendhal parle de Kean? Je ne l'ai jamais vu citer parmi les abondants commentaires autour de ce héros romantique qui, jusqu'à ces temps-ci, était bien oublié. Mais Brasseur avait joué, dans *les Enfants du Paradis*, le rôle de Frédérick Lemaître qui commanda lui-même ce drame sur la vie d'un acteur auquel il s'était identifié. Kean jouait surtout Shakespeare; Frédérick Lemaître, de l'Alexandre Dumas. Pierre Brasseur, lui, a trouvé Sartre pour concilier tout cela...

La pièce que l'on nous a ainsi proposée au théâtre Sarah-Bernhardt est le résultat de ces mélanges. Si l'on voit une scène d'*Othello*, ce n'est pas du Shakespeare. Ce n'est plus du Dumas. Mais cela n'est pas tout à fait du Sartre. A moins que l'on ne considère que Sartre s'est identifié à Brasseur. Brasseur imitant Sartre. Cela peut continuer longtemps ainsi. Mais c'est justement la définition de ce spectacle : il ne s'arrête pas à la scène du Sarah-Bernhardt et pas davantage à un rôle de Brasseur. Mettre un acteur en scène, c'est faire le contraire de Shakespeare et de Pirandello. Pourtant, on arrive à un résultat semblable. En montrant du doigt ce qui est censé se passer sur une scène, en montrant un acteur qui se maquille, puis se démaquille au beau milieu d'*Othello* en injuriant le public, on trahit le théâtre au profit de la réalité. Le public est pris au piège. Dans Pirandello, où l'acteur devient « personnage » sous les yeux du public, la trappe se referme complètement. Ici, les outrances du personnage — qui fit bien pis et bien mieux que cela dans sa vraie vie — laissent au spectateur cette part de liberté qui n'existe point dans la tragédie. Brasseur à demi aphone, perdu sur le plateau comme s'il avait oublié de se mettre en scène, jouant comme ces cabots que l'on voyait dans un film d'avant la guerre sur Pont-aux-Dames, nous touche avec ces mêmes moyens que nous ne supporterions pas chez un autre acteur. S'il atteint à une réelle grandeur, à un déchirement véritable, c'est que, plus encore que dans le rôle de Goetz, il paraît jouer son propre personnage. Il sort grandi d'une pareille aventure. Il dévoile les trucs des faux grands-acteurs. Kean était-il lui-même un grand acteur? Stendhal, qui n'aimait

point les acteurs français, semble le dire. Faisons confiance à son goût. Brasseur jouerait donc plutôt le rôle de Frédérick Lemaître, tous les rôles de sa descendance — Sarah Bernhardt y compris. Ce « monstre sacré » nous touche parce qu'il est, en un seul, tous les acteurs d'un ancien style...

Ce grand acteur veut être homme aussi. Il « querelle les apparences », veut échapper à ce que les *autres* — le prince de Galles, les grandes dames ou le public — veulent qu'il soit. Le problème était déjà chez les romantiques, plus encore dans la postérité romantique. C'est ce même mythe — le clown malheureux — que Sartre reprend à son compte, mais en le rendant explicite. Un peu trop visible, l'armature intellectuelle de son dialogue nous rappelle constamment l'auteur de *l'Être et le Néant*, du *Baudelaire* et du *Saint Genet, comédien et martyr*. Ce n'est plus la sécheresse de *Huis-clos*, mais l'abondance des derniers écrits. Cette écriture très large, qui frappe comme de la grenaille, dispute au raisonnement un peu professoral la formule brillante, le mot d'auteur — comme aucun auteur n'en est plus capable aujourd'hui.

Tout cela, me semble-t-il, plus les décors de Trauner, convenait parfaitement au théâtre Sarah-Bernhardt : une sorte de triomphe baroque, une petite apocalypse du métier d'acteur, un mélodrame qui éclate en morceaux. N'eût été ce dernier acte dérisoire — où l'on voit combien Sartre est peu fait pour les accommodements bourgeois — nous aurions à nous réjouir d'avoir vu le talent de Sartre *à nu*. On lui a reproché ses facilités — les mêmes qui lui ont reproché d'être un auteur obscur. Je vois dans cet énorme pastiche une preuve de sa générosité.



Les acteurs du Théâtre-Français se sont-ils reconnus dans le pastiche de Brasseur? J'ai vu jouer *La Vérité est morte*, d'Emmanuel Roblès, du deuxième rang d'orchestre. Sur le visage de Maurice Escande et de ses comparses — Jean Marchat excepté — j'ai lu cette loi de cours dramatique : l'expression ou le geste doivent toujours précéder la parole. Curieuse dichotomie qui explique l'absence de conviction avec laquelle jouent ces convaincus. Quatre ou cinq trucs employés avec un sérieux impayable et les phrases coulent au point de ne plus rien signifier. Est-ce la faute d'Emmanuel Roblès? Jouée dans un autre théâtre, je suis sûr que *La Vérité est morte* aurait trouvé sa vérité.

Roblès aurait dû évidemment se méfier de son trop beau sujet. Koestler n'est pas loin, avec sa fausse dialectique marxiste : un héros doit se faire passer pour traître afin de sauver la collectivité. Ici, c'est un officier espagnol qui doit se sacrifier pour galvaniser son peuple, pour le forcer à se battre contre les Français. Maurice Clavel, avec *Canduela*, avait lui aussi choisi cette guerre d'Espagne qui joue son rôle dans *Caroline chérie*. La campagne malheureuse des soldats de Napoléon deviendrait-elle autant à la mode que le sud des États-Unis et la Guerre de Sécession? Revenons vite alors

au *Dos* et au *Tres de Mayo* ou, si l'on préfère la littérature, à l'admirable petit récit de Balzac *(El Verdugo)*. Mais que nous font ces faux problèmes dictés par un pseudo-marxisme? Le talent de Roblès vaut mieux que cela. S'est-il rendu compte de ce qu'il y avait d'odéonesque dans sa pièce — ce n'est plus Koestler, mais Detaille — telle qu'elle fut représentée, c'est-à-dire jouée par Maurice Escande, avec ce décor de Wakhéwitch où pas un détail ne manque au point de nous ramener, une fois de plus, cinquante ans en arrière. Je croyais revoir les décors des collections de vieux *Comoedia.*

Quand il faut après cela se « détendre » avec « un acte » (c'est comme ça qu'on dit) de Maurice Druon, tout juste digne de ces théâtres de province avant que les « centres dramatiques » y aient implanté le vrai théâtre, on finit par se demander ce que peut devenir cette salle du Luxembourg où un public de bonne volonté, de trop bonne volonté, est ainsi leurré.



Cet abus du costume historique ou des transpositions douteuses — qui font le défaut de ces sinistres *Indes galantes*, tant goûtées du public — je l'ai retrouvé dans le spectacle que Jean Doat et Yves Bonnat ont monté au Cirque Médrano. *Le Songe d'une nuit d'été*, s'accommode mal de ces danseuses en tutu, de ces fées habillées par Poiret. Mais des clowns, oui.

Ce n'est pas la pièce que j'aurais choisie pour un cirque. *Le Songe* est aux antipodes de la poésie des trapèzes et des cordages. Mais Shakespeare résiste à tout. Car ce spectacle, à moitié bien joué — la plus mauvaise actrice étant bien entendu la vedette, Claude Nollier — mais très intelligemment mis en scène, m'a profondément ému.

Il fallait se lever, le dimanche, à 9 heures du matin. Et chaque fois, le Cirque Médrano était comble. Comme il s'agissait d'un public d'enfants — de douze à quinze ans — on s'est cru obligé de mettre une fausse barbe à Jean Davy qui, en M. Loyal, venait de temps en temps expliquer la pièce. Ai-je besoin de dire que ce très jeune public n'en avait nul besoin, réagissant avec une justesse extraordinaire, comme si *le Songe* avait été écrit pour eux, à l'instant ?

Gagné par la beauté de la pièce, malgré le lieu, et gagné par la beauté du lieu, on finissait par confondre ces deux émotions. Qui écrira enfin pour le cirque? Je veux dire : pas pour le théâtre en rond, mais pour le cirque — pour les trapèzes et pour les cages, pour les clowns. A force de promener le théâtre hors des théâtres, on finira bien par trouver des auteurs qui sauront profiter de ces nouvelles libertés. Que Jean Doat et Yves Bonnat continuent. Qu'ils ne confondent pas pourtant les acteurs avec des chevaux en les faisant tourner autour de la piste et qu'ils réfléchissent davantage à la question des costumes. Au T. N. P., Gischia leur a montré la voie à suivre.

GUY DUMUR.

LETTRE A THIERRY MAULNIER

Voici plusieurs jours que j'ai le désir de vous parler de votre pièce et si j'ai tant tardé à vous écrire, c'est que j'ai voulu confronter les idées qu'elle aurait pu faire naître chez quelques critiques avec celles qu'elle a suscitées dans mon esprit. Or, jusqu'à maintenant, j'ai été frappé par le fait que la plupart des critiques s'en sont tenus à reprendre ce que vous-même en avez dit, sans même tenter d'y découvrir autre chose. Et cependant la matière ne manque pas qui pourrait faire l'objet d'une controverse, car, à la réflexion, pour donner vie, comme vous l'avez fait, à une passion aussi universelle et peu consciente que la pitié, il a bien fallu, il me semble, que vous remontiez les ressorts de certains instincts auxquels la pitié, comme l'amour, ne pouvait que s'opposer pour être mise en valeur. A elle seule d'ailleurs la volonté qui anime Lugwig Hagen de faire jaillir la pitié, par exemple, chez Franz Werner pourrait bien trahir en lui une autre passion qui se trouverait elle aussi l'animer de façon tout aussi essentielle. Je veux dire la passion de la chasse, la passion de la découverte, la passion de la vérité, qui toutes trois ne font qu'une seule et même passion au sein de l'élan vital qui anime tous les êtres humains. Or une chose m'a frappé dans votre drame, c'est l'agressivité dont sont animés aussi bien Hagen et Krauss que Lise et Franz Werner et il m'a semblé que tous, plus ou moins, étaient lancés comme des chasseurs à la recherche de ce qui leur donnait vie à travers les autres, de ce qui les révélait aux autres et à eux-mêmes dans leur vérité essentielle et leur être fondamental.

Dès lors, je me suis demandé si votre drame ne tirait pas sa grandeur, pour une part au moins égale à la passion dont vous parlez, de la passion dont je parle, moi. Et il m'a semblé encore que l'on pouvait aussi mesurer cette grandeur à la vertu que vous semblez attribuer à l'esprit de provocation qui habite vos personnages et aux conséquences qui découlent de son exercice au sein d'une situation qui tend à accumuler et alimenter toujours plus leur passion de la vérité jusqu'à son assouvissement. Vos protagonistes sont ici comme ailleurs (et je songe, quand je dis ailleurs, *évidemment au « Profanateur ») à un très haut degré des provocateurs et je n'en veux pour preuve que la manière dont ils organisent des battues dans l'âme des êtres pour dépister les secrets qu'elle recèle, alors qu'il est vital pour eux, étant données les circonstances, de ne pas les dévoiler, et pour provoquer la vérité qui se trouve au fond de leur nature et la conscience de cette vérité en eux. Et, fait curieux, souvent cette vertu que vous attribuez à la provocation se confond avec la nécessité de faire violence aux êtres jusqu'à un certain point (optimum pour chacun d'eux). C'est typique, il me semble, d'abord dans le dialogue qui a lieu entre Ludwig Hagen et Lazare Krauss à propos de Lydia. Ensuite, dans le dialogue entre Hagen et le passeur durant la partie de dés. Puis, encore, dans le dialogue entre Hagen et Franz Werner à propos de Lise, sa femme. Si l'on y fait bien attention, Hagen est maître en provocation*

et cela tout au long de votre drame, car pour lui il semble bien qu'il n'y ait que ce moyen de faire jaillir la vérité propre à chacun. Et l'on a même le sentiments, par moment, qu'il n'a conscience d'exister qu'en fonction de la possibilité qu'il trouve autour de lui de provoquer le jaillissement ou la révélation de ce qui fonde les êtres qui l'entourent. Lazare Krauss aussi provoque, mais ce n'est déjà plus, avec lui, de la provocation de la même qualité et il semble qu'elle ne joue plus que comme moyen de réagir contre les provocations de son camarade, sinon comme moyen de s'en prémunir pour rester maître de la situation.

Cette vertu que vous attribuez à l'esprit de provocation (dont on pourrait dire sans doute qu'elle est une forme sublimée de l'instinct d'agressivité) est tout à fait typique de votre théâtre, du moins à partir du « Profanateur ». Dans « le Profanateur », en effet, Wilfrid de Montferrat, comme Hagen, provoque les êtres autour de lui. Il provoque Bevenuta, il provoque Pio, il provoque Alde et ses compagnons, il va même jusqu'à provoquer Dieu. Il semble qu'il provoque bien plus qu'il ne profane, quand il force par exemple Bevenuta à lui avouer : « L'enfer avec toi, l'enfer sans toi... » Et plus tard, au dernier acte quand il la provoque à l'amour, juste avant qu'elle le fasse sacrifier.

Si l'on s'en tenait à un jugement sommaire, on pourrait croire que c'est, chez vous, un parti pris pour fonder le tragique de vos personnages. En ce qui me concerne, je crois qu'il s'agit de bien autre chose. Je crois qu'il s'agit d'un véritable mode d'expression qui tire sa substance des grands symboles religieux de la foi catholique. A travers vos héros, en effet, c'est Lucifer qui parle. Lucifer le premier provocateur, le grand maître d'œuvre de la provocation universelle, celui grâce à qui nous devons la révélation de notre part d'ombre (il serait peut-être plus juste de dire la conscience) et le profit que nous pouvons en tirer pour notre amélioration. L'esprit de provocation, en tant qu'instinct d'agressivité sublimé, est un acte d'extrême orgueil. C'est l'acte de celui qui prétend en savoir autant sinon plus que l'autre sur lui-même. C'est l'acte de celui qui non content de la connaissance qu'il a du secret de l'autre, ou de la connaissance des possibles de l'autre, tente d'acquérir la maîtrise de son âme en jetant le trouble dans ce qu'il cachait ou n'osait s'avouer, de peur d'entrer en conflit avec lui-même. Oui, plus j'y réfléchis et plus je crois que tout le tragique chez vous tire ses effets fondamentaux de cette théologie de la provocation. C'est en tout cas l'une des choses qui m'ont le plus frappé et dont l'impression n'est pas près de s'effacer.

Yves Touraine.

LE CINÉMA

REGRETS

L'événement du mois, c'est la sortie à Paris du premier film en cinémascope : *la Tunique.* L'inventeur de ce procédé étant Français, il peut paraître de mauvais ton de bouder ce progrès.

On risque aussi de passer pour un imbécile. Le parlant a triomphé du muet, le technicolor triomphe en ce moment du noir et blanc, le cinéma en relief triomphera du cinéma sans relief, la chose est claire. Mais peut-être aussi, les histoires en bandes dessinées triompheront-elles du roman de 256 pages... Nous allons voir sûrement des choses prodigieuses. Le spectacle ne fait que commencer. Un peu de patience : le tout est d'être confortablement assis à l'orchestre. Je ne parle pas seulement du cinéma et de la littérature, mais de la politique aussi bien. Nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Quant au professeur Chrétien, s'il n'avait pas inventé le cinémascope, quelqu'un d'autre l'aurait inventé à sa place. Nous n'avons donc nulle rigueur à lui tenir.

Sartre a vendu au cinéma un scénario *(Typhus)* il y a plus de dix ans, et voici le cadeau que le cinéma lui fait : *les Orgueilleux*. La légende de cette histoire : le coup de pied de la mule. Mais voici qui donne à réfléchir : Michèle Morgan et Gérard Philipe sont deux de nos meilleurs comédiens, Jean Aurenche a signé (avec Pierre Bost) un des plus remarquables films français, *le Diable au corps*, Yves Allégret n'est pas du tout un réalisateur maladroit, le scénario original de Sartre était excellent, et encore une fois le résultat s'appelle : *les Orgueilleux*. Il faut donc croire qu'il y a des miracles au cinéma, mais des miracles à rebours. Un bon film est tout autre chose qu'un *total :* c'est une chance. La chance est passée à côté des *Orgueilleux*. Mais on pourrait trouver dans le titre l'explication de cet échec. Ils ont voulu trop dire, trop montrer, trop insister, et si Jacques Laurent était de mauvaise foi, il pourrait s'amuser à reconstruire et à déconsidérer le « sartrisme » à travers cette œuvre outrancière et maladroite, dont Sartre n'est certes pas responsable, mais qui accuse jusqu'à la caricature, tous ses tics.

J'ai parlé il y a très longtemps dans cette chronique d'un film italien qui sort seulement : *Bonjour éléphant*. Allez le voir. Vous ne verrez plus beaucoup de films de cet humour et de cette qualité. Ce n'est pas un grand film. Avant guerre, il nous eût moins étonnés. Après les deux films dont je viens de parler, il nous donne, sans forfanterie, la mesure de ce que nous allons perdre, de ce que nous avons déjà perdu. Il y a des instants où nous n'avons pas tellement envie de connaître *ce qui va venir*. Le spectacle de *Bonjour éléphant* nous donne l'occasion de l'un de ces instants. De Sica tient dans ce film un des rôles où il excelle. Précisons toutefois que l'éléphant, ce n'est pas lui.

Billy Wilder nous fait, avec *Stalag 17*, une grande surprise. Qui savait que l'auteur de *Lort-Week-end* et d'*Assurance sur la mort* était capable de comique? Qui savait que les Américains, qui sont si sérieux et si naïfs, seraient capables de rire de la chose au monde la moins drôle : la captivité? Qui savait qu'ils seraient capables de risquer cette entreprise, sans commettre la plus petite gaffe, eux qui en font tant? Comparez cette œuvre au navrant *Don Camillo*, et la différence vous sautera aux yeux tout de suite. Billy Wilder pétrit avec force sa pâte. Il nous rassassie. Il nous enchante. Je ne dis pas que nous aurions pu réussir une œuvre

pareille en France (au fond, nous rions mal. Nous rions jaune. C'est fini. On nous a tué quelque chose. Il faudra un jour dire qui nous a tué et comment. Ils sont quelques-uns, et c'est une assez longue et belle histoire), je dis que nous n'aurions même pas osé la concevoir, tant nous brime cette invisible et rigoureuse censure intérieure, plus forte que la censure officielle et extérieure des fonctionnaires du régime.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

MUSICIENS SOVIÉTIQUES A PARIS

Après les concerts donnés en juin dernier par quelques-uns des premiers artistes soviétiques, David Oïstrakh, Lev Oborine, Nelly Chkolnikova, et Raphaël Sobolewsky, l'U. R. S. S. vient à nouveau de nous envoyer quelques-uns de ses ambassadeurs musicaux choisis, eux aussi sans doute, parmi les meilleurs puisqu'ils sont tous plus ou moins *Prix Staline.* Il s'agit surtout de la cantatrice Zaria Doloukhanova, et du violoniste Igor Oïstrakh qui ont donné chacun deux concerts.

De toute évidence on a voulu présenter ces artistes avec un souci d'ordre plus spectaculaire que musical. Les programmes étaient, en effet, composés d'une façon un peu décousue, un peu hybride, plus propres à mettre en valeur la technique, la virtuosité, les qualités physiques de ces artistes, que leurs qualités de musicalité et d'interprétation : beaucoup de morceaux de bravoure pour peu — ou relativement peu — de grandes œuvres mettant en jeu le sens de la pensée et de la construction musicales. Et cela est sans doute justifié par la portée du talent de chacun de ces artistes qui, s'ils possèdent des qualités physiques incontestablement éclatantes, ne paraissent pas toujours avoir des personnalités très accentuées ni très originales.

C'est là, d'ailleurs, une chose qui est frappante chez tous les représentants de l'école russe qu'il nous a été donné d'entendre récemment. Il semble que cette école recherche essentiellement, outre la perfection technique, une objectivité parfaite, et une pureté de style absolue. Lorsque l'on est en présence d'artistes tels que David Oïstrakh ou Nelly Chkolnikova, cette perfection et cette pureté sont telles qu'elles en arrivent à constituer un fait musical en soi, presque indépendant, pourrait-on dire, de l'œuvre qui en bénéficie. Et alors, cette *exécution* transcendante en arrive à avoir la valeur d'une *interprétation.* Mais lorsque, comme chez les autres, ce point de perfection et de pureté n'est pas atteint, il en résulte une légère impression de platitude, ou d'insatisfaction, ou, plus exactement, on a le sentiment que la musique ne nous y est pas donnée avec tous ses attributs et, en particulier, cet *inexprimable* que précisément la musique a pour mission d'exprimer.

Sans doute, en Occident, avons-nous tendance à exiger de l'artiste qu'il *en fasse trop*, et trop d'artistes sont-ils dévorés par une fièvre interprétative qui va à des excès infiniment regrettables. Mais entre ces deux extrêmes, consistant l'un à stériliser la musique, l'autre à la déformer, il y a tout de même un moyen terme.

Par ailleurs, ce souci de démonstration spectaculaire plus que de communion musicale, se manifeste par la façon dont ces concerts sont annoncés : on n'en fait pas connaître d'avance le programme. Seul le nom de la vedette est affiché. On vient entendre *Untel, virtuose*, mais non Bach ou Beethoven. Et c'est là encourager le goût de la performance, le goût de la vedette, auquel le public n'a déjà que trop tendance à se laisser aller.

Cela dit, quoi qu'il en soit, l'audition de ces artistes soviétiques aura cependant été une source d'enseignements extrêmement féconds, et même de plaisirs d'une grande distinction.

Igor Oïstrakh est le fils du grand David Oïstrakh lequel est actuellement l'un des deux ou trois premiers violonistes du monde. Il a donc de qui tenir. Il est âgé de vingt-trois ans, ce qui, pour un Russe, est encore très jeune, l'enseignement en U. R. S. S., n'ayant pas, comme ici, la manie de l'enfant prodige (il est au contraire courant de voir un artiste de vingt-cinq ans encore assis sur les bancs du Conservatoire). Et, de fait, si la formation technique de ces jeunes donne des résultats d'une précocité surprenante, la formation morale et spirituelle de l'interprète semble être en général assez tardive. C'est ce qui se produit en particulier pour Igor Oïstrakh.

Sa technique violonistique est exceptionnellement belle, fine, et solide. Et si l'on a pu relever dans ses exécutions quelques petites inégalités, ce ne saurait qu'être le résultat d'une nervosité bien compréhensible, mais non défaillance réelle, ces inégalités ne s'étant pas produites à l'occasion des difficultés les plus redoutables de ces programmes, difficultés dont Igor Oïstrakh se joue avec une assurance doublée d'une désinvolture miraculeuse. On regrettera cependant qu'il se laisse aller à des *portandi* de caractère un peu trop tzigane, et même qu'il joue parfois un peu en dessous.

La sonorité est d'une rareté inouïe. Non pas qu'il s'agisse d'une grande sonorité. Igor Oïstrakh joue plutôt dans la tendresse, avec un timbre précieux et discret qui jamais ne semble pouvoir atteindre à de grands éclats. La qualité de son instrument, qui est admirable, y est d'ailleurs probablement aussi pour quelque chose.

Cette ravissante sonorité, caressante, veloutée, n'est évidemment pas toujours celle qui convient à toutes les musiques. C'est ainsi que si elle fait merveille dans une *sarabande* de Bach ou dans l'*adagio* du concerto de Beethoven, elle manquera un peu de corps, de virilité, pour tel *allegro* de Bach ou de Beethoven qui restera assez mince. Par contre, le concerto de Mendelssohn, qui est une ravissante musique un peu mince, y trouvera sa plus parfaite traduction.

De même pour l'interprétation : si elle est d'une authenticité de style indiscutable, elle peut cependant être discutée en certains détails de sa conception d'ensemble, en particulier de sa conception

expressive. En effet, ce qui frappe chez Igor Oïstrakh, c'est le soin méticuleux qui est apporté à chaque détail d'exécution instrumentale, à chaque détail de phrases. Mais ce qui frappe aussi, c'est l'absence de vue d'ensemble que l'artiste a de l'œuvre. Les lignes générales de celle-ci ne se dégagent pas à grands traits, et le mouvement, la vie de la musique s'en trouvent d'autant restreints. L'artiste opère plus en ciseleur, en décorateur, qu'en poète. Et c'est ce qui fait que, dans cette sonate pour violon seul de Bach, par exemple, et en particulier dans la *Sarabande*, on a l'impression d'une admirable petite mosaïque de sons, mais non pas d'un grand chant souple, continu, se développant avec la logique d'une phrase, d'un discours, tenant compte de la notion du temps musical, de l'espace musical.

Par ailleurs, pour le concerto de Beethoven, malgré, là aussi, ce souci du détail ornemental, cette perfection instrumentale (et, sans doute, à cause de cela), l'œuvre ne prendra pas complètement ses véritables proportions. Elle restera un peu timide et dépourvue d'accent dans l'allegro initial ; un peu pâlotte, quoique coquette, dans cet adagio qui doit atteindre à un sublime lyrisme désincarné ; un peu trop aimable dans le rondo final qui, comme tous les rondos de Beethoven, n'a rien de pomponné, mais, au contraire, est tout vigueur.

Par contre, avec le concerto de Mendelssohn, Igor Oïstrakh trouvait une œuvre à la juste mesure de son grand talent. Rarement œuvre aussi élégante a rencontré talent aussi élégant. Et là, ce jeune et prodigieux artiste a recueilli le meilleur et le plus juste de ses triomphes parisiens.

Voici quelqu'un à qui, s'il mûrit un peu, on peut prédire le plus splendide avenir.

Zaria Doloukhanova est, elle, une artiste en pleine maturité, et en pleine possession de ses moyens.

Dès les premières mesures, on est frappé d'une part par les qualités naturelles de cette voix de mezzo-soprano, et d'autre part par la façon dont une école suprêmement intelligente a su domestiquer ces qualités naturelles sans rien leur enlever de leur fraîcheur, de leur pureté, de leur spontanéité, tout en leur imposant un art du chant d'une rigueur et d'un contrôle implacables.

Ces qualités naturelles résident essentiellement dans le timbre et l'émission. Le timbre est à la fois fourni et transparent, il possède à la fois un beau poids et une infinie légèreté. L'émission est ample, souple, franche, détendue comme la parole parlée, et cependant on la sent conduite avec volonté et science. De ces contrastes, du mélange (ou plutôt de la combinaison) de ces oppositions résulte une personnalité vocale tout à fait remarquable sur le plan physique.

Je ne pense pas que Zaria Doloukhanova ait été ces deux soirs-là dans sa meilleure forme. Quelques petites inégalités dans les différents registres, quelques petites rugosités dans les passages, par moments une certaine raideur dans les aigus, sont venus fugitivement troubler la fête, mais non décevoir vraiment, car un tel art du chant, un tel charme vocal montraient bien que ce ne pouvaient

être là qu'accidents passagers. Par ailleurs, chose curieuse, cette voix si sûre et si ferme donne par moments un sentiment de fragilité qui vient humaniser l'expression un peu trop rigoureuse de l'interprétation, et lui donner une émotion qui ne semble pas être voulue.

Car, là aussi, comme chez les violonistes, il apparaît que nous avons affaire à un parti pris de pureté et d'objectivité très surveillé allant parfois jusqu'à un sérieux frisant l'académisme. Cela était surtout très sensible dans la série des airs de Cantates de Bach dont toute poésie religieuse était absente. Bach est tout de même toujours *l'homme* qui rit, qui pleure, qui chante, qui prie, qui glorifie, ou qui supplie derrière son clavier. Or Zaria Doloukhanova ne nous restitue nullement ce Bach humain, détendu, avec toutes les séductions charmantes et familières de la merveilleuse poésie chrétienne qu'il a illustrée de la façon que l'on sait, mais un Bach un peu *magister* pour concours de chant. Plus du côté de Beckmesser que de celui de Walther — cela dit avec le plus grand respect pour cette magnifique artiste. Et ce qui me semble devoir le prouver, c'est la façon éclatante dont elle réussit les airs plus noblement convenus de Hændel qui, eux, ne réclament pas la tendresse ni la fantaisie de Bach, mais au contraire un sentiment d'une dignité un peu empesée.

Néanmoins la démonstration de Zaria Doloukhanova a été d'une très grande beauté. Et cette sorte de froideur volontaire des interprétations ne pouvait que mettre encore davantage en valeur la perfection d'un art vocal aussi consommé.

CLAUDE ROSTAND.

LA VIE COMME ELLE VIENT

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

Ce qui frappe le plus dans Paris ces jours-ci, c'est naturellement l'abondance des calendriers. 1953 n'est pas mort que 1954 lui ferme les yeux avec l'indécente hâte d'un héritier incapable de mesurer encore les tâches qui l'attendent. Peu importe, les calendriers sont là. Que sont, en comparaison des feuilles mortes à peine balayées, ces feuilles vives, si fières d'être blanches?

Les calendriers qui s'amoncellent ainsi, et tantôt s'élèvent en pyramides et tantôt s'épanchent en flots indisciplinés, ne se ressemblent guère, encore que chacun détienne le même secret. Il en est, formant bloc, qui se piquent d'être instructifs. Ils sont là pour nous rappeler la date des batailles, la naissance des héros, voire les préceptes de la sagesse des nations. Comme tout ce qui concourt à nous apprendre quelque chose, ils ne s'embarrassent pas de plaire. Disons qu'on les voit, mais qu'on ne les regarde pas. Combien je préfère ceux qui, au détriment de l'art, ne cherchent qu'à illustrer de quelque vignette, la fuite des jours. Ils me rap-

pellent le premier calendrier qui frappa ma vue consciente, sans que je puisse jamais l'oublier. Il appartenait au genre désastreux qu'on appelle « les scènes de genre ». Deux marquises, pas moins, dont l'une était assise devant une coiffeuse fanfreluchée, déployaient leurs charmes florissants, pour affirmer la qualité des chaussures mises en vente par un certain magasin de Rouen. Le nom du propriétaire de ce magasin, empiétait sur le jupon d'une des marquises, celle qui à sa toilette, se poudrait avec une espèce de chou-fleur. Cette coquette portait une robe de soie agressivement Pompadour, tempérée, de-ci de-là, à la gorge et au corsage, de rubans de velours noir. L'autre marquise, pour bien montrer qu'elle était en visite, arborait un chapeau à plumes formant une heureuse transition entre le feutre de la Grande Mademoiselle et le panache révolutionnaire des commissaires du peuple. Une manière de redingote de satin paille ouverte sur un corps de jupe lilas, défiait hardiment la neige dont les flocons voletaient derrière une fenêtre à petits carreaux. Si cette dame était venue à pied, ce ne pouvait être que grâce à l'étanchéité des chaussures Untel.

Mais cette neige respectueuse, ces deux dames ravissantes dont les perruques étaient de neige aussi ; un je ne sais quoi d'à peine indiqué (coin de bergère, miroir galbé de la coiffeuse, tenture d'alcôve relevée de rubans) qui suggérait pourtant un luxe inusité et de ce fait stimulant, me plongèrent tout l'hiver dans une sorte de transe de plaisir. Je voulus des souliers venant du magasin dont les ambassadrices montraient tant de grâce. Je les obtins. Ils me blessèrent furieusement au talon, mais j'offris aux marquises cette souffrance en la taisant héroïquement jusqu'au jour où je boitai si bas qu'il fallut me coucher. On porta les marquises à mon chevet. Elles poursuivirent sous mes yeux leur vie imaginaire, leur colloque. Comme je les faisais parler, je croyais qu'elles me répondaient. Je croyais aussi, dans mon innocence, qu'elles étaient éternelles, et que toujours se tiendraient près de moi la dame Pompadour et la dame de satin paille et lilas.

Un soir je ne les vis plus. A leur place se tenait une fille rousse dont la chevelure épandue flambait d'un nombre considérable de coquelicots. Les coquelicots, comme les pavots, « donnaient » beaucoup à cette époque. On les trouvait, j'imagine, suggestifs, grisants et capiteux. Insensible à tant d'attraits je hurlai. Je voulais mes marquises. Je tentai d'expliquer, toute pleurante, qu'elles me connaissaient, qu'elles m'aimaient, que j'avais pris l'habitude de m'asseoir à leurs pieds dans le boudoir. On me répondit que les marquises ne durent pas au-delà de l'année qui les voit naître. Que la dame aux coquelicots annonçait une année nouvelle (celle au cours de laquelle je ne manquerais pas de devenir raisonnable,) et qu'à ce titre elle méritait ma considération. Mais puisque je tenais tant à savoir ce que les marquises étaient devenues, eh bien elles avaient servi à allumer le feu, le dernier feu de l'année car on était au jour de la Saint Sylvestre, et si je voulais bien me moucher, puis essuyer mes yeux, peut-être aurais-je le lendemain de très jolies étrennes

Je confesse que cette première assimilation du temps qui passe

à la beauté qu'il entraîne et qui meurt avec lui, diminua considérablement le : « Mignonne allons voir si la rose... » que j'ânonnai plus tard. Le temps, jusqu'aux marquises, n'avait pas existé pour moi. Voilà qu'il prenait forme. A la surface des choses s'ajoutait leur durée. La rousse s'en irait aussi, avec ses coquelicots... Elle s'en alla en effet et je la pleurai un peu parce qu'à l'usage je m'étais habituée à elle, et que tout est prétexte à rêverie pour les enfants solitaires. Qu'elle louchât légèrement ne me gênait pas, car à ce moment, je louchais aussi. Elle alluma, elle aussi, le feu de la mourante année. Mais par la suite, au lieu de déplorer l'inévitabilité des holocaustes, j'en vins à guetter la surprise des remplacements. Jusqu'au jour où, après une appréciable succession de « papillonnes », (une grosse blonde ornée d'un paon du jour sur son chignon et d'une libellule sur l'épaule) ; de « départs des hirondelles » et de « Rêveries » (deux dames à canotier propulsées au fil de l'eau par un vigoureux loup de mer) je m'aperçus que j'étais grande parce que, momentanément, les images ne m'amusaient plus.

Cependant je m'aperçois que je les cherche encore. Je cherche encore sur les calendriers-réclame un reflet des enchantements disparus, de leur poésie naïve, de leur facile joliesse, et de leur conformisme à une banalité enchanteresse. Hélas, les calendriers aujourd'hui subissent les engouements de notre époque. Ceux que le facteur ouvrait en éventail sous mes yeux désabusés (il était arrivé comme le facteur dans les cartes, à la tombée du jour) ceux-là, dis-je, me proposaient des départs ou des atterrissages d'avion, des hôtesses de l'air plus souriantes si possible que la reine Elizabeth ; des scènes de camping, de ski nautique, de pêche sous-marine, et d'ascensions anapurniennes. Des robots-femellee plus ou moins en uniforme, car le short en est un aussi, remplaçaient les « merveilleuses » errant parmi les feuilles mortes, les châtelaines agitant, du haut d'un donjon ou des marches d'un embarcadère, le mouchoir des adieux. Je ne trouve pas que ce soit plus joli, loin de là. J'aime mieux les adolescentes en crinoline nourrissant des cygnes avec les pâquerettes de leurs chapeaux de paille d'Italie. Il ne me viendrait pas à l'idée de contempler ces sportives étrangement abstraites et comme identifiées à leurs raquettes ou à leurs skis, comme je contemplais mes marquises dans leurs atours. J'ai demandé pensivement au facteur pourquoi ses calendriers étaient si laids. Il me répondit avec un étonnement peiné, qu'ils étaient au contraire choisis avec soin et appréciés par les autres locataires. Il insista même pour que je me laisse tenter par une certaine « cueillette des pommes » qui en vingt-quatre heures m'eût à jamais dégoûtée de ma Normandie.

Après avoir écarté de l'ongle, puis rapproché de moi, les moins déprimants de ses calendriers, je retins une chaumière ; normande précisément, une chaumière coiffée au sécateur comme Bourville, hersée de roses trémières, et telle qu'on en voudrait acheter si l'on ne savait qu'elles n'ont point de cave, que les perce-oreillles tombent des plafonds dans les assiettes, et que les perce-oreilles sont les plus vigoureux de tous les insectes. Ce sont des bêtes

véloces, en cuir bouilli, que, fût-on champion de poids lourds, on n'arrive pas à écraser. « Je paie mes calendriers 20 francs, » me dit le facteur. Et il ajouta gentiment que s'il avait su, il m'aurait gardé un joli retour de barques de pêches dans le bassin d'Arcachon. « Allons, pensai-je, ne nous plaignons pas. Le pire est évité. »

★

Dehors Noël avait déjà commencé. Cela se voyait au scintillement des rues. Tout ce qui pouvait être entortillé de mousse d'argent, de cheveux d'ange, de cellophane ; tout ce qui pouvait être saupoudré de mica, d'acide borique, de neige artificielle ; tout ce qui pouvait être noué d'un ruban écarlate, surmonté d'une comète ou piqué d'une étoile, était entortillé, saupoudré, enrubanné, étoilé. Le ciel était vraiment descendu sur la terre, avec un hiver de commande, tel qu'on le voudrait. Un hiver de cartes postales ou de cartes de souhaits. Importée d'Angleterre et des États-Unis, cette mode aimable ajoutait les suggestions de l'irréel, aux devoirs de la civilité. « Bon Noël, » disaient de jeunes personnes, décolletées sous leurs mantes romantiques, tandis que des coches zigzaguaient sur des routes d'hermine vers des manoirs aux fenêtres enflammées. Ailleurs un peuple de gnomes forgeait ses souhaits (Chanter en travaillant) sur les enclumes du bon vouloir. Une flore inattendue encadrait de mimosas et de violettes, des traîneaux menés par Santa Klaus et croulant de paquets bien ficelés. Je m'aperçus alors qu'il restait assez de folie sur terre pour donner l'impression qu'après tout, rien ne change. Une sorte d'enfantillage demeure, en dépit des recherches atomiques. Il suffisait pour en être convaincu, de se joindre aux badauds devant les petites boutiques, de respirer l'odeur conjointe de l'acétylène et des pralines chaudes. Il suffisait de se joindre aux piétons disposés en cercle autour d'un camelot vendant quelqu'un de ces jouets rétifs, culbuteurs, boxeurs, sauteurs, qui, lorsqu'ils ont passé de ses mains dans les vôtres cessent aussitôt de sauter, de boxer, et de culbuter. Des Pères Noël, assis dans des vitrines luttaient de séduction aux yeux des enfants, avec des anges battant de l'aile, tandis qu'au bruit des klaxons se mêlait, émanant des grands magasins, le chant profond des orgues. Non vraiment rien n'était changé pour peu qu'on gardât en soi une faculté d'émerveillement. Enrichie de l'expérience, je retournai vers ma chaumière.

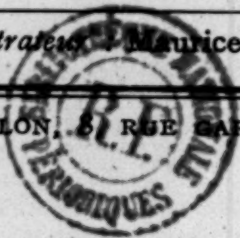
GERMAINE BEAUMONT.

★

François Mauriac, empêché, n'a pu nous donner son Bloc-Notes *ce mois-ci. On le trouvera dans le prochain numéro.*

L'Administrateur : Maurice BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1954. 65257.



BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VIe

Je soussigné (nom et prénom) ____________________

adresse : ____________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) *à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ____________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ____________, *le* ____________

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
— France et Union Française	930 fr.	1 800 fr.
— Étranger	1 080 fr.	2 100 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les N°s de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE*.

BONS DE LIVRES

U. N. E. S. C. O.



TARIFS ABONNEMENTS : 6 mois 3,09 dollars — 1 an : 6 dollars.



Les bons de livres sont en vente dans les pays suivants :

ALLEMAGNE :	Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.
AUTRICHE :	Aussenhandelsstelle für Buch und Graphik, Grûnangergasse 4, VIENNE I.
BIRMANIE :	The Secretary, National Commission Secretariat, Government of Burma, 545-547 Merchant Street, RANGOON.
CAMBODGE :	Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, PHNOM-PENH.
CEYLAN :	The Secretary, National Commission for U.N.E.S.C.O., Ministry of Education, COLOMBO.
ÉGYPTE :	Ministère de l'Éducation, Administration de la culture générale, LE CAIRE.
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE :	Unesco Office, U. N. Building room 2201, NEW-YORK 17 N. Y. (Tél. Plaza 4-1234).
INDE :	Ministry of Education, NEW DELHI 3.
INDONÉSIE :	Ministère de l'Éducation et de la Culture, Djalan Tijlatjap 4, DJAKARTA.
IRAN :	Commission nationale iranienne pour l'U.N.E.S.C.O., Avenue du Musée, TÉHÉRAN.
IRAQ :	Ministère de l'Éducation, BAGHDAD.
ISRAËL	Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office, Ministry of Education and Culture, HARIRYA.
ITALIE :	Commissione nazionale dell'U.N.E.S.C.O., Villa Massimo, Via di Villa Massimo, ROME.
LAOS :	Commission nationale pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, VIENTIANE (Royaume du Laos).
PAKISTAN :	The Minister of Education and Industries (Education Division) Government of Pakistan, KARACHI.
ROYAUME-UNI : (Colonies et Territoires sous tutelle Britannique).	U.N.E.S.C.O. Book Coupons, c/o Book Tokens Ltd., 28 Little Russell Street, LONDRES W. C .I.

SYRIE :	**M. le Secrétaire de la Commission nationale syrienne pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, DAMAS.**
THAILANDE	**Commission nationale thaïlandaise pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, BANGKOK.**
TURQUIE :	**M. le Directeur de la Bibliothèque nationale, Milli Kütüphane Müdürlügü, YENISEHIR-ANKARA.**
UNION SUD-AFRICAINE :	**The secretary, Department of Education, Arts and Science, New Standard Bank Buildings, PRÉTORIA.**
VIET-NAM :	**Commission nationale pour l'U. N. E. S. C. O., Collège Gia-Lon, rue Legrand de la Liraye, SAIGON.**
YOUGOSLAVIE :	**M. le Secrétaire de la Commission nationale de la République populaire fédérale de Yougoslavie pour l'U.N.E.S.C.O., Moskovska 51, BELGRADE.**

*

POSTES DE COOPÉRATION SCIENTIFIQUE DE L'U.N.E.S.C.O.

(*Vendent des bons de livres pour les pays suivants :* Afghanistan, Arabie Saoudite, Birmanie, Ceylan, Chine, Corée, Égypte, Inde, Indochine, Indonésie, Irak, Iran, Israël, Japon, Jordanie, Hachemite, Liban, Pakistan, Philippines, Syrie, Thaïlande, Turquie).

ASIE MÉRIDIONALE :	**Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Université de Delhi, DELHI, Inde.**
ASIE ORIENTALE :	**Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Bâtiment des Nations Unies, 106 Whangpoo Road, CHANGHAI, Chine;**
	et
	Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Bâtiment des Nations Unies, Padre Faura, MANILLE, Philippines.
ASIE SUD-ORIENTALE :	**Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Merdeka Selatan II Pav., DJAKARTA, Indonésie.**
MOYEN-ORIENT	**Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., 8 Sh. el Salamlik, Garden City, LE CAIRE, Égypte;**
	et
	Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Istanbul Teknik Universitesi, Gümüssuyu, ISTANBUL, Turquie.

LA MAISON DE LA NUIT

de THIERRY MAULNIER

Ce drame puissant qui ne laisse pas respirer...
François MAURIAC, *de l'Académie française* (Le Figaro).

Un très grand sujet... Un témoignage de notre époque bouleversée.
Georges DUHAMEL, *de l'Académie française.*

Michel Vitold s'est montré prodigieux... un merveilleux spectacle.
Jean-Jacques GAUTIER (Le Figaro).

Un drame qui entretient d'un bout à l'autre l'anxiété et prodigue l'émotion... Beau spectacle... **Robert KEMP** (Le Monde).

Admirable par sa construction, par son action dramatique, la tendrese profonde qui l'anime, la rigueur et la puissance verbale de son dialogue, magistralement mis en scène...
Marcelle CAPRON (Combat).

Un « métier » que Thierry Maulnier domine maintenant de toute sa hauteur. **Guy VERDOT** (Franc-Tireur).

Une date prépondérante dans la dramaturgie contemporaine.
Edmond SÉE, président de l'Association de la Critique dramatique.

L'auteur empoigne toute nos raisons de vivre et de mourir.
Gilbert CESBRON (Arts).

Un miracle **Marc BLANQUET** (France-Soir).

Très supérieur aux Mains Sales.
Max FAVALELLI (Paris-Pesse).

La pièce s'inscrit légitimement au palmarès du Théâtre Hébertot.
René LALOU (Les Nouvelles Littéraires).

Cette vie et cette chaleur, la pièce de Thierry Maulnier les possède à un très haut degré... Écrite dans une langue très belle, remarquablement interprétée...
Jacques LEMARCHAND (Le Figaro Littéraire).

Voilà une pièce que j'irai sûrement voir cinq ou six fois...
Marcel AYMÉ (Arts).

Le drame même de notre temps. **DANIEL-ROPS.**

Cet ouvrage violent, haletant, cruel, retient l'attention de bout en bout.
Francis AMBRIÈRE (Comœdia).

La Maison de la Nuit *est aux* Mains Sales, *au* Zéro et l'infini... *ce que* Bérénice *est à* Tite et Bérénice.
Antoine BLONDIN (Arts).

La meilleure pièce de Thierry Maulnier... Un univers théâtral où l'air circule pleinement.
Jean NEPVEU-DEGAS (L'Observateur).

Un des spectacles les plus attachants du moment.
Georges RAVON (Une Semaine du Monde).

THÉATRE HÉBERTOT

Printed in France. PRIX DU NUMÉRO : 170 fr.

N. M. P. P.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE



Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)

Téléphone : DAN. 04-50

TARIF DES ABONNEMENTS :

voir le bulletin d'abonnement en fin de volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : ˜ 16 Sh

BELGIQUE : Agence et Messageries de la Presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195; un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 108; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street, LONDON W. I.
Abonnement de six mois, shillings : 25 un an, shillings : 47,6.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50; un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21; un an, cordobas : 40.

PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Miséricordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55 un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80 un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6e)

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre.

PLON

LA VARENDE

LISE

FILLETTE DE FRANCE

Lise, jeune infirme belle et sensible, sert d'interprète et de trait d'union dans le petit village normand dont son père est le maire, entre les habitants et l'occupant allemand. Lise n'aime pas les Allemands, mais son charme et sa pureté forcent leur respect pour elle, et lui permettent d'obtenir la libération de plusieurs prisonniers. Les frères de Lise sont des « maquisards », et la jeune fille recueille et entoure de soins un de leurs chefs qui a été torturé par la Gestapo. Vient le débarquement des Alliés... Au moment de quitter le village, un officier allemand, von Terpitz, noble Wurtembourgeois, avoue son amour à Lise et, pour la première fois, la petite Française accepte de lui tendre la main...

Toutes les vertus du style de La Varende se retrouvent dans cette « chronique des années sombres », dont les personnages sont dessinés avec une sensibilité, un sens des nuances et de l'objectivité qui font honneur au romancier.

« Lise, fillette de France », a été publié aux Éditions du Rocher avec deux autres nouvelles sous le titre : « La Tourmente » en 1948.

In-16, 256 pages. . . . . 480 F

DU MÊME AUTEUR :

Les Manants du roi . . . . 480 fr.
Nez-de-Cuir, gentilhomme d'amour. 450 fr.
Pays d'Ouche . . . . . . 450 fr.
Heureux les humbles. . . . 390 fr.
L'Abbaye du Bec-Hellouin. . 450 fr.
La Normandie en fleur (Éd. Palatine). 300 fr.
Le Sorcier vert (Éd. Palatine). 600 fr.
La Valse triste de Sibélius (Éd. Palatine). 345 fr.
Amours (Éd. du Rocher). . . 300 fr.
Bric-à-brac (Éd. du Rocher). . 450 fr.
Dans le goût espagnol (Éd. du Rocher). 300 fr.
Monsieur Vincent, suivi de **l'Autre Ile** (Éd. du Rocher). 300 fr.

PLON